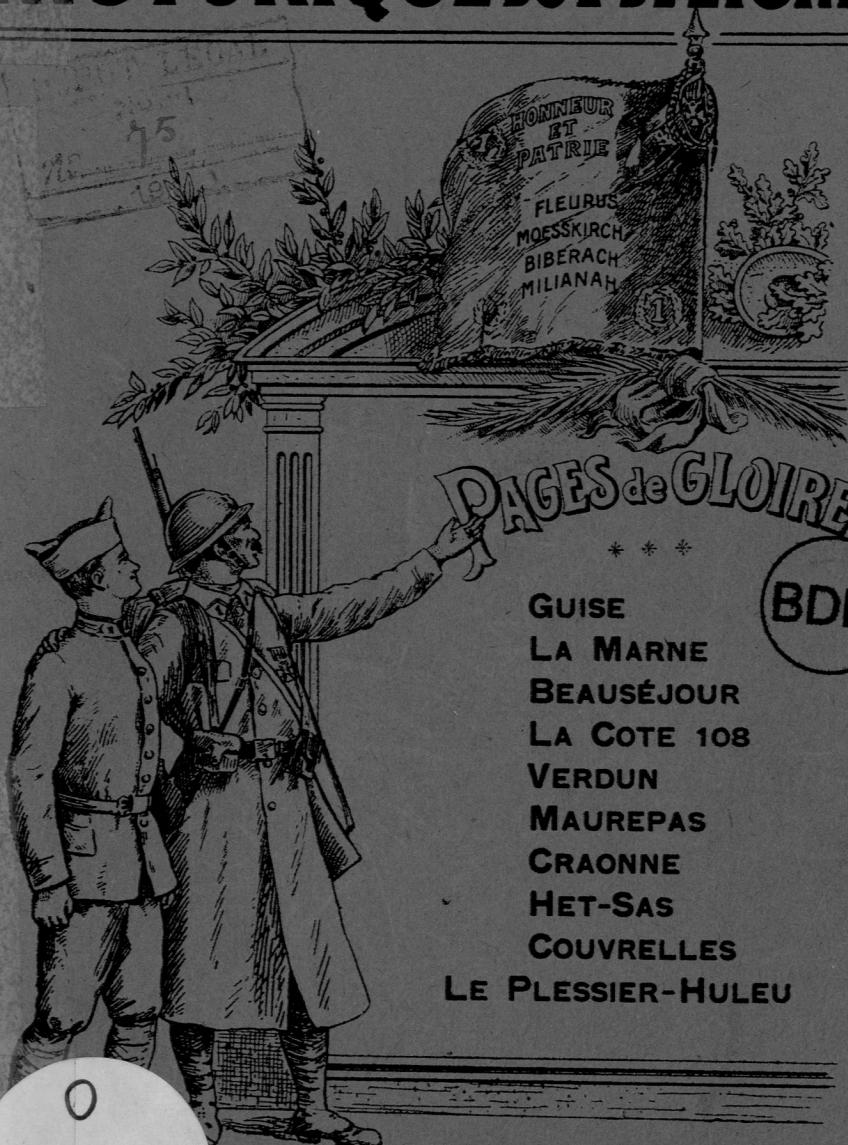


THEATRE
DE LA
GUERRE 1914

HISTORIQUE DU 1^{ER} DE LIGNE



PAGES de GLOIRE

GUISE
LA MARNE
BEAUSÉJOUR
LA COTE 108
VERDUN
MAUREPAS
CRAONNE
HET-SAS
COUVRELLES
LE PLESSIER-HULEU

BDIC

B.D.I.C.



21 00088790

E. Gasterlinck

HISTORIQUE DU 1^{ER} DE LIGNE

1914-1918



Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires
sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 20.

*AUX COMBATTANTS DU I^{er}
AUX MORTS AUXQUELS IL DOIT SA GLOIRE*



COLONELS AYANT COMMANDÉ LE 1^{ER} R. I.
du 2 Août 1914 au 11 Novembre 1918

Colonel LAMOTTE,

Du 2 Août 1914 au 4 Septembre 1914.

Lieutenant-Colonel GUYOT,

Du 4 Septembre 1914 au 6 Février 1915.

Lieutenant-Colonel HULOT,

Du 6 Février 1915 au 7 Juillet 1915.

Colonel LANSÉ,

Du 10 Juillet 1915 au 4 Janvier 1916.

Colonel DAUVÉ,

Du 11 Janvier 1916 au 22 Février 1916.

Lieutenant-Colonel RAMPONT,

Du 22 Février 1916 au 24 Juin 1916.

Lieutenant-Colonel DUROY DE BRUIGNAC,

Du 1^{er} Juillet 1916 au 11 Mars 1918.

Lieutenant-Colonel BIDOZ,

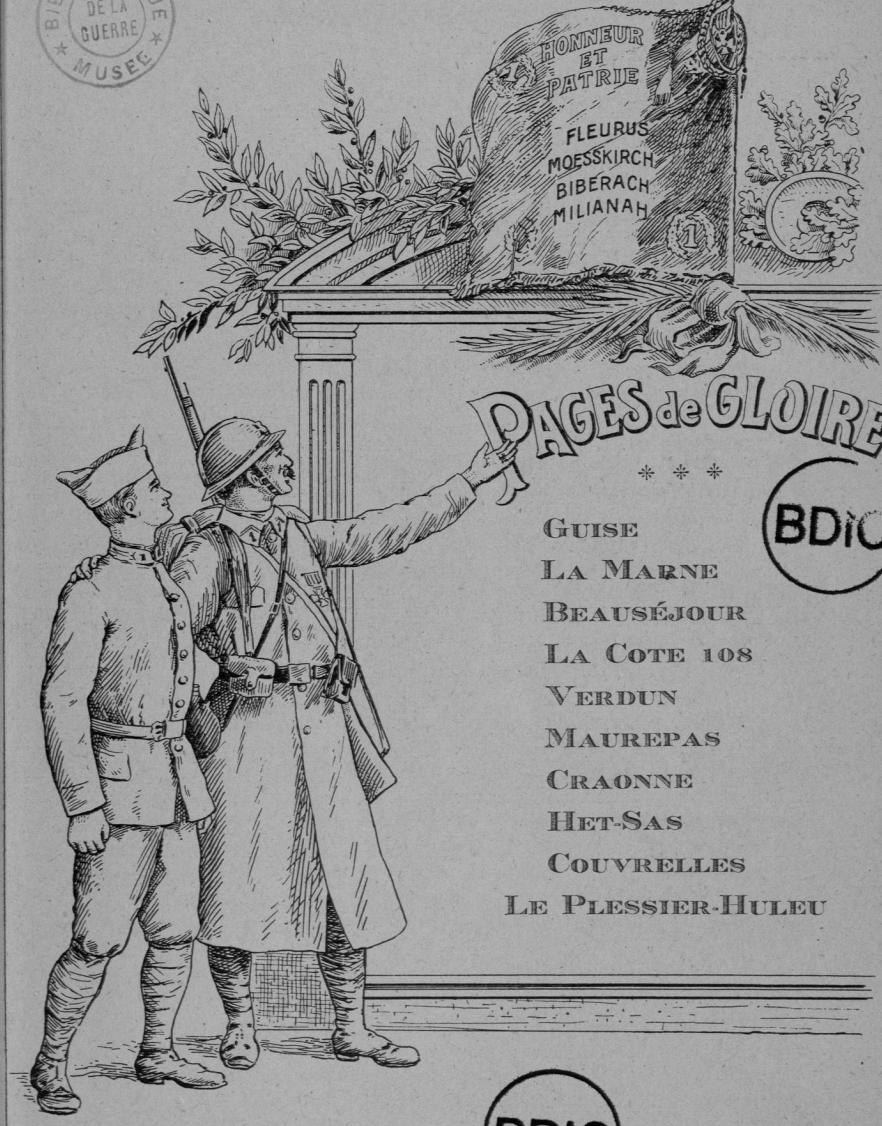
Du 25 Mars 1918 au 16 Décembre 1919.



BDIC

Did. 4.196

HISTORIQUE DU 1^{ER} R. I. DE LIGNE



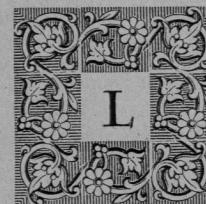
O 10693

BDIC

E. Oesterlinck



LE 1^{ER} RÉGIMENT D'INFANTERIE AVANT LA GRANDE GUERRE



A réputation du 1^{er} de Ligne ne date pas de 1914.

Il y a trois siècles et demi que gens de pied et routiers du XVI^e siècle, volontaires et sans culottes de la Révolution, grognards et brisquards de l'Empire, avant les poilus de la Grande Guerre, se passent de main en main, lourd de traditions, de souffrances et d'honneur son glorieux drapeau.

Il est entré dans l'Histoire sous le nom de Régiment de Picardie, en 1569, au berceau des armées permanentes. Lancé sur tous les champs de bataille, en Italie, en Lorraine, en Allemagne, il fortifie par la supériorité de sa vaillance le privilège que lui confère l'ancienneté, d'être le premier des Régiments de France. **Rocroy, Lens, Senef, Turkheim** mettent en relief éclatant son mordant dans l'attaque, sa fougue dans la poursuite ; **Ramillies, Malplaquet, Veillane**, accusent davantage son opiniâtré défensive : « On ne relève jamais Picardie », c'est le cri de folle bravoure qu'à la bataille de **Parme**, officiers et soldats jettent aux troupes accourues pour les remplacer.

La Révolution éclate. Les fleurs de lys s'effacent devant les trois couleurs. Picardie devient le 1^{er} Régiment d'Infanterie. Par deux fois, à **Valmy**, sous Dumouriez, à **Zurich**, sous Masséna, il sauve la France de l'invasion. En 1794, il inscrit en lettres d'or sur la soie de son drapeau, trois noms de gloire : **Fleurus, Moesskirch et Biberach**. Puis du camp de Boulogne à Waterloo, il suit allègrement la fortune de l'Empereur, se signalant à **Wagram** par sa résistance furieuse aux assauts de la cavalerie autrichienne, et dans la dure campagne d'Espagne par son esprit d'abnégation et de discipline.

Il lui fallait une page africaine : elle fut des plus brillantes. En 1840, au soir du combat de **Ben Selmet**, le général GUÉHÉNEUC saluait en ces termes le 1^{er} de Ligne : « C'est à vous que revient l'honneur de la journée. Nos Arabes alliés qui ont vu votre carré, m'ont dit que vous étiez comme un rocher de feu ». Deux ans plus tard une quatrième victoire, celle de **Milianah**, illustrait à nouveau

les plis de son drapeau. Le 19 Novembre 1842, quand le régiment regagna la Métropole, le général Bugeaud, au nom de l'Armée d'Afrique, rendit un émouvant hommage à l'éclatante valeur de ce corps d'élite.

En 1870, le 1^{er} de Ligne, attaché au corps d'Armée du général Ladmirault participa aux douloureuses batailles de **Borny**, **Gravelotte**, **Saint-Privat**, qu'un geste offensif de Bazaine eut sans doute pu transformer en succès décisifs. Le 17 Août, à la fin d'une charge forceenée, le général de **CISSEY**, ému par son héroïsme, embrassa sur le front des troupes, son drapeau troué par les balles. Le régiment subit, frémissant de colère, l'inertie forcée du siège de **Metz**. Quand il déposa les armes, la bravoure déployée par lui, et le généreux holocauste de ses 49 officiers et de ses 1094 soldats avaient largement sauvé l'honneur.

Le 14 Juillet 1880, à la revue de Longchamps, le 1^{er} d'Infanterie reçut, des mains du Chef de l'Etat, son drapeau actuel. Il garda pour mot d'ordre la noble devise qu'un siècle auparavant lui avait assignée le roi Louis XVI :

*Praeteriti fides, exemplumque futuri.
Fidèle au passé, modèle pour l'avenir.*

L'avenir, ce devait être la guerre libératrice où la valeur française rétablirait l'équilibre trop longtemps rompu entre la Force et le Droit.



LE 1^{ER} DE LIGNE PENDANT LA GUERRE MONDIALE

CHAPITRE PREMIER

LA MARNE

Vers la Bataille.



EST le 5 Août 1914. Après quatre longues semaines d'attente lourde et déprimante, l'Allemagne a lancé sa déclaration de guerre. Un grand souffle d'enthousiasme soulève le pays. Partout sonne l'appel aux armes. Simplement, car le devoir est clair, crânement comme il sied à des Français, le 1^{er} Régiment d'Infanterie répond : *Présent*.

D'un pas alerte, malgré le poids du sac et la morsure du soleil, se redressant comme pour mieux affronter l'austère devoir, souriant même et lançant à la foule attendrie de joyeuses plaisanteries qui cachent mal l'émotion intérieure, les troupiers défilent dans les rues de Cambrai. La population, enthousiasmée, leur jette des fleurs et les escorte de ses acclamations. Un vibrant salut au drapeau, un immense cri de « Vive la France », un suprême regard aux parents aimés pour qui l'on va mourir.... et l'on s'embarque.

Le régiment part pour la Belgique où les Allemands amorcent l'attaque brusquée qui doit déborder la gauche française et écraser sous le nombre nos forces actives en pleine période de concentration. Il s'insère dans la V^e Armée Lanrezac qui a pour mission de couvrir la Meuse et d'en disputer le passage. Transporté en chemin de fer dans la région de Rumigny, Aouste, Antheny, à la pointe sud-ouest des Ardennes, il y séjourne jusqu'au 10 Août, puis s'ébranle vers l'Est et fournit, par une chaleur déprimante, une étape de 45 kilomètres qui fait pâlir les plus intrépides routiers ; par Deville et Fumay, empruntant le couloir pittoresque de la vallée de la Meuse, il remonte vers le Nord, laisse Givet sur sa droite, et, dessinant un brusque crochet vers l'Ouest, pénètre en



Belgique. C'est entre deux haies d'admirateurs, dans les rues brillamment pavées aux couleurs Franco-Belges, la musique jouant la *Marseillaise* et la *Brabançonne*, le drapeau flottant au vent, qu'il traverse villes et villages. Les populations n'ont pas trop de gâteries pour ces gars solides et nerveux qui portent l'honneur de la France. Sacs et musettes s'emplissent à craquer.

Mais, sur la Meuse, le canon commence à tonner. L'armée allemande tente le passage du fleuve. Le 15 Août, à Dinant, le 1^{er} Corps d'Armée lui barre la route. Le 1^{er} de Ligne qui avait quitté ses quartiers de Romedenne, Surice et Soulme pour se porter sur Gérin, s'établit en réserve face à l'Est, à cheval sur la route Anthée-Dinant ; c'est à ce poste de combat que se fait — non sans une certaine émotion — la première distribution de cartouches. Le régiment n'a pas à intervenir. Le seul fait d'armes qu'enregistre son journal de marche, à la date du 16 Août, est la chute d'un avion allemand, abattu par ses mitrailleuses. L'oiseau géant, frappé au moteur, tournoya quelques instants, piqua du nez, et, se ressaisissant, atterrit en vol plané dans les lignes françaises où le pilote fut fait prisonnier.

Après trois jours de cantonnement à Gérin, le régiment reprend sa marche par Florenne et Saint-Gérard en direction de la Sambre. Le 22 Août, le 1^{er} Bataillon pousse jusque Floreff-Floriffoux, dont il garde les ponts, tandis que les 2^e et 3^e Bataillons, en prévision d'une attaque ennemie, organisent défensivement le terrain à l'Est de Sart Saint-Laurent. Les patrouilles allemandes battent la rive gauche de la Sambre ; la fusillade fait rage ; dans le lointain, les forts de Namur sont couronnés d'une épaisse fumée noire. On n'avait encore connu que les longues étapes, par une chaleur torride, sur des routes embouteillées. Pendant trois semaines, chefs et soldats avaient scellé dans la participation aux mêmes fatigues et aux mêmes sentiments cette forme si délicate d'amitié qu'on appelle la fraternité d'armes. Ce noviciat a durci leurs muscles et trempé leur courage. Ils peuvent affronter la bataille.

La Retraite.

C'est un ordre de retraite qu'ils reçoivent le 23 Août, le Commandement ayant prescrit un repliement général du centre et de l'aile gauche, en vue d'échapper à la manœuvre débordante de von Klück. Les armées reculeront rapidement pendant qu'un rideau de troupes agissantes abusera l'ennemi et entravera sa progression. Le 1^{er} Régiment d'Infanterie est chargé de couvrir la marche du 1^{er} Corps d'Armée. Il quitte avec regret les positions de Sart Saint-Laurent et reprend stoïquement la route de la France jalonnée par un alignement de petits bois et par ces villages hospitaliers que huit jours plus tôt il traversait en chantant.



Le 24 Août, après une marche épuisante, le régiment cantonne à Romedenne. Les soldats touchent les vivres sous la protection du 2^e Bataillon, établi aux avant-postes, quand une vive fusillade éclate, tandis que le village est violemment bombardé. Le 2^e Bataillon est pris à partie par un détachement mixte : cavaliers, cyclistes, artilleurs. La compagnie Frère reçoit le choc et riposte vaillamment, infligeant à l'ennemi des pertes sévères. Plusieurs patrouilles de uhlans sont anéanties, les chevaux capturés. Le sang français coule aussi. Le capitaine Frère est atteint par une balle. Beaucoup de ses hommes sont blessés. Avant que leur évacuation ait pu s'achever, l'ordre de repli survient, impitoyable. Il faut abandonner ceux qui ne peuvent se mouvoir. Les autres, pour échapper aux Allemands, secouant leurs membres raidis par la souffrance, se traînent, tant bien que mal, appuyés sur leurs camarades, ou montés sur leurs épaules. Gradés et soldats se disputent l'honneur de soutenir leurs pas défaillants jusqu'au moment où des chariots réquisitionnés les recueillent et les conduisent en France.

La guerre étaie aux yeux des soldats ses tragiques horreurs. Ce sont les lueurs d'incendie qui éclairent de teintes sinistres l'horizon de l'Est ; ce sont les lamentables théories d'évacués qui reproduisent les scènes historiques des grandes invasions, populations en marche émigrant pour échapper à la mort et poussant devant elles les débris de leurs foyers. Et, dans ce cadre poignant, malgré l'encombrement des routes, la retraite continue de jour et de nuit. Talonné par l'ennemi, le régiment doit fournir des étapes de quarante kilomètres. Pour repos, quelques heures de sommeil prises à la dérobée en plein champ ou en plein bois. Pour ravitaillement, quelques distributions irrégulières, quelques légumes et quelques fruits trouvés sur le chemin. Pour intermède, à chaque croisement de route, une halte face à l'Allemand et souvent un échange de coups de feu. C'est dans ces circonstances que se révèle la vraie grandeur, quand « l'âme reste maîtresse du corps qu'elle anime », et domptant l'épuisement physique, conserve intactes son espérance et sa volonté de vaincre. Un beau fait d'armes devait mettre en relief le moral élevé du 1^{er} de Ligne, que n'avaient pu entamer six journées de fatigues surhumaines. Le 26 Août, toujours à l'arrière-garde du corps d'armée, le régiment repasse la frontière au Nord de Signy-le-Petit. Puis obliquant carrément vers l'Ouest, il gagne Watigny-l'Abbaye, Besmont, Burelle. Là, un ordre supérieur corrige sa marche en direction Nord-Ouest vers la Hérie-la-Viéville. Pour se donner de l'air, l'Etat-Major français a décidé, avec une partie de la V^e Armée, d'asséner à la droite allemande un coup de boutoir d'autant plus terrible qu'il sera plus inattendu. Le 1^{er} Régiment d'Infanterie sera de la fête. Après avoir déployé dans la défensive un admirable esprit d'abnégation, il va enfin pouvoir déchaîner dans l'attaque son mordant irrésistible et sa « *furia francese* ».



Guise.

Le 29 Août, à l'aube, la Garde Prussienne débouche de Guise pour s'emparer de la Hérie-la-Viéville. Appuyé sur la droite à la route qui relie ces deux points, le régiment encaisse sans flétrir, puis saisissant l'à-propos, prend ses dispositions d'attaque et mène l'offensive à son tour, en liaison avec le 127^e et le 84^e Régiment d'Infanterie. Tandis que le 1^{er} Bataillon reste en soutien d'artillerie à la ferme Bellevue, le 3^e Bataillon, du commandant Mathis, prend la tête. D'un élan irrésistible, appuyé par le tir précis du 75, le régiment s'avance rapidement sur la route de Guise et réalise un bond de cinq kilomètres. Mais les mitrailleuses allemandes, sinistres faucheuves, déciment les rangs des assaillants. Presque tous les officiers du bataillon Mathis sont tombés. L'énergique intervention de renforts ennemis enrôle l'avance de nos troupes et refoule légèrement leur ligne. C'est le « moment » de la décision. La victoire flétrit entre nos mains. Alors — spectacle comparable aux prestigieux tableaux de l'épopée napoléonienne — vers 17 heures, on vit s'avancer sur le front, escortés par les troupes de renfort, les quatre drapeaux déployés de la 1^{re} Division. Le général Gallet fit sonner la charge, les musiques jouèrent la *Marseillaise* et dans un sursaut d'énergie, enlevées et comme électrisées, troupes d'assaut et compagnies de soutien renouvelèrent l'attaque et conquirent de haute lutte la ligne des côtes 150 et 130. On aperçut dans le feu du combat le général Sauret, commandant de la 2^e Brigade, chargeant baïonnette au canon, à la tête de ses hommes. La nuit se passa à organiser les nouvelles positions. L'ennemi n'essaya pas de réagir. Il se contenta le 30 Août, à 15 heures, de bombarder copieusement le terrain perdu la veille.

Cet éclatant succès tactique avait retardé un moment l'avance allemande, il n'avait pas conjuré la menace d'enveloppement de l'aile gauche française. Le gigantesque recul fut repris à nouveau. Le 30 Août au soir, le 1^{er} de Ligne quitta le glorieux champ de bataille de Guise, et se replia vers le Sud, sous un feu violent d'artillerie. A Faucozy, il céda au 110^e la mission de couvrir la retraite du 1^{er} Corps d'Armée. Dès lors, c'était la marche à la Marne, la souffrance sans la gloire, le sacrifice sans l'aiguillon de la victoire. « Pas de pain quelquefois et jamais de repos ». Le régiment parcourt des étapes dont la longueur n'est plus réglée que par la nécessité d'échapper à l'ennemi. L'effort demandé dépasse, semble-t-il, la force de résistance vitale. Cependant, il n'est ni défaillance, ni plaintes. Pargny-les-Bois, Montceau-le-Waast, Maizy, Savigny-sur-Ardre, Cuisles, les Déserts....., le calvaire s'allonge. Chaque station nouvelle est semée de malades et de blessés. Le 1^{er} de Ligne ne faiblit pas. Il sait au besoin faire volte-face et attendre l'ennemi : le 2 Septembre au Bois de Huit Voisins, pour tenir les ponts sur la Vesle, le 3 à Roeuil, pour

couvrir sur la Marne le passage du 84^e Régiment d'Infanterie. Le 6 il cantonne à la Forestière.

Le Miracle de la race.

C'est là que vint joyeusement le surprendre l'ordre fameux où Joffre poussait comme un rugissement d'offensive. Les conditions stratégiques nécessaires pour la reprise de l'attaque étant réalisées, « *Le moment n'est plus de regarder en arrière. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer plutôt que de reculer* ». Les soldats du 1^{er} de Ligne exécuteront la consigne. La retraite n'a fait qu'effleurer leur bel optimisme. Le 6 Septembre au commandement « d'en avant », ils abandonnent sur les rives du Grand Morin, les sombres souvenirs des fatigues et des revers et s'élancent avec fougue dans la direction de Châtillon-Château et d'Esternay. Le régiment passe de l'arrière-garde à l'avant-garde de la division. Le 7, au petit jour, le 3^e Bataillon reprenant à son compte le mouvement amorcé la veille par le 84^e, sort de Pont-à-Sec et déclenche une attaque sur la côte 200 et Retourneloup, dont il s'empare. Dans la nuit du 7 au 8, le 1^{er} Bataillon reçoit l'ordre d'enlever le pont de Méeringe et celui de la Chiaussée, près de Montmirail, pour permettre à la division le passage du petit Morin. Les postes ennemis sont culbutés, les ponts occupés. Mais des pentes étagées qui portent Montmirail, masquée par un halo de brume, l'artillerie allemande surplombe le bataillon aventuré dans la cuvette de la Chaussée et déverse sur lui une rafale d'obus. Deux cents hommes sont mis hors de combat. Les ponts sont balayés par le tir nourri des mitrailleuses. Le fleuve est infranchissable. Le régiment va frapper plus à l'Est. Les 2^e et 3^e Bataillons se portent au Sud-Est de Montmirail pour surprendre le pont de Courbeteaux. Dans une lutte acharnée ils enlèvent le village de Cornantier, mais ici encore un épais barrage d'artillerie leur interdit l'accès du petit Morin. C'est dans ce combat que fut blessé le général Sauret. Un cycliste du 1^{er} de Ligne, le caporal Neyrinck, se porta à son secours et le ramena dans les lignes françaises. Le régiment avait subi des pertes terribles. Mais la résistance des Allemands était brisée. Il évacuèrent le pont et le village de Courbeteaux.

Le 9, au matin, le 1^{er} de Ligne franchit le petit Morin et commença cette marche victorieuse qui, en cinq jours, le porta de Montmirail au Nord de Reims. Il traverse la Marne à Dormans et s'établit solidement à Vincelles, Tréloup et Chassains pour protéger le passage de la division. Puis de Haut-Verneuil à Athénay, de Romigny à Ville-en-Tardenois, de Saint-Ephraïme à Pargny, il poursuit le boche, l'épée dans les reins. Le 13 Septembre, il entre à Reims. Il veut déboucher au Nord de la



ville : sa valeur est impuissante à percer le rideau de fer et de feu qui protège la retraite allemande. Sous un bombardement intense, au prix de pertes sanglantes, il incline à l'Ouest et s'établit sur le plateau de Bétheny qu'il organise défensivement. A peine installé, il doit repousser une violente contre-attaque. Les Allemands couronnent les hauteurs au Nord de Reims. Ils s'y cramponnent désespérément, sous le couvert d'une puissante artillerie. L'exploitation du succès doit être différée. C'est, sur le front de l'Aisne et de la Vesle, l'avènement de la guerre de positions.



CHAPITRE II

LA CHAMPAGNE

La guerre de positions.

VRAI dire, les soldats du 1^{er} de Ligne qui, à cette date, fouillaient le sol crayeux de la Champagne et se terraient en d'informes trous n'avaient pas d'autre but que d'échapper à la perspective dominante des crêtes occupées par les Allemands, à l'ouragan de feu qu'ils déversaient sur les assaillants. La guerre de tranchées, pour eux, c'était une pause que les deux camps mettaient à profit pour se refaire, se renforcer, et, dans un suprême assaut, arracher la décision. Eriger en système scientifique cet expédient provisoire n'effleurait pas leur esprit. Les positions étaient grossièrement sculptées, les lignes de défense mal combinées ; nulles mesures pour les abriter savamment contre les entreprises de l'artillerie adverse, contre la rigueur des intempéries ; nul souci de ménager les forces physiques des défenseurs par l'établissement à l'intérieur des compagnies d'un tour de garde sagelement réglé. Tous aux créneaux, le fusil au poing, guettant une surprise de l'adversaire ou la reprise de notre offensive, c'était le mot d'ordre. Grelottant dans des uniformes en lambeaux, piétinant le sol boueux et trempé de sang, se raidissant contre le froid et le sommeil, la « piétaille » de France tenait bon.

Et le monde, qui, sur la Marne, avait admiré une fois de plus le brusque déchaînement des qualités chevaleresques de la race, sa souplesse, son mordant, son idéalisme, se penchait avec étonnement sur les tranchées de la Vesle et apprenait à connaître les solides vertus du terroir français, ténacité, endurance, sens pratique.

Après quatre longs jours de ces exploits anonymes, le régiment quittait les premières lignes. C'était la relève, le nocturne cheminement dans les boyaux neigeux, l'arme à la main, le Barda sur le dos. Après quelques heures de marche, on arrivait à huit kilomètres à l'arrière, où, pour reposer les membres lassés, on ne trouvait souvent qu'un campement en plein bois, des tentes ouvertes à

tous les vents et de la paille humide. Encore ces jours de détente relative s'écoulaient-ils fréquemment en exercices de combat, marches et théories. Ne fallait-il pas forger et tremper l'instrument de la prochaine offensive ? Que de fois ils le firent, les gars du 1^{er} de Ligne, ce tragique aller et retour des tranchées bombardées aux cantonnements frileux !

Sapigneul.

Le 16 Septembre, nous les trouvons au Nord de Reims, où, d'un bras robuste, en dépit de l'ennemi, ils labourent la surface plane du plateau de Bétheny de sillons hâtivement creusés. Le système défensif est à peine ébauché qu'un ordre supérieur les envoie continuer leurs veilles de garde et leurs travaux de creusement à l'Ouest de Reims, dans un secteur montueux et boisé. Par Courcelles, Jonchery, Roucy, Concevreux ils gagnent leur nouveau front, s'emparent dans un hardi coup de main de tranchées au Nord de Pontavert et oscillent entre ces positions et le village de Cauroy-les-Hermonville.

Un seul incident troubla le séjour de six semaines que le régiment fit dans ce secteur. Au Sud d'Aguicourt, les Allemands s'étaient retranchés sur la côte 100 qui, dominant le canal de l'Aisne à la Marne et la route nationale 44, de Berry-au-Bac à Loivre, constituait un splendide observatoire et un merveilleux centre de tir. Le Commandement Français résolut de la leur arracher. Nos troupes devaient traverser le canal, franchir 900 mètres en terrain découvert, et enlever la côte avec le bois qui la couronne. Les 13 et 14 Octobre, le 84^e échoua dans sa tentative. Le 15, le 1^{er} Régiment d'Infanterie le releva. Appuyé par deux compagnies de Tirailleurs Sénégalaïs, le bataillon Falleur s'élance en avant. Il accomplit avec brio un premier bond de 250 mètres. Mais quand il voulut aborder les lignes ennemis, les mitrailleuses se dévoilèrent ; les obus tirés du fort de Brimont au Sud, et de la côte 91 en flanquement Nord-Ouest creusèrent dans ses rangs, de profondes trouées. Il stoppa et, masqué par la brume, s'organisa sur ses nouvelles positions.

Soupir.

Le 1^{er} Novembre, la 1^{re} Division d'Infanterie quitte le secteur de Sapigneul et se porte par Villesavoye, Bazoches, Vauxcéré vers Pont-Arey et Saint-Mard pour y participer à une attaque locale. Il s'agit d'arracher aux ennemis Soupir et les hauteurs avoisinantes qu'une offensive récente vient de leur livrer et d'où



ils maîtrisent le passage de l'Aisne et de son canal latéral. Le 8^e Régiment d'Infanterie a enlevé le village mais l'auréole de crêtes reste aux mains des Allemands avec les fortes positions de la Cour Soupir et de Croix-sans-Tête qu'immunisent d'épais réseaux de fils de fer barbelé. Ce sont ces organisations redoutables que le 1^{er} de Ligne reçoit mission d'entamer.

Alerté le 6 Novembre, il franchit l'Aisne et son canal sur un pont de bateaux et des passerelles improvisées. Le lendemain il manœuvre sous la mitraille pour prendre position de combat en liaison avec le 8^e Régiment d'Infanterie et le 9^e Régiment de Tirailleurs dans le ravin à la sortie Nord de Soupir. Le 1^{er} Bataillon soutient l'attaque. La compagnie Blanc, section par section, se glisse à l'Est du village dans les rues désolées, se rabat vers le centre en longeant le mur du cimetière pour éviter le feu de l'ennemi et par un brusque mouvement de conversion à droite débouche dans le ravin. Enlevée par son capitaine, elle s'élance avec impétuosité sur le glacis qui mène à la Cour Soupir. Mais les Allemands concentrent leur tir sur ce point de passage obligé qu'est l'extrémité du mur du cimetière. Les cadavres s'accumulent en monceaux. Les survivants progressent quelques instants, puis valides ou blessés se collent sur le sol pour échapper au feu allemand. Quelques soubresauts d'agonie troublent seuls l'immobilité de cette vague étalée. Parvenu à 50 mètres du but le capitaine Blanc tombe, frappé mortellement par une balle en pleine poitrine. Les sous-lieutenants Aligard et Parsy sont blessés. Le sergent Décupère maintient les hommes toute la journée sur le terrain balayé par la mitraille. A la faveur de l'obscurité, il les rassemble, les ramène légèrement en arrière et les établit sur une nouvelle ligne de défense. « *Uno avulso, non deficit alter* ». Un chef meurt, un autre surgit qu'accepte d'enthousiasme la discipline souple et intelligente des poilus de France.

Dans la partie Ouest de Soupir, les 1^{re} et 2^e Compagnies déployent le même courage sans éprouver plus de succès. Elles progressent rapidement jusqu'à l'entrée du ravin ; mais là un feu nourri les accueille et ralentit leur avance. Arrivée à 40 mètres de la tranchée allemande, la ligne d'attaque décimée vacille un instant et se terre sur le sol. A la tombée de la nuit, le bataillon se reforme à la limite Nord du village et rejette une violente contre-attaque. Les 8 et 9 Novembre, cachées par un brouillard opaque, les différentes unités sont successivement retirées de la fournaise. La vie de secteur reprend avec ses paysages lugubres, ses monotones et humbles souffrances.

Le 5 Décembre, le régiment est relevé par le 254^e. Il s'entraîne en des exercices de combat dans la région de Fismes et de Suippe. Le 27 il est mis à la disposition du 2^e Corps d'Armée et envoyé dans l'Argonne entre la Harazée et le four de Paris. Son passage y est bref. Quelques marches pénibles, quelques coups de main audacieux dans un secteur forestier, humide et montueux que

L'absence de réseau viaire et l'épaisseur des fourrés prédestinent à la guerre de surprises, une contre-attaque vivement menée par le bataillon Falleur dans le sous-secteur de Fontaine Madame sur le front un instant fléchissant du 120°, de l'héroïsme toujours, des pertes toujours aussi, et le 1^{er} de Ligne regagne la Champagne.

Il va participer aux opérations de Beauséjour qui, par l'appréciation de la vie de secteur, et par le style défectueux et inopérant des attaques, concrétisent la physionomie générale de la seconde phase de la guerre.

Beauséjour.

Les Allemands ont arrêté leur retraite sur une série de hauteurs aménagées à l'avance, à proximité de l'Aisne et de la Vesle. Durant les mois de Novembre-Décembre, ils les consolident fébrilement, les flanquent de bastions et de fortins, les enserrent dans les mailles ténues d'un vaste réseau de fil de fer. Pour enlever ces crêtes et « grignoter » l'adversaire, le haut Commandement Allié prescrit toute une série d'actions locales sur des fronts étiquetés. Mais le problème de la percée n'est pas au point : l'utilisation de l'artillerie, la liaison des armes, la fixation des objectifs sont à peine envisagées. La valeur combative des poilus se brise contre la triple supériorité de l'adversaire, celle du nombre, celle du feu, celle de la situation stratégique et de la fortification. Ainsi en fut-il de Sapigneul, de Soupir, de l'Argonne. Ainsi en sera-t-il de Beauséjour.

L'Etat-Major prépare dans ce secteur, sur le front de la 4^e Armée, une offensive de large envergure. Les 1^{er} et 17^e Corps, appuyés par des troupes coloniales, monteront à l'assaut des hauteurs : Côte 170, Trou Bricot, Bois 188, Mamelon Sud de 149. L'attaque est fixée au 12 Février. Dès le 6 Janvier, le 1^{er} Régiment d'Infanterie prend position à l'Ouest du fortin de Beauséjour.

Une carte topographique accuse en ce point deux accidents de terrain : au Nord, des côtes largement ondulées ; au Sud, une série de ravins frangés par un alignement de petits bois. Les tranchées du 1^{er} en bordent la lisière Nord : d'Ouest en Est, bois en accent circonflexe, bois de la Truie, bois en équerre, bois de Beauséjour. Les Allemands sont en force sur les hauteurs ; ils ont creusé à la naissance des pentes une tranchée de couverture. Au centre, entre cette position et les défenses du 1^{er} de Ligne, s'étire le bois des Trois Coupures. Occupé, dans sa partie moyenne déboisée, par un poste d'écoute ennemi, flanqué à l'Est par trois fortins avancés garnis de mitrailleuses, il pourrait lors de l'attaque générale, entraver la progression de nos troupes. Le 1^{er} de Ligne dans une série d'opérations préliminaires, essaye de le réduire.

Le 9 Janvier, la compagnie Richard, mal soutenue par l'artillerie, échoue dans un premier assaut. Dans la nuit, la compagnie Wiels, qui la renforce, s'empare du poste d'écoute. Deux jours plus tard, une attaque de la compagnie Lancieux s'écroule devant les fils de fer que l'artillerie n'a pu ébrécher. Huit volontaires armés de cisailles essayent bravement de creuser une trouée. Ils sont promptement abattus. Le 19 Janvier, le lieutenant-colonel Guyot, commandant le régiment, reçoit l'ordre d'enlever, à la suite d'une violente canonnade, les fortins à l'Est du bois. Il réunit dans son poste de commandement le chef de bataillon Mangin et ses chefs de compagnie. En termes pittoresques, il leur propose d'agir par surprise sans préparation d'artillerie. La proposition agréée, l'opération réussit brillamment. Pendant que la bataille se poursuit au centre, avec des péripeties variées, les ailes s'embrasent à leur tour. Le 9 Janvier, devant le fortin de Beauséjour, les compagnies Fargenel et Clément subissent de lourdes pertes dans une opération conjuguée avec le 127^e. L'évacuation des blessés doit se faire sous un intense bombardement, grâce à l'initiative dévouée de l'adjudant Barbieux et d'une équipe d'infirmiers volontaires entraînés par son exemple. Au secteur du bois de la Truie, dans la nuit du 20 au 21, les Allemands déclenchent une forte attaque qui se brise sous les feux de la compagnie Niedlispacher.

Puis durant trois semaines le front sommeille. Le régiment alterne entre les campements dans la neige, sous les sapins de Somme Tourbe et les travaux d'amélioration du secteur, corvées de rondins, de gabions, de fascines.

Le 12 Février, les troupes montent en ligne pour la grande attaque. Une affreuse tourmente de neige les aveugle. L'offensive est remise au 16. Ce jour-là, à 6 heures, le bataillon Bride s'élance derrière le bataillon Frère du 84^e ; à 10 heures il passe en première ligne et s'empare de la tranchée allemande devant le bois de la Truie, 150 mètres à l'Ouest du bois des Trois Coupures. Rejeté le lendemain dans ses positions de départ, il est renforcé par le groupe Mangin et reprend possession du terrain conquis. Cinq contre-attaques allemandes expirent dans le sang. Sa situation, toutefois, reste aventureuse tant que l'ennemi occupe le second poste d'écoute du bois des Trois Coupures et la tranchée au Nord. Le 18 Février, pour l'en déloger, la 9^e Compagnie du capitaine Martin exécute brillamment toute une série de mouvements précis : enlèvement par la section Blin du poste d'écoute, alignement des hommes dans le maigre boyau qui forme artère dans le bois, bond de la section Blin jusqu'aux lignes allemandes, double conversion vers l'Ouest, puis vers le Nord du reste de la compagnie, irruption dans la tranchée boche et extension du succès par glissement sur la droite : le tout couronné par la capture d'une centaine de prisonniers et le rejet de trois contre-attaques. Le capitaine Martin fut à cette occasion cité à l'Ordre de l'Armée.

Les jours suivants, épuisé par ces efforts réitérés, le régiment

se contente d'appuyer, par des démonstrations de mousqueterie ou des simulacres d'attaque, la progression des corps voisins.

A décrire tant de combats souvent infructueux, la plume tombe de lassitude. Le récit devient terne et monotone comme la froide muraille grise qui rétrécissait lugubrement l'horizon des poilus. Qu'il ne fasse pas oublier du moins la folle dépense d'énergie dans l'insomnie des nuits glacées, l'angoisse de l'heure H si souvent renouvelée et toujours virilement surmontée, l'holocauste de tant de braves tombés en franchissant le parapet ou accrochés dans les fils de fer. Leur héroïsme est de l'essence la plus noble parce que obseur et soutenu.

Le 10 Mars 1915, les soldats du 1^{er} secouèrent gaiement la boue des tranchées de Beauséjour. Ils abandonnèrent dans les bois de Somme-Tourbe les loques déchirées, voire les frusques civiles qui leur servaient d'uniformes. Avec un brin de coquetterie ils arborèrent les tenues bleu horizon dont tant de fois on leur avait parlé. Des auto-camions les transportèrent à Sarry près de Chalons-sur-Marne. Ils connurent à nouveau les siestes sur la paille des granges, les soupes chaudes, les vêtements propres. Ils eurent aussi leurs heures de fierté quand le général Guillaumat à Sarry, le général Joffre à Matougue, les passèrent en revue et saluèrent leur drapeau.

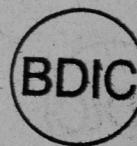
La Woëvre.

Le repos amollit les pusillanimes et retrempe les forts. Dans l'existence ensoleillée de l'arrière, le 1^{er} ne laissa pas s'émuover sa volonté de vaincre et sa mâle acceptation des souffrances. La détente assouplit les corps sans énerver les âmes. Le 27 Mars, les poilus s'engagèrent en chantant sur la route défoncee et creusée d'ornières qui menait au promontoire sauvage des Eparges.

Une offensive s'y préparait. Le général Gérard, par une pression puissante et rapide sur la lèvre supérieure de la boucle de Saint-Mihiel, devait contribuer, sous les ordres du général Dubail, à tenter la réduction de ce saillant dangereux. Le 1^{er} Régiment d'Infanterie, arrivé le 5 Avril à Ville-en-Woëvre, reçut la mission de soutenir et de prolonger par un hardi passage de ligne la marche de la première Brigade. L'attaque s'empêtra et se consuma dans l'enchevêtrement des fils de fer ennemis. Le 1^{er} se contenta de relever entre Hennemont et Pareid le 84^e, essoufflé. Le séjour de trois semaines qu'il fit dans ce secteur est resté légendaire. Un sol gluant qu'humeete et décompose une pluie fine et pénétrante, des tranchées ennoyées qui s'eboulent, des chemins mal tracés, des boyaux à fleur de terre où les corvées de vivres s'avancent en rampant et bien souvent se perdent, une atmosphère humide et grise que trouvent en sifflant les lourds obus ennemis, des nuits

sombres que fouille le regard mobile des projecteurs, et dans ce lugubre décor, raidis et glacés, blocs de glaise enfoncés dans la glaise, les poilus philosophes et gouailleurs fumant pour tuer le froid et le cafard : c'est la « campagne des bains de boue », avant-goût amer des batailles de 1917 sur l'Yser. En dehors d'une reconnaissance périlleuse qui mit en relief l'heureuse audace du sous-lieutenant Jumeaux, l'activité des belligérants se limita à un duel d'artillerie. Pendant que les 77 arrosaient nos premières lignes, projetant d'immenses gerbes de boue, les 120 bombardaient nos réserves cantonnées à Ville-en-Woëvre. Un obus surprit dans une grange la 10^e Compagnie en train de manger la soupe et lui mit quarante et un hommes hors de combat.

Le régiment quitta sans regret ces paysages mélancoliques. Le 23 Avril il s'embarqua à Sainte-Menehould. Il devait gagner le secteur de Berry-au-Bac et s'accrocher aux flancs de la côte 108, escarpement grandiose et solitaire où une technique raffinée présidait à la plus atroce des batailles.





CHAPITRE III

LA GUERRE DE MINES

Berry-au-Bac.



PUISÉS par les assauts meurtriers de Beauséjour et par le douloureux piétinement de la Woëvre, le 1^{er} Corps d'Armée, sous le commandement du général Guillaumat relève le 3^e Corps entre Craonne et Brimont. Au centre de l'immense ligne de feu qui descend en gradins du Soissonnais aux Vosges, ce secteur semble un plan incliné en glissement Nord-Ouest-Sud-Est, destiné à relier le palier abrupt du Chemin des Dames à la plaine champenoise à l'Est de Reims. Dans sa partie Nord il englobe et déborde largement le cours de l'Aisne et de son canal latéral ; dans sa partie Sud-Est il épouse la descente sinuuse du canal de l'Aisne à la Marne. Sur les ailes, les Allemands se sont assuré la maîtrise stratégique par l'occupation de deux positions capitales : à gauche, la falaise rectiligne du Plateau de Craonne qui écrase de ses feux le village et le château de Pontavert ; à droite, le fort de Brimont qui commande le canal de l'Aisne à la Marne et la route nationale de Reims. Au centre, ils se sont perchés au sommet de la côte 108, à l'intersection des canaux.

C'est à ce nœud délicat de notre réseau fluvial que le 1^{er} de Ligne prend position le 25 Avril. Le canal de l'Aisne coupe son théâtre d'opérations en deux zones aux aspects violémment contrastés. A l'Est, sur la rive gauche, les 1^{er} et 2^e Bataillons s'agrippent alternativement à la pente occidentale de la côte 108, dont on verra plus loin la troublante destinée ; à l'Ouest, sur la rive droite, le 3^e Bataillon occupe la ligne de Gernicourt à Berry.

Les Allemands sont installés en puissance sur la croupe du camp de César ; ils couronnent le sommet de la côte 108 et tiennent solidement la côte 91. Dissimulées sur les hauteurs boisées de Gernicourt et de Cormicy chez les Français, du camp de César, de la montagne de Sapigneul, du fort de Brimont chez les Allemands, les deux artilleries, par une surenchère systématique de représailles écrasent les frêles abris des fantassins.

Dans le secteur de Berry, le 3^e Bataillon étire démesurément des effectifs insuffisants. Ses 550 fusils garnissent un front de 1700 mètres, jalonné par les ouvrages de Gernicourt, de la reine Elisabeth, du Choléra, de l'Autobus, par le village de Berry, la côte 58 et un groupe de blockhaus au Nord de la côte 108, entre l'Aisne et son canal. Le danger de cette faible densité (un homme pour trois mètres), s'augmente de l'absence complète de disponibilités et de l'insuffisance des organisations défensives. Il est heureusement amorti par l'inaction volontaire des belligérants. Les Allemands se bornent à traduire en bombardements intermittents leurs accès de nervosité. Ils visent à détruire les passerelles sur l'Aisne et les ponts de bateaux par où se fait le ravitaillement de nos lignes. Les poilus se contentent de pousser quelques reconnaissances nocturnes dans les fils de fer ennemis ou dans la zone des blockhaus. Pas d'opérations de grand style. Les seuls incidents saillants seront aux mois de Décembre 1915 et de Janvier 1916, les crues et décrues de l'Aisne qui provoqueront des oscillations parallèles de nos lignes avancées.

Toute l'activité du secteur se concentre dans les travaux de terrassement où l'ingéniosité doit suppléer au manque de bras. Chaque nuit, sous la lumière aveuglante des phares mobiles, malgré le sanglant martellement des obus, les équipes de poilus piocheurs dessinent et creusent dans un sol friable et sans consistance un réseau subtil et pittoresque, fragile aussi, d'ouvrages défensifs : postes d'écoute, tranchées clayonnées, abris garnis de tôles ondulées, parapets de sacs de terre, abris pour canons de 37 et 58, caves pour dépôts de bombes et grenades. Ou bien, renouvelant sous la mitraille avec moins d'ampleur et plus d'émotion le geste familier des paysans de France, ils fauchent les prairies qui rétrécissent notre champ de tir. C'est la vie laborieuse des secteurs calmes.

Tout à côté, c'est la lutte acharnée dans les entrailles de la terre.

La Côte 108.

La côte 108 allonge sa silhouette tourmentée dans la presqu'île triangulaire que détermine la jonction du canal latéral à l'Aisne et du canal de l'Aisne à la Marne. Sa pente orientale s'incline mollement vers les larges ondulations de la montagne de Saigneul ; sa pente occidentale s'infléchit brusquement vers les ruines de Moscou, retenue en son milieu par deux accidents de terrain : au Nord, la carrière Française aux versants grisâtres, au Sud, une butte massive qui arrête et fixe les décombres de la falaise.

La guerre en a bouleversé la physionomie et le dessin primitifs. Du somptueux manteau de verdure, elle n'a laissé subsister que

de maigres touffes brûlées et quelques chétifs sapins à flanc de coteau. De l'architecture tabulaire initiale, elle n'a respecté que les grandes lignes, creusant dans la nappe crayeuse de l'Ouest de profondes déchirures bordées de monceaux d'éboulis. Un éperon jauniâtre au sommet dénudé et légèrement bombé, aux flancs abrupts, déchiquetés et tâchetés de blanc, telle apparaît la côte 108 dans le cadre monotone des collines boisées environnantes.

Son originalité topographique issue de l'apréte de la lutte s'explique par son importance stratégique. Sentinelle enfoncee en coin dans nos lignes, la côte 108 domine en surplomb notre système fluvial, notre réseau viaire, nos positions d'artillerie, l'Aisne, les canaux, la grand-route de Reims, le bois des Geais, le Massif de Cormicy. Elle croise ses feux avec ceux de Craonne et de Brimont pour prendre de flanc tout mouvement qui tenterait de déborder ces deux forteresses. C'est une pièce capitale du système défensif allemand. Les Saxons la défendent avec une énergie farouche, teintée de mysticisme. Perchés sur la crête, ils défiennent orgueilleusement les Français nichés dans le flanc crevassé. Impuissants à se saisir corps à corps sur un terrain découvert, pilonné par l'artillerie et battu par les torpilles, les adversaires percent la masse crayeuse et s'extermiment à coups de mines et de camouflets dans des combats souterrains.

Le 25 Avril, à l'heure où le 1^{er} de Ligne prend la responsabilité du secteur, la situation tactique se présente sous un jour sombre. Les Français, appuyés au canal desséché de Saigneul, ont poussé leurs travaux d'approche jusqu'à mi-pente. Au Nord, ils tiennent les ruines de la Cimenterie ; leurs avant-postes séparés des Allemands par la largeur d'un couloir occupent un compartiment de la maison Franco-Boche. Au centre, ils se blottissent dans les caves de la Carrière ; un escalier en lacet escalade la pente et aboutit aux deux bourrelets qui accusent dans le flanc crayeux la présence de nos troupes. Au Sud, ils se cramponnent aux parois croulantes de la Butte. Les Allemands, à l'abri d'une ceinture de chevaux de frise et d'un rideau hérissé de fil de fer, ont creusé au sommet de la côte les fortifications du Karlberg. La grande carrière qui entaille le flanc Est sert de débouché à leurs pionniers, d'abri à leurs fantassins, de dépôt à leurs artilleurs de première ligne.

Les tranchées françaises étaient taillées à découvert dans un sol friable qui s'effritait au premier choc. Les soldats du 1^{er} les garnirent de tôles ondulées et les consolidèrent avec des madriers et de puissants cadres en bois dur. La vie n'en était pas moins précaire. Tantôt les grenades meurtrières « manches à gigots » ou « tourterelles » frappaient, derrière son pare-balles, le guetteur vigilant ; tantôt les « gros » de Brimont s'abattaient en rafales, trouant les clayonnages, bouleversant les chevaux de frise et les sacs de terre ; tantôt, les torpilles à ailette s'élevaient des hauteurs du Karlberg, traçaient dans le ciel un sillon lumineux et retom-



baient en ronflant dans nos lignes, niveling les positions, comblant les creux, renversant et enterrant les défenseurs par le jet d'énormes éclaboussures ou par le seul déplacement d'air. On voyait les sinistres emmurés surgir de l'enveloppe crayeuse, le visage marqué de blanc, les yeux hagards, les traits tirés, tels des spectres. Et quand nos batteries et nos crapouillots maîtrisaient à la surface l'activité des artilleurs ennemis, les poilus épiaient anxieusement dans les profondeurs du sol les bruits lointains qui signalaient le fourneau de l'explosion prochaine.

Chaque jour, les équipes de pionniers s'acheminaient vers les puits d'extraction et se glissaient dans les couloirs ténébreux. D'un bras robuste maniant la pelle et la pioche, ils allongeaient sous les positions ennemis les sournois tentacules des galeries souterraines. Parfois l'adversaire, mis en éveil par un sondage, faisait jouer un camouflet qui les broyait dans leur boyau. Parfois les hasards du creusement les amenaient effarés en présence des travailleurs ennemis. S'ils parvenaient sans encombre au but visé, le fourneau était foré et bourré de cheddite, le couloir d'écoulement bouché, la mèche allumée. Un craquement... une secousse... une énorme projection de matériaux... un tourbillon de flammes et de vapeurs qui emportait les défenseurs, une avalanche de craie qui les engloutissait... C'était une brèche nouvelle dans l'enveloppe déchiquetée de la côte 108. D'un bond les combattants, armés de la grenade et du pistolet automatique, se précipitent sur ce volcan fumant pour s'en disputer le cratère. Les seaux à charbon éclatent de toutes parts, les tirs de barrage s'allument, et malgré le bruit infernal, les gaz délétères, les torpilles et les schrapnells, les poilus, fiévreux mais stoïques, dégagent de leur linceul de pierre les camarades ensevelis vivants ou les corps en lambeaux des explosés.

Ces scènes horribles se renouvellent deux fois chaque semaine. Les soldats du 1^{er} le savent. Ils frissonnent quand, des positions de soutien de Moscou, ils aperçoivent, empanachée de brume et de fumée la silhouette massive de la côte 108 où demain à la relève, ils sauteront peut-être. Néanmoins ils tiennent bon et prolongent six mois durant leur séjour sur ce volcan. Suivons-en brièvement les émouvantes péripéties.

Vers la fin Avril, quand le chef de bataillon Winkler, commandant le génie de la 1^{re} Division, prit en mains la direction de la guerre de mines, nous étions dangereusement handicapés. L'avance allemande, protégée par la carapace du Karlberg, menaçait nos positions de la Cimenterie. Pour l'enrayer, trois rameaux furent percés, l'un fonçant au centre vers la galerie allemande, l'autre la débordant à droite, le troisième la contournant à gauche suivant une ligne parallèle à l'à-pic de la Cimenterie.

Les travaux furent hâtivement poussés, la compagnie du génie 1/1, un détachement de mineurs territoriaux et 160 soldats du 1^{er} se relayant jour et nuit. Le 23 Juin, le rameau central abordait aux tranchées allemandes. A 3 heures 15 un fourneau

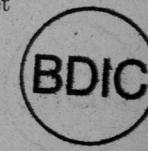
de 4650 kilos de cheddite explose emportant un pan de la crête dans un tourbillon de poussière blanche. Les positions ennemis crevées au centre par un entonnoir de 40 mètres de diamètre, comblées sur 80 mètres de longueur par un déluge de projectiles ne sont respectées que sur les ailes. Pour les nettoyer, deux patrouilles de douze hommes percent le barrage de gaz et d'obus. A gauche, le sous-lieutenant Cagnard tombe asphyxié, l'adjudant Sylvain décapité. Mais le soldat Beaucotte bondit dans les tranchées boches, en abat les défenseurs et rentre dans nos lignes, ramenant pieusement dans ses bras le corps de l'adjudant Sylvain. A droite, la troupe flotte un instant sous les émanations de gaz. De sa voix claire, le capitaine Remacle la raffermit et l'enlève : « Allons mes enfants, pour la France, en avant ! » L'aspirant Goubet fait irruption dans la ligne allemande, en déloge à la grenade des mitrailleurs saxons et regagne heureusement ses positions.

Pour amortir ces frictions que l'entraînement combatif des Français rendait très douloureuses, les Allemands dessinèrent à coups de mines entre leurs positions et les nôtres un alignement de petits cratères. Ils exécutèrent dans les couches profondes de multiples sondages. Notre attaque par la gauche fut ajournée, notre attaque de droite fut évitée par l'ennemi. Le 11 Juillet, un sergent et deux sapeurs virent osciller sous des coups étrangers les parois de leur galerie souterraine. Haletants, ils étouffent les lumières, se collent sur le sol et attendent. La brèche s'agrandit ; bientôt, deux pionniers allemands s'avancent en rampant. Les nôtres se débussent, bondissent sur les intrus, ombres luttant avec des ombres, sans pouvoir les étreindre. Enfin des renforts français accourent. A coups de grenades les boches sont pourchassés dans leur terriers. On se camoufle mutuellement et tout rentre dans le silence.

Pendant qu'en profondeur, mines et camouflets se répondaient suivant un rythme implacable, les Allemands accroissaient en surface la puissance de leur artillerie et tentaient de nous intimider par des arrosages quotidiens.

C'est dans un de ces bombardements, le 7 Juillet, que fut tué le lieutenant-colonel Hulot, commandant du 1^{er} de Ligne. Sur le point de partir en permission, il avait exploré le secteur en compagnie de son remplaçant, le lieutenant-colonel Willer, du 78^e Régiment d'Infanterie territoriale, et du capitaine Virmont, de l'Etat-Major de la 5^e Armée. Il conversait avec eux à l'entrée de son poste de commandement près de la sucrerie de Moscou. Un obus siffle, quelques cyclistes témoins de la scène se couchent précipitamment. Le chef reste debout et tombe frappé à mort ainsi que ses deux visiteurs.

Ce geste suprême dans sa noble simplicité caractérise de façon saisissante l'âme forte et loyale que fut le colonel Hulot. Il ne concevait jamais qu'une attitude, celle du devoir, et l'adoptait — dût-il en mourir — sans forfanterie et sans raideur, avec calme et



dignité. « Il fit excellement tout ce qu'il avait à faire », sans qu'une ombre d'ambition personnelle ait jamais effleuré sa droiture native. La guerre qui fut si décevante aux qualités purement brillantes, en élargissant pour lui le cadre des responsabilités, ne fit qu'accuser davantage sa science professionnelle et sa vaste envergure morale. Sa mémoire restera pour le 1^{er} de Ligne une leçon élatante de conscience et d'honneur militaire.

Sapigneul.

Le 13 Juillet, le régiment confiait à la 122^e Division d'Infanterie les positions de la côte 108, que sa vaillance et son sang-froid avaient rendues imprenables. Il établit ses cantonnements à l'Est de Reims, dans la région Courcelles, Sapicourt, Jauvry, Germigny. La physionomie avanante de ces villages Champenois, le doux farniente des premiers jours de repos eurent vite dissipé les souvenirs angoissants et les visions sinistres. Une atmosphère de paix enveloppa les âmes, imprimant un cachet souriant à l'austérité monotone des moindres devoirs militaires, depuis les corvées d'astiquage jusqu'aux simulacres de combat.

Le 4 Août, le régiment remonta en ligne dans la région de Pontavert dont il assura pendant deux semaines la tranquille occupation. Le 18, un ordre supérieur l'envoya en bordure du canal de l'Aisne à la Marne, préparer la grande offensive du 24 Septembre.

Instruit par le succès des innovations tactiques du général Pétain dans l'attaque d'Artois, l'Etat-Major Français met en honneur une nouvelle formule de percée. Il en vient à concevoir, sous une forme destinée à se préciser par la suite, l'offensive scientifique enfantée par des mois de labeur, où la puissance du feu et le mordant des troupes sont acérus et aidés par un entraînement méthodique des hommes et des aménagements spéciaux des positions. Avant d'être un champ d'attaque, le front doit être un chantier. Il faut forger l'outil de la rupture.

C'est la mission ingrate et périlleuse que le 1^{er} se voit confier dans le secteur Sapigneul-La Neuville. Il doit à la faveur de la nuit franchir le canal de l'Aisne à la Marne, refouler les postes de surveillance et amener à distance d'assaut nos positions de départ. La compagnie de Job creuse la première parallèle à l'insu de l'ennemi. Mais, par la suite, les Allemands s'exaspèrent de voir surgir du sol ces fortifications nouvelles ; ils s'éner�ent de sentir planer sur eux la menace de l'offensive. Leur artillerie réagit vigoureusement. Les obus des canons revolvez rasent les parapets ; les « minen » érasent nos postes d'écoute. A peine ébauchées, les tranchées s'effondrent sous la canonnade. Tapis au fond des trous qu'ils grattent fébrilement, les poilus assistent impuissants au

réglage du tir ennemi. Les obus, d'abord éloignés, se rapprochent. C'est comme un cercle de feu qui, d'un mouvement rythmé raccourcirait son rayon. L'étreinte se fait menaçante. Le souffle puissant des 150 effleure les visages et donne le frisson. Des éclats jaillissent de toutes parts. Une détonation... une secousse... un nuage de gaz délétères... les travailleurs s'aplatissent dans la fosse, parfois pour ne plus se relever. Pauvres morts ignorés tombés dans la nuit sombre, la pioche à la main, ils n'ont pas vu blanchir l'aube de la victoire, mais leur labeur ingrat a frayé toutes larges pour leurs successeurs plus heureux les avenues du triomphe.

A Cormicy, où cantonne le bataillon de réserve, la situation n'est guère meilleure. L'artillerie lourde aplatis les maisons branlantes, mutile les édifices publics et transforme en paysage de ruines un village coquet et souriant. Le 27 Août, un obus de 210 écrase la moitié de la mairie et ensevelit dans la cave une vingtaine d'hommes. Plusieurs sont tués sur le coup ; les autres, bloqués par les décombres, sont progressivement atteints par le dégagement des gaz toxiques. Au dehors, cependant, on a entendu leurs cris. Sans souci du bombardement on s'acharne à desseller les pierres du soupirail qui donne accès à la cave. Les gémissements deviennent de plus en plus faibles. Arrivera-t-on à temps ? Un supreme effort.... la dernière pierre a cédé. Un pâle rayon de soleil éclaire au fond du trou béant un monceau de corps inanimés. Le sous-lieutenant Deleval et deux soldats se glissent par l'étroit orifice. Délicatement ils saisissent les asphyxiés, les attachent sous les bras avec de fortes cordes que les hommes restés dans la rue hissent doucement. L'intoxication les gagne à leur tour. Ils tombent inanimés. D'autres, déjà se sont offerts pour les remplacer. A la suite du commandant Frère ils descendent dans la cave et achèvent le sauvetage avec le même courage simple et grand dont l'éclosion spontanée et pour ainsi dire naturelle sera l'éternel honneur du poilu.

En première ligne, les travaux s'achèvent. Le 2^e Bataillon établit contre les fils de fer allemands la quatrième et dernière parallèle. Le 20 Septembre, tout est prêt : gradins de franchissement, passerelles légères, passages pour l'artillerie. Quelques reconnaissances offensives sont tentées dans les lignes allemandes. Le lieutenant Houvenaeghel enlève un puissant poste d'écoute. Les objectifs et les ordres d'attaque sont donnés. Dans les tranchées, c'est le grand recueillement qui précède l'heure H., le dernier message aux absents bien aimés, la dernière poignée de mains aux compagnons d'arme, la dernière prière au seuil de l'infini.... puis, la volonté maîtrisant l'émotion, c'est l'attente froide et résolue.

Le 24 Septembre, la préparation d'artillerie se déchaîne. Nos 120 longs labourent les positions allemandes et ébrèchent les réseaux. Le signal de l'offensive ne vint pas. Tout rentra dans un calme relatif. Le 25 octobre, le régiment quitta le secteur de Sapigneul, après avoir salué la centaine de braves couchés face à

l'ennemi. Il gagna ses cantonnements de repos à Prouilly et Pévy où il reçut d'importants renforts.

Deux cérémonies impressionnantes attachèrent des reflets de gloire à ce pacifique intermède : la première, d'une douce mélancolie, l'appel, au jour des morts, des soldats tombés dans la bataille ; la seconde, d'une émouvante grandeur, une remise de décosations par le général Franchet d'Esperey. Le culte des héros, le culte de l'honneur, n'est-ce pas de ces grandes choses que se forme et s'enrichit au cours des siècles l'âme commune d'un régiment ?

L'offensive souterraine.

Le 13 Novembre, le 1^{er} de Ligne releva le 33^e à la côte 108 et dans le secteur de Berry Nord. Ce ne fut pas sans émotion qu'il revit la falaise familière et redoutée, avec ses horizons pittoresques et lugubres, sa vie mouvementée, ses luttes âpres et sournoises.

La situation tactique s'y était sérieusement aggravée. Les préparatifs de l'offensive avaient plongé dans la pénombre les soucis de la guerre de mines. A quoi bon éviter par la base une position que des avances latérales déborderont et feront tomber automatiquement ? Malheureusement la grande attaque ne joua pas. Et le 1^{er} de Ligne, au lendemain de cette immense déception, se retrouva avec des tronçons de galeries sous l'étreinte invisible mais sûre d'un adversaire résolu et tenace.

De la carrière de Sapigneul les pionniers allemands poussaient leurs wagonnets jusqu'à 10 mètres en-dessous de nos tranchées de la Butte. Chaque jour, leurs camouflages écornaient nos défenses et obstruaient nos couloirs. Le 19 Novembre, une mine échancre une galerie au point de raccord des tranchées de la Butte et de celles de la Carrière. Etourdis par le choc, surpris par l'invasion des gaz, les sapeurs Deleroix et Hannedouche se hissent en chancelant à l'orifice du puits. Leurs forces défaillent. Ils voient la lumière qui présage la vie et l'atmosphère de mort exerce sur leurs sens appesantis une irrésistible attraction. Désespérément se précipite, l'empoigne et l'attire à l'air libre. Hannedouche éprouvé glisse à sa suite pour le sauver à tout prix ne réussit qu'à mêler son agonie à la sienne.

Des mesures énergiques s'imposent pour parer aux agressions allemandes. Le général de Fonclare ordonne de pousser à fond le système défensif approuvé par le général Guillaumat : deux transversales hérissées de rameaux qui barreront à l'ennemi l'accès de notre première ligne tandis que, sur la droite, une galerie filera d'Ouest en Est pour prendre de flanc les couloirs qui débouchent

de la carrière de Sapigneul. Une lutte de vitesse s'engage épuisante, haletante, dont le terme sera le gigantesque entonnoir où sombrera l'un des compétiteurs. Favorisés par un handicap de deux mois, les Allemands arrivent les premiers.

Le 5 Décembre, notre ligne avancée est occupée par deux sections : l'une de la 8^e Compagnie dans la tranchée de la Carrière, l'autre de la 5^e dans la tranchée de la Butte. L'explosion est imminente. Le commandant Frère qui dirige le secteur ramène sur sa seconde ligne le gros de la défense. Il ne laisse dans la tranchée de tir qu'un rideau éclairci de guetteurs. Le devoir les retient là sur la bouche du volcan qui vomira bientôt des torrents de feu et des coulées de roches brûlantes. Mineurs de la région du Nord pour la plupart, ils auscultent le sous-sol d'une oreille exercée. Aucune secousse, aucun bruit insolite... seul le silence troubant de la mine bourrée et prête à éclater. Comme tout paraît triste ce soir ! A l'unisson de leurs coeurs endeuillés, le ciel se charge de nuées opaques et la côte 108 elle-même semble enveloppée d'un lourd voile de crêpe. Quelques bruits de pas étouffés... Les veilleurs tendent l'oreille.... Dans l'ombre se profile la grande et mince silhouette du chef qui, une fois de plus, brave la mort pour communiquer à ses hommes son énergie et son sang-froid. Avec une douce familiarité où l'on sent percer une pointe d'admiration attendrie pour ses gars qui vont mourir, il les reconforte et les raffermit. « Bah ! tu en sortiras encore cette fois-ci ». Et cela est dit avec tant d'affection dans la voix et tant de loyauté dans le regard, que l'âme meurtrie du poilu se reprend à espérer et se campe plus ferme devant le danger.

Les heures s'écoulent interminables. Atteindra-t-on la relève ?.. Le 6 Décembre, vers 4 heures 40, deux formidables explosions déchirent la terre. Les paquets de craie sont arrachés à l'emporte-pièce et violemment projetés. Les bosselures s'effacent, les creux se comblent. L'illumination des fusées et des cartouches éclairantes, les lueurs mobiles des tirs de barrage, les rayons puissants des projecteurs se mêlent aux vapeurs fulgurantes de l'explosion.

Le commandant Frère quitte son abri pour reconnaître le bouleversement des positions. Face à la Butte et face à la Carrière, le sol s'est entr'ouvert sur un vaste rayon, dessinant deux grands bassins circulaires. Les nappes pierreuses sont tordues et plissées, telles des coulées de laves figées. Notre première ligne est comblée sur presque toute sa longueur. Une cinquantaine d'hommes terrés dans des abris entre les deux positions ont disparu. Les réserves s'armant hâtivement et garnissent la seconde ligne. Les Allemands n'osent attaquer. Ils se contentent d'arroser la zone de débâcle.

Les poilus travaillent fébrilement à dégager l'entrée des abris situés à une vingtaine de mètres en arrière de la première ligne. Partout, emboîtés dans la carcasse crayeuse, surgissent les cadavres déchiquetés ou les corps meurtris des survivants. Les actes d'héroïsme se multiplient. Ici, ce sont les soldats Decoopmans et



Delsart que le jour surprend à l'entrée d'un abri, face aux positions allemandes. S'ils se terrent, ils interceptent le filet d'air et de lumière qui prolonge l'existence de leurs camarades ensevelis. S'ils font un mouvement, ils se signalent aux regards des tireurs allemands. Sans hésiter, ils prennent le parti du devoir et se laissent glisser sur le flanc de l'entonnoir. Là, c'est le caporal Bourcet qui, étourdi par l'explosion, mais sauf de toute autre blessure se maintient inébranlable dans la tranchée de tir et demande avec une sublime naïveté s'il peut toucher la soupe. Plus loin, c'est un pauvre érasé dont la tête émerge seule d'un enchevêtrement de poutres écroulées. Il faut deux jours pour le dégager. Et durant ces heures d'agonie, l'aumônier du régiment, l'héroïque abbé Thibaut s'installe comme à son chevet, soutient sa tête sur ses genoux et maternellement le berce de ses consolations et de ses prières.

Quand les travaux de déblai furent achevés, on établit le bilan de nos pertes. Le sous-lieutenant Bertin et sept soldats avaient été tués, trente et un avaient disparu, une vingtaine d'autres étaient grièvement blessés.

Le commandant Frère adopta un nouveau dispositif de défense. Il porta la ligne de surveillance sur les lèvres mêmes des entonnoirs et garnit de solides retranchements l'isthme étroit qui séparait les cratères. Le 7 Décembre, il pouvait dire sans paradoxe au général Guillaumat que « la situation militaire était meilleure qu'avant l'explosion ». Nos positions étaient demeurées inébranlables, la menace paralysante de la catastrophe s'était évaneuse, l'atmosphère du combat s'était éclaircie.

Il restait à renforcer la cuirasse défensive. Suivant les plans établis par le commandement, la ligne d'abris creusée jusqu'alors à la surface croulante de la falaise fut enfoncee profondément à l'intérieur des masses pierreuses. Les passages dangereux furent munis de galeries voûtées où circulèrent les wagonnets. La sucrerie de Moscou fournit l'électricité à l'ensemble du système. En deux mois, sous l'énergique impulsion des chefs, par le labeur acharné de la troupe, la sinistre colline se transfigura en une forteresse invulnérable et presque confortable.

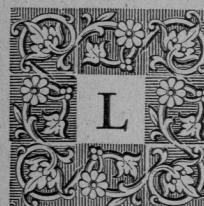
Le 21 Février 1916, à la pointe du jour, quand le 1^{er} de Ligne quitta la morne colline où tant de ses fils avaient sauté, sa joie était virile et pure car elle était faite du légitime orgueil des services rendus et de l'âpre saveur des souffrances endurées.



CHAPITRE IV

VERDUN

Un changement de programme.

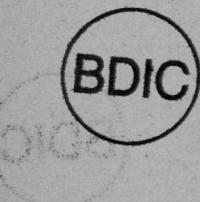


Le régiment cantonne le 22 Février à Venteley, Romain, Bouvancourt. Le lendemain, à 5 heures, il gagne Romigny par une marche interminable et sinuose dont un contre-ordre inopiné double la longueur et les courbes. Ployés sous le poids du sac et cinglés par la bise, glissant sur l'épais manteau de neige et pataugeant dans les rigoles d'eau boueuse, les poilus avancent allègrement. Regard clair et lèvres moqueuses, les riantes perspectives de la détente ensoleillent leurs âmes.

Au cours de la grand'halte, une rumeur circule, inquiétante dans son imprécision. Précédés par un ouragan de fer et de feu, les Allemands se sont rués sur Verdun. La cuirasse de tranchées a craqué. Les boches se heurtent en rase campagne à la souple et frêle muraille des poitrines de nos poilus. La pénible nouvelle éveille dans les rangs des sentiments complexes qui se traduisent par des attitudes variées. L'optimiste malgré tout hausse les épaules, incrédule ; le casse-cou s'indigne et crie vengeance ; le pessimiste se lamente et récrimine ; les plus calmes — et c'est l'immense majorité — sans pouvoir se défendre d'une certaine anxiété, gardent confiance et sang-froid. Devant l'austère réalité de la lutte décisive, le rêve de repos s'évanouit. Tous pressentent une intervention prochaine dans la bataille de la Meuse.

Le lendemain, à l'aube, le régiment était alerté dans ses cantonnements de Romigny. Deux heures plus tard, les auto-camions l'emportaient à vive allure vers la fournaise de Verdun. Serrés et cahotés dans les lourds véhicules, les poilus, un instant déconfits, furent les premiers à rire de leur déception. Ils se vengèrent à la Française par d'innocentes plaisanteries sur le « secteur de tout repos ». Le 24, le régiment rallia dans la région de Vitry-le-François, à Saint-Amand-sur-Fion, les différentes unités de la 1^{re} Division d'Infanterie.

Le 26, il pénétra dans la forteresse désormais légendaire où



l'acharnement de la lutte, se traduisait à première vue par la violence du bombardement et par le grouillement de troupes et de convois de toutes armes. Il s'établit au Nord-Est de la ville dans les hangars du champ d'aviation que venait d'évacuer le personnel aéronautique.

Dans la fournaise.

Depuis cinq jours, les vagues d'assaut allemandes déferlent avec rage contre la ceinture des forts : bataille d'écrasement menée dans un style grandiose pour l'époque par le pilonnage de l'artillerie et le déchaînement des masses. Au moyen d'un rapide accroissement de notre feu, d'une sage utilisation du réseau viaire et des moyens de transport, d'une judicieuse intervention des réserves, le Commandement Français avait rétabli le combat. A l'heure où le 1^{er} de Ligne entre en scène, une partie de nos troupes, à l'abri de défenses improvisées, émoussent l'arme offensive de l'adversaire tandis que les autres font surgir du sol de puissantes fortifications. Acteurs de premier ou de second plan, tous sont soumis à de copieux arrosages. L'artillerie allemande a pour principe d'inonder le secteur en son entier, tranchées, boyaux de communications, cantonnements. Elle n'épargne que ce champ de mort que les Anglais ont baptisé d'un mot pittoresque : « No Man's land », la terre de personne.

Dans le grand drame qui se déroule, le 1^{er} de Ligne jouera un rôle ingrat et effacé, mais fécond en dévouement et d'une efficacité hautement reconnue. Il est placé en réserve du groupement Guillaumat, qui s'insère dans la 2^e Armée sous les ordres du général Pétain. A l'arrière ou en première ligne, sous les rafales d'obus, loin de l'enthousiasme du corps à corps et soutenu seulement par son esprit d'abnégation et sa conception élevée du devoir, il édifie la muraille contre laquelle se briseront les assauts ultérieurs de l'ennemi.

Le 2 Mars, une marche nocturne le porte à ses nouveaux cantonments de Belleville. De là, ses travailleurs rayonnent sur la crête de l'entonnoir au fond duquel se blottit Verdun. Les bataillons Frère et de Job se déploient entre le fort de Belleville et le fort Saint-Michel, entre le bois Lecourtier et la côte de Froide-Terre. Le bataillon Mangin, campé à Thierville, garnit les rives de la Meuse et de son canal. Quelques jours de labeur intelligent suffisent pour imprimer à ces paysages pacifiques un redoutable caractère défensif ; les tranchées crèvent la nappe de gazon, les fils de fer égratignent le ciel clair.

L'artillerie allemande déverse chaque jour une grêle d'obus de tous calibres. Un éclat tue le sous-lieutenant Thomas. Un shrapnell abat dix hommes dans un chantier à Froide-Terre. Les

380 et 420 démolissent systématiquement les faubourgs de Verdun. Le 1^{er} de Ligne reçoit l'ordre de faire évacuer Belleville. La consigne implacable se heurte à cet indéfinissable amour qui, en dépit de la mort et des ruines, tient enracinés à leur petit coin de terre les fils de la douce France. A force de délicatesse et de bonne volonté, les poilus en viennent à bout. A travers les rues croulantes de la cité, les exilés s'acheminent vers l'inconnu.

Le 19 Mars, le régiment relève le 43^e en première ligne. Deux bataillons prennent position sur la pente Sud de la côte du Poivre dont les Allemands tiennent le sommet. Le 3^e bataillon à droite, assure la liaison avec le 162^e dans les carrières d'Houdromont. Les compagnies de réserve occupent Bras et Petit Bras-La Folie au débouché d'une série de ravins orientés d'Est en Ouest. Un cadre de collines ferme l'horizon. Des lieux familiers où gronde la bataille on n'aperçoit à l'Est que la masse sombre du fort de Douaumont. Les chocs d'infanterie se localisent au Sud-Est entre Vaux et Damloup, à l'Ouest, dans la région Forges-Bettincourt. L'activité combative du 1^{er} de Ligne se limite à quelques entreprises de mince envergure : fusillades qui interdisent le développement des attaques ou la marche des patrouilles ennemis, reconnaissance hardie du sous-lieutenant Jumeaux, enlèvement nocturne par la compagnie Houvenaeghel d'un poste allemand perché sur la crête.

Le régiment reçoit toutefois le contre-coup meurtrier de l'offensive. Tandis que ses soldats approfondissent les tranchées, creusent des abris-cavernes, aménagent des banquettes de tir ou procèdent entre les lignes au sauvetage des obus et des douilles, le bombardement fait rage. Le village de Bras, les ravins à l'Est, la Côte de Froide-Terre, dont l'artillerie française couronne la croupe verdoyante, disparaissent sous un nuage de fumée. Les ravitailleurs qui doivent chercher la soupe à hauteur de la Folie, dans une étroite carrière où se portent les cuisines roulantes, renoncent maintes fois à percer le barrage d'acier. La côte du Poivre est secouée à intervalles réguliers par des rafales de 105 et de 150. Le 19 Mars, à Bras, un obus incendiaire met le feu au poste de commandement du Colonel et tue deux soldats. Le 29, un 130 démolit un poste français. Le capitaine Bernard, accouru au secours de ses hommes, tombe mortellement blessé, justifiant une dernière fois par son mépris du danger et son amour du soldat, la belle définition du général de Fonclare : « C'est un brave homme et un homme brave ». Chaque jour, le journal de marche aligne, à côté des travaux effectués, la froide énumération des pertes subies : témoignage éloquent où l'on devine sous la sécheresse voulue du bilan officiel une volonté obstinée de tenir bon et d'encaisser sur place même si la riposte est impossible.

Dans les airs se livrent d'autres duels dont les gars du 1^{er} sont les témoins angoissés et parfois les victimes. Déjà, le 15 Mars, à Belleville, ils avaient eu le spectacle d'un drame aérien.



Emportées par une brusque tornade, une vingtaine de saucisses françaises avaient rompu leurs amarres et filaient à la dérive vers les lignes allemandes. Sur le bord d'une nacelle une ombre surgit, se balance et se précipite dans le vide à une vitesse vertigineuse. Les soldats poussent un cri d'effroi et attendent haletants la chute éerasante, quand soudain, ils voient un parachute s'ouvrir, se déployer, se gonfler, et l'observateur balancé par le vent, atterrir doucement au Nord du fort de Charny. De la côte du Poivre, les poilus du 1^{er} suivent avec intérêt les émouvantes péripéties de l'offensive aérienne allemande. Les Fokkers évoluent dans un cercle d'obus, bombardent nos positions, foncent sur nos avions d'observation et parfois, atteints par notre feu, s'abîment sur le sol.

Dans la nuit du 6 au 7 Avril, le 1^{er} Corps d'Armée quitta le champ de bataille de Verdun. Le général Guillaumat fut cité en ces termes à l'Ordre de la 2^e Armée : « A amené ses troupes sur le front de Verdun dans un état de préparation remarquable. Pendant que la 2^e Division déployait dans ses attaques et contre-attaques, une énergie digne des plus grands éloges, la 1^{re} Division procédait pendant quarante jours à une installation méthodique, sous un bombardement effroyable, repoussant plusieurs assauts sans se laisser détourner de sa mission ». Cette formule tranchante et vigoureuse comme le jugement de l'histoire sanctionne à la fois la science tactique du chef et la tenace énergie des hommes.

Période de détente.

Le 11 Avril, après une halte prolongée à Saint-Dizier et Chacenay, le 1^{er} de Ligne s'embarqua à destination de Jaulgonne-sur-Marne. Les teints blêmes, les visages tirés, les rangs éclaircis disaient éloquemment les terribles avatars d'une lutte ininterrompue de cinq mois. Mais les regards clairs et virils accusaient une conscience plus nette de la valeur du régiment, un sentiment accru d'assurance et de fierté. Quelques jours de repos eurent vite effacé les traces d'épuisement physique ; deux détachements de jeunes recrues renforçèrent les effectifs appauvris.

Le 20 Avril, le 1^{er} releva le 18^e sur la face Sud du Plateau de Vauclerc dont les Allemands tenaient la partie ascendante coupée par le Chemin des Dames. Sa ligne avancée courait de l'Arbre de Paissy à la pente accentuée de la vallée Foulon où chaque nuit des patrouilles donnaient la main à une section de territoriale. Un bataillon de soutien établi aux Creutes organisait de nouvelles positions, tandis que les réserves s'engouffraient dans les excavations naturelles des hauteurs de Pargnan. Des bombardements espacés, des bruits lointains de perforeuses en action, quelques reconnaissances dans le cul-de-sac au pied du monument d'Hurtebise signalaient seuls la présence de l'ennemi. La mollesse du combat et la douceur du climat enchantèrent nos poilus.

Transporté le 20 Mai à l'Est de la vallée Foulon, le régiment adopta le même dispositif et jouit longtemps du même régime. Les troupes de première ligne se déployèrent au Nord d'Oulches, côtoyant l'arrêté d'un ressaut taillé à angle droit ; le bataillon de soutien garnit le bois du Moulin Rouge ; les réserves cantonnèrent à Beaurieux : favorisés par le calme relatif de l'artillerie allemande, les poilus renouvelèrent l'organisation démodée du secteur. Tandis qu'au sommet du ressaut, les avant-postes dirigeaient vers l'ennemi l'appareil offensif des parallèles de départ et des sapeurs russes et japonaises, les compagnies de travailleurs creusaient dans le flanc abrupt une véritable caserne souterraine, reliée aux diverses tranchées et dotée par l'habileté professionnelle du sous-lieutenant Guilluy, d'observatoires ingénieux et confortables. D'autres perçaient sur toute sa longueur le Bois du Moulin Rouge par un boyau d'évacuation.

Un incident pittoresque dérida les travailleurs. Le 27 Juin, deux parlementaires accrédités aux armées, MM. Galli et Seydoux, visitèrent le secteur. Curieux et amusés, les poilus se montraient du doigt ces civils qui « montaient aux fraises », gantés et finement chaussés : « Y vont s' faire repérer avec leurs beaux capiaux ! » Les louties firent assaut de plaisanteries et les députés furent les premiers à s'en égayer.

Au début de Juillet, un ordre de la 5^e Armée, prescrivant de faire des prisonniers, ralluma l'activité combative. La compagnie Cardon prépara sur un terrain, à Merval, un coup de main dont le commandant Frère avait dressé le plan. L'opération s'exécuta le 15 suivant le rythme prévu. Elle aboutit à la réduction du saillant 181-4, mais ne permit pas la capture de prisonniers, les défenseurs ayant été tués ou ensevelis sous l'érasant nivellement de l'artillerie. L'affaire fut reprise le lendemain et menée à bien sous l'énergique impulsion du capitaine Cardon, du sous-lieutenant Emonet, de l'aspirant Falleur et du sergent Lemoine. Elle mit en plein relief le moral élevé du régiment ; les volontaires s'offrirent si nombreux qu'il fallut faire parmi eux une sélection. Ce fait d'armes élutura en beauté le reposant intermédiaire du secteur Vassogne-Oulches. Le 21 Juillet, le régiment s'embarqua à Ecully pour participer à l'offensive de la Somme.

Un Chef.

Avant de revivre ces heures de gloire, il convient de saluer le chef qui inculqua au 1^{er} « la mentalité de la victoire » sans goûter la douceur de la « réaliser ». Appelé à conduire une mission en Russie, le colonel Rampont abandonna le 30 Juin la direction du régiment qu'il avait assumée à la veille des combats de Verdun, Homme de principes et homme d'action, inébranlable dans l'accomplissement du devoir et bienveillant dans l'exercice du commandement.



dément, énergique sans raideur, affectueux sans faiblesse, d'une exquise courtoisie, d'un bonhomie affable, d'une légendaire crânerie, estimé de ses chefs par ses talents militaires, aimé des troupiers qu'il allait voir chaque jour dans les tranchées et auxquels il distribuait dans un sourire épanoui, paroles de réconfort, plaisanteries gauloises, poignées de mains.... et paquets de tabac, son trop rapide passage a marqué le 1^{er} de Ligne d'une empreinte ineffaçable.

Mieux que ces définitions incolores, l'ordre d'adieu qu'il adressa au régiment le 30 Juin évoquera, pour ceux qui l'ont connu, cette belle figure d'homme et de chef :

OFFICIERS ET MES CAMARADES,

« En quittant le 1^{er} d'Infanterie, je me dois de vous remercier tous de votre volonté, de votre travail et de votre courage qui m'ont aidé à conserver intactes la réputation et la renommée du régiment.

» Aussi, c'est avec respect que je salue votre Drapeau et que ne pouvant vous dire adieu à tous, j'étreindrai ce Drapeau dans une pieuse accolade avec un immense regret et une profonde émotion.

» Vous, mes camarades, braves soldats du Nord et de la France entière, que j'ai appris à connaître sous Verdun, souvenez-vous que votre colonel vous a beaucoup aimés !

» Vous, MM. les Officiers, Médecins et Aumônier du Corps, si braves et si dévoués, je vous salue.

» Mes regrets sont atténués par la confiance inébranlable que m'inspirent vos trois chefs de Bataillon, figures admirables et modestes, qui vous donnent l'exemple des plus belles vertus militaires, Science, Honneur, Devoir et Sacrifice et qui vous conduiront ainsi à la Victoire....

» Pour eux, je n'aurai jamais assez de reconnaissance.

» Au revoir ! ma plus grande fierté sera d'avoir compté pendant cette guerre, en tête des contrôles de votre régiment !

» Et maintenant, je puis aller ! Je sais en quelles nobles mains je remets la direction du régiment. Je salue joyeusement, en votre nom, le retour du colonel de Bruignac.

» RAMPONT ».

Grand, sec, nerveux, débordant d'activité en dépit de son âge avancé, le nouveau chef de corps apporta dans l'exercice de sa charge comme dans ses relations privées une sorte de scrupuleuse rigidité.

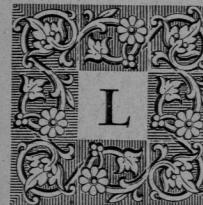
Sous son ardente impulsion, le 1^{er} de Ligne va s'affirmer avec éclat sur les champs de bataille de la Somme.



CHAPITRE V

L'OFFENSIVE DE LA SOMME

La veillée des armes.



Le passage ne se fait pas sans transition des tranchées où l'on piétine au secteur d'attaque où l'on bondit. L'offensive qui met en œuvre contre une cuirasse perfectionnée des engins complexes et raffinés, exige de l'assaillant la science technique et l'habileté manœuvrière, le coup d'œil et l'initiative, corps souple et foi au succès.

C'est pour se livrer à ce double entraînement que le 1^{er} de Ligne débarque, le 24 Juillet, aux abords du camp de Crèvecœur. Durant deux semaines, exercices et théories, simulacres d'assaut et prises d'armes alternent suivant une rigoureuse cadence. Le 3 Août, au cours d'une revue, le général Guillaumat épingle sur la poitrine des commandants Mangin et Bonzom la rosette de la Légion d'Honneur ; il remet la croix au capitaine Cardon, la médaille militaire au sergent Lemoine. Puis, chevauchant sur le front du régiment, il le félicite de son énergique attitude et l'exhorté à ne pas faillir aux promesses de succès que recèle l'avenir. Le 7, le 1^{er} participe avec les unités de la 1^{re} Division d'Infanterie à l'enlèvement simulé du village d'Hardivillers. Le 9, il s'ébranle en direction de Wailly. A la croisée des chemins de Crèvecœur et d'Ailly-sur-Noye, les troupiers aperçoivent un général qui, l'air pensif, le regard tendu, la démarche saccadée, arpente la route, les mains derrière le dos. C'est Foch, le second de Joffre, qui coordonne sur la Somme l'effort français et l'effort britannique. Le buste redressé, martial et cadençant le pas, le régiment défile devant lui. Le 19 Août, après un bref séjour à Mailly et au camp de Gressaire, le 1^{er} se dirige vers le front pour relever le 9^e Zouaves à Maurepas. C'est à brève échéance une attaque à déclencher. La perspective en est virilement accueillie par les

poilus. Nostalgie du foyer assombri par l'invasion, désir de percer enfin la zone traîtresse où l'on s'enlise, spectacle impressionnant de l'allant des armées anglaises et de notre formidable outillage, tout contribue à colorer d'enthousiasme et d'espoir exalté leur froide résolution de vaincre.

Le théâtre de la victoire.

L'offensive de la Somme bat son plein. Inaugurée le 1^{er} Juillet par une attaque de grand style sur un front de 60 kilomètres, en direction Bapaume-Péronne, elle a dès le début remporté de brillants succès tactiques. Toute la première ligne allemande est tombée entre nos mains. Falkenhayn étourdi par ce coup inattendu a desserré la rude étreinte qui opprassait Verdun et transporté à la hâte les bataillons d'assaut du Kronprinz, des rives de la Meuse aux collines de Picardie. Retranchés dans une série de villages transformés en redoutes, abondamment pourvus de mitrailleuses, ils se cramponnent à leur seconde ligne dont Péronne et Combles sont les pièces capitales.... L'Etat-Major Français ne se laisse pas arracher l'initiative des opérations. En une série de bonds successifs et limités, précédés d'un intense pilonnage d'artillerie, il emporte morceau par morceau le système défensif allemand. Bataille d'usure qui engloutira rapidement toutes les disponibilités de l'ennemi et creusera dans son flanc une poche destinée à le manœuvrer ultérieurement.

Maurepas.

Le 1^{er} de Ligne intervient au point culminant de cette seconde phase de la bataille, au moment où la 6^e Armée, sous les ordres du général Fayolle, poursuit l'encerclement de Combles et grignote ses bastions avancés.

Le régiment prend position dans la partie conquise du village de Maurepas. La croupe qui le porte surgit de la profonde dépression du ravin de la Station au Sud-Est, s'amincit vers le Nord-Ouest suivant un plan légèrement ascendant et s'infléchit progressivement vers la masse sombre des arbres squelettiques du Bois Douage. La grand-route du village orientée dans le même sens passe devant l'Eglise, traverse le mail et s'incline vers le carrefour de Combles. De l'Eglise et du mail, deux routes descendent le flanc Est : l'une longe le cimetière, l'autre le château ; toutes deux débouchent dans le chemin creux à la naissance de la croupe parallèle.

Ces conditions topographiques avaient influencé la marche de

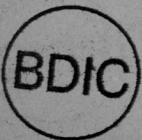
la bataille. La première moitié du village jusqu'à hauteur du mail s'offrait comme une cible au tir des canons français. Arrosée et démolie, elle était tombée le 12 Août aux mains du 9^e Zouaves. La seconde moitié, construite sur le plateau, échappait à l'observation de nos artilleurs. Deux fois ses maisons, restées debout, avaient brisé l'élan de nos troupes. Le 1^{er} de Ligne reçut l'ordre de s'en emparer.

Il prit position le 19 Août. Le bataillon Mangin s'établit à droite en liaison avec le 54^e Bataillon de Chasseurs, le bataillon Frère à gauche, dans le prolongement du 201^e ; le bataillon de Job demeure en réserve dans le ravin de la Station.

Trois journées se passèrent à approfondir les tranchées, à creuser des abris dans les affleurements crayeux, à déblayer et à organiser les maisons croulantes. Tandis que notre préparation d'artillerie se déchaînait, les lourds obus allemands nivelaient le village, dévastaient le bois Sabot et creusaient des brèches sanglantes dans les rangs du 1^{er}. Les sous-lieutenants Dubois et Cagnard, le capitaine Dorr furent mortellement frappés. Le commandant Mangin tomba foudroyé par un obus le 22 Août, au déclin du jour, comme il regagnait son poste de commandement, face au cimetière. Ses membres déchiquetés furent recueillis dans une toile de tente et transportés à l'arrière. Quand la glorieuse dépouille passa sur le front du Bataillon de réserve, le commandant de Job réunit les sections disponibles et, sous la mitraille, fit rendre les honneurs.

Officier par vocation, imprimant à sa mission de chef le caractère d'un sacerdoce, à son respect de la consigne les allures d'un culte dont tous les rites sont nobles par eux-mêmes et inviolables, d'une exquise sensibilité sous des dehors rugueux, d'une bonté paternelle pour le soldat, sous un ton bourru et parfois grognard, par-dessus tout modeste, de cette modestie sans apprêts qui révèle une âme uniquement soucieuse de faire tout son devoir, sans évaluation des difficultés, sans supputation des avantages, sans considération du mérite, tout simplement parce que c'est le devoir, le commandant Mangin reste l'honneur du corps des officiers dont il a incarné les plus nobles traditions et du régiment qui s'est nourri de ses exemples. La citation qui inscrivit à l'Ordre de l'Armée sa bravoure et sa mort ne fit que ratifier officiellement l'éloquente affirmation de l'admiration de ses chefs et les témoignages naïfs et touchants de l'affection de ses hommes.

Dans Maurepas bombardé, la proximité de l'attaque excitait la nervosité des combattants ; elle imprimait un brusque crescendo au sinistre duo des artilleurs. Pour échapper au barrage allemand, l'infanterie française se blottissait dans les ruines qu'elle organisait péniblement. Pour traverser impunément notre préparation d'artillerie, les boches se terraient dans l'élément de tranchée 328 et un pâté de maisons à l'Est, qu'en raison de la configuration du Plateau et malgré la vigueur déployée, le tir de nos batteries lourdes





n'avait pu endommager. Des reconnaissances offensives envoyées le 23, pour sonder les positions allemandes, constatèrent l'insuffisance du pilonnage. Elles durent se replier, fauchées par les mitrailleuses. Le 24 au matin, l'infanterie française évacua ses lignes avancées pour permettre à l'artillerie une recrudescence d'activité. Le tir fut cette fois efficace, mais les deux flots de résistance demeurèrent invulnérables. A 16 heures 30, les poilus percèrent non sans pertes le barrage ennemi et reprirent leurs emplacements de combat.

L'attaque était fixée à 17 heures 45. Le dispositif des troupes et la délimitation des objectifs avaient été soigneusement précisés. Le 1^{er} Bataillon, sous les ordres du capitaine Cardon, avait pour mission de se porter sur la crête parallèle à la croupe de Maurepas, à distance d'assaut des tranchées du Caucase et de Brody. Le bataillon Frère devaitachever la conquête du village et atteindre la Maison isolée située à 300 mètres de là, sur la route de Combles.

A l'heure H, le 1^{er} Bataillon s'élançait ; la 2^e Compagnie à gauche est arrêtée presqu'aussitôt par le tir nourri des mitrailleuses postées dans Maurepas ; la 1^{re} à droite, bien que réduite de moitié, réussit à atteindre son objectif en liaison avec la 46^e Division d'Infanterie. Elle s'y maintient inébranlable malgré le repli des éléments de droite qui l'isole complètement en face d'un ennemi entreprenant. Le 25 au soir, la progression des unités voisines la dégagé et rectifie le front.

L'action décisive se joue sur le front du bataillon Frère. Deux compagnies sont en ligne dans le village, des deux côtés de la grand'route : la 7^e à gauche à la lisière Nord-Est du mail ; la 5^e à droite sur la route du mail au château. La compagnie de soutien se trouve à proximité de l'église et du cimetière. Résolu et bien armé, l'ennemi attend de pied ferme : éléments de tranchée, entonnoirs, murs crénelés constituent pour ses tireurs des abris inexpugnables. Dès 17 heures 15, il dévoile ses mitrailleuses dont le feu nourri rase nos parapets et menace de paralyser l'élan de nos troupes. Prévoyant cette éventualité, le commandant Frère a muni la première vague de chaque compagnie d'un canon de 37 et d'une section de mitrailleuses. Mis en batterie au moment de l'assaut ils neutraliseront les mitrailleuses ennemis et permettront le débouché.

A droite, les pièces ne peuvent être utilement employées. Cloués sur place dès leur sortie des tranchées, les assaillants se ferment dans les trous d'obus et se bornent à couvrir par un feu de mousqueterie la marche du bataillon Cardon.

A gauche, magnifique d'entrain et de décision, le Chef de bataillon préside lui-même aux derniers préparatifs. Une minute avant l'heure H, le sous-lieutenant Bertucat met le canon de 37 en batterie et pointe. Quelques obus bien placés jettent le désarroi dans un groupe de mitrailleurs boches. Avant qu'ils soient revenus à eux, la section Jumeaux bondit, les désarme et prend de flanc la

tranchée 328. Exploitant le succès, le commandant Frère lance à fond cette attaque latérale qui déborde la grand'route de Maurepas et permettra sous peu la reprise de l'attaque frontale avortée. Pour accentuer la progression et garder le contact avec le 201^e, la compagnie Houvenaeghel serre sur la gauche. Un trou se dessine au centre de la ligne de combat : la compagnie de soutien s'y intercale.

Dans ce cadre étroit se livre une lutte de géants. Accrochée par les mitrailleurs nichés dans les trous d'obus, prise de flanc par les grenadiers dissimulés dans les éléments de tranchée, arrêtée de front par les tireurs abrités derrière les pans de muraille, épaisse, décimée, mais obstinée et acharnée à vaincre, la vague d'assaut s'infiltre de ruine en ruine, bondit d'entonneoir en entonneoir, avance irrésistiblement à force d'agilité et de volonté. Elle ne s'arrête, essoufflée, qu'à la tombée de la nuit. Postés dans des abris de fortune, séparés parfois par une méchante muraille crevassée, les adversaires se fusillent à bout portant et se démolissent à coups de grenades.

Le commandant Frère parcourt les groupes et galvanise les énergies. Il réforme hâtivement les cadres et donne les directives pour la reprise du combat. Pour alimenter le front d'attaque et prévenir toute surprise, il fait appel à deux compagnies de la réserve du régiment. La 9^e, placée dans les tranchées de départ, assure l'inviolabilité du front, la 11^e rétablit la soudure entre les progressions inégales des deux bataillons.

Le 25 Août, à 4 heures 30, la bataille se rallume. A l'aile gauche une grande cuve-réservoir disposée au milieu des vergers et transformée en blockhaus par un groupe de mitrailleurs allemands entrave un instant l'avance débordante de la compagnie Houvenaeghel. Quelques obus explosifs du canon de 37 crèvent l'armature de cuivre et éliminent les défenseurs récalcitrants. Au petit jour, la ligne confine aux dernières maisons du village. Le centre et la droite décollent à leur tour dans le chemin creux et sur la route de Combles. Un barrage de mitraille amortit leur élan et leur interdit l'accès à la sortie Nord-Est de Maurepas. La lutte persiste farouche et incohérente toute la journée du 25. Ce n'est que dans la nuit que le succès se précise. La 7^e Compagnie gagne l'emplacement de la Maison isolée. Les 6^e, 5^e et 9^e profitent d'une accalmie dans le bombardement pour la prolonger à droite et se relier à gauche avec le 1^{er} Bataillon. L'objectif est atteint, la route de Combles ouverte, un important butin capturé avec une centaine de prisonniers. C'était une victoire nouvelle accrochée aux plis du Drapeau.

Il resterait à en signaler les glorieux artisans : depuis le chef de bataillon dont l'habileté tactique brisa les stratagèmes d'une défense ingénieuse et qui, coiffé de son légendaire calot rouge, dirigea lui-même l'attaque sur le terrain jusqu'aux commandants de compagnies et de sections qui pointèrent eux-mêmes les pièces et firent le coup de feu ; depuis les sous-officiers qui recueillirent

des lèvres défaillantes de leurs chefs expirants les suprêmes consignes et les réalisèrent, coûte que coûte, jusqu'aux simples soldats qui s'élancèrent à découvert pour débusquer un ennemi formidablement retranché. Une semblable énumération déborderait le cadre forcément restreint d'un historique officiel.

Car, sur cette liste infinie
Il n'est pas un de ces exploits,
— Emouvante monotonie —
Qui ne revienne plusieurs fois.

Bornons-nous à évoquer l'image de nos grands morts ; le capitaine Doncœur, terrassé en entraînant sa compagnie ; l'adjudant Devienne, frappé à la tête de sa section ; l'adjudant mitrailleur Boulanger qui, blessé la veille de l'attaque, refuse d'être évacué, prend part à la lutte, et meurt, quarante-huit heures après, des suites de sa blessure ; et ces deux figures juvéniles et martiales, unies dans la mort comme dans la lutte, les sous-lieutenants Jumeaux et Goubet, l'un solide et fin, trahissant sous la charpente un peu lourde d'un ancien cuirassier, une extrême vivacité d'intelligence et une grande fraîcheur de sentiments ; l'autre, mince et fluet, cachant sous une écorce un peu frêle d'élégance féminine et de délicate timidité une étonnante maturité de jugement et une indomptable énergie ; tous deux d'une radieuse jeunesse, d'une haute culture, d'une souriante bravoure.

Morts et vivants, restés dans la pénombre ou taillés en plein relief sur le fond sombre du combat, une même gloire les enveloppe tous, un même souvenir les unit, un même frisson d'orgueil sans doute les secoua quand, au lendemain de la prise de Maurepas, le général Fayolle cita à l'Ordre de la 6^e Armée, ennoblie par leur héroïsme et leur immolation, l'âme commune du 1^{er} de Ligne.

Le Carrefour de Combles.

Relevé le 28 Août par le 43^e, le régiment bivouqua quelques jours au bois de Maricourt où un détachement de renfort vint combler le vide causé par la mort ou l'évacuation de 400 hommes. Il séjourna du 4 au 13 Septembre à Bray-sur-Somme. Mis le 15 à la disposition de la 2^e Division d'Infanterie, il remonta en ligne. Les opérations gravitaient autour de Combles. Etagé sur un bombardement de terrain, au fond d'une dépression qui dominait au Nord, le bois des Bouleaux, au Sud, la crête où chevauchait la route de Maurepas et qui aboutissait à un important carrefour, le petit village voyait se resserrer sur lui la poigne robuste du 1^{er} Corps d'Armée. Nos troupes en occupaient la lisière occidentale ; elles le débordaient vers l'Est, jusqu'à la ferme le Priez ;



elles cherchaient à le dominer par la conquête du carrefour situé en surplomb à 200 mètres au Sud. Deux assauts menés par le 73^e et le 110^e contre ce nœud de routes puissamment fortifié s'étaient écroulés sous des pertes terribles. Le 1^{er} de Ligne reçut l'ordre de tenter à nouveau l'aventure.

Il se posta sur la face Sud-Est de Combles, sa gauche appuyée au bois Douage, sa droite à la ferme le Priez. L'attaque fixée au 18 Septembre comportait deux objectifs : le chemin de Frégicourt, que le bataillon Codeville avait pour mission de nettoyer, le Carrefour et la Briqueterie au-delà dont le bataillon de Job devait s'emparer. Le lieutenant Mahieux, chargé de cette dernière opération résolut d'emprunter la route Leforest-Combles, sensiblement ascendante et de ce fait moins surveillée que la grand-route de Maurepas. A 18 heures, il se replia avec toute sa compagnie pour permettre le raccourcissement du tir de l'artillerie. Puis il lança une reconnaissance dirigée par le sous-lieutenant Guilluy, seul officier disponible.

Intermède pittoresque dans le tragique déroulement de l'offensive, les quinze hommes s'avancent à la file indienne, par une pluie torrentielle, sur la route boueuse et défoncée. Le chef ouvre la marche en promeneur, la canne à la main et la pipe à la bouche. Ils dépassent sans être aperçus, les avant-postes allemands et tombent brusquement dans la première tranchée. Les sentinelles donnent l'alarme, les défenseurs effarés se précipitent aux crêneaux, mais déjà, merveilleux d'agilité et de sang-froid, le caporal Guerbois et quelques grenadiers d'élite les occupent et les accablent. Profitant du désarroi, le sous-lieutenant Guilluy progresse jusqu'au carrefour avec une poignée d'hommes. Un officier allemand attiré par le bruit sort, revolver au poing. Le sous-lieutenant Guilluy bondit sur lui et lui assène un violent coup de canne, le revolver tombe, l'officier se rend.

La scène devenait amusante. Pour en mieux suivre le dénouement, les poilus de la 10^e, témoins intrigués et passionnés, se hissent sur le parapet, en dépit des balles et des obus. Les Boches ahuris se voient pris entre deux feux et cessent la résistance. La panique gagne la garnison située au-delà du Carrefour. Croyant à une attaque générale elle évacue ses positions et se replie sur Combles. La compagnie Mahieux se porte tout entière en avant, et s'établit solidement dans les tranchées allemandes et dans la briqueterie. Sans perte et comme en se jouant elle avait ramassé 60 prisonniers, dont 2 officiers et emporté une position stratégique que n'avaient pu ébranler deux attaques forcenées payées du sang de 800 braves.

Dans la nuit du 18 au 19, le bataillon Codeville réalisa de son côté une série d'heureux coups de main. Deux groupes conduits par l'adjugeant dit Mistral et l'adjugeant Santer, nettoyèrent les emplacements de batteries sur la route de Frégicourt et ramenèrent 19 prisonniers.



Frégicourt.

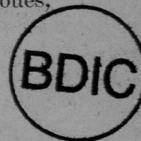
Après quelques jours de repos, le 1^{er} Régiment d'Infanterie fut mis à la disposition de la Brigade Rauscher, dans le secteur de Frégicourt. Le 26, le commandant Frère prit position dans le village et fit couper la dernière route qui permit aux Allemands de déboucher de Combles. Le lendemain, les 2^e et 3^e Bataillons reçurent l'ordre d'enlever les tranchées de Prilep et des Portes de Fer qui couronnaient la crête circulaire au Nord-Est de Frégicourt. Mal soutenus par l'artillerie, amenés à pied d'œuvre quelques heures avant l'attaque, sans avoir le temps de reconnaître le terrain, contraints de se déployer en éventail pour faire face à leurs objectifs, leur vaillance se consuma en efforts infructueux contre le barrage de mitraille. Le sous-lieutenant Ollivier fut blessé mortellement. Le lieutenant Larivière trouva une fin digne de sa bravoure au moment où il installait un canon de 37 pour neutraliser les mitrailleuses ennemis. Les rangs s'éclairent rapidement. Pris de front et de flanc par un tir nourri, la vague d'assaut fut contrainte de se replier. Seule la 7^e Compagnie, brillamment enlevée par le capitaine Aligard, progressa dans la tranchée de Frégicourt.

Mort de l'Aumônier.

Ces derniers jours de la bataille de la Somme furent assombris par une cruelle disparition. Le 26 Septembre, au soir, comme il relevait les blessés dans les environs de Frégicourt, l'abbé Thibaut fut atteint à l'omoplate gauche par un éclat d'obus qui pénétra dans la poitrine. Il expira quelques heures après dans l'auto sanitaire qui le transportait à l'ambulance de Bray-sur-Somme.

L'aumônier tué, c'était un peu de l'âme du régiment qui s'exhalait ; c'était la voix qui s'éteignait, la voix, qui, sans relâche, depuis vingt-quatre mois insufflait l'enthousiasme, berçait la douleur, sanctifiait le sacrifice. Les coeurs des poilus s'endeuillèrent et le colonel de Bruignac traduisit l'unanime tristesse dans cet ordre du jour si puissamment évocateur :

« Le Chef de Corps a l'immense douleur d'annoncer au 1^{er} de Ligne, la mort de notre cher et vénéré aumônier, l'abbé Thibaut, mortellement atteint le 26 Septembre au soir, au Nord de Frégicourt, d'un projectile, au côté gauche et décédé le 27 en arrivant à l'ambulance. Les expressions usuelles semblent impuissantes à rendre ce que fut ce Français et ce Prêtre. Consumé par une ardente charité, il dépassait les bornes du possible en se dévouant corps et âme au régiment qu'il avait adopté et à chacun de ses chers soldats. Sans trêve ni relâche, ne tenant aucun compte de l'impérieux besoin de repos qui arrête parfois les plus dévoués,



» il ne cessait d'aller encourager les vivants, que pour prodiguer aux blessés des soins vraiment maternels ou pour donner aux dépourvus de ceux qu'il avait tant aimés, une sépulture aussi digne que possible. La plus grande partie des rares heures qu'il passait seul dans un abri quelconque, il la consacrait à prodiguer de touchantes consolations aux familles de nos pauvres victimes. Son courage était héroïque, aucun danger ne l'arrêtait, et ce fut vingt fois chaque jour et vingt fois chaque nuit, qu'il affronta follement la mort. Bien plus, dès qu'un groupe de ses soldats se trouvait en position plus dangereuse, c'est vers eux qu'il s'empressait, abandonnant pour quelques heures les autres, devenus momentanément moins intéressants, parce que moins exposés. La Légion d'Honneur ornait sa poitrine, mais ce ne fut pas une fois, ce fut cent fois qu'il la mérita ! L'épopée sublime du Régiment de Cambrai, il l'a vécue tout entière et chacune de nos morts, chacune de nos blessures, fut ressentie profondément par son cœur aimant. Car ce qui le caractérise le mieux, c'est l'affection inexprimable qu'il portait à tous et à chacun. Tout concourrait à alimenter en lui cette affection : sa vocation de prêtre, son patriotisme enthousiaste, son tempérament ardent. Il s'est donné sans mesure et a pratiqué au maximum le précepte divin : « Aimez-vous les uns les autres ». Il fut un saint par le mobile de ses actes, il fut un Français exemplaire et un patriote ardent, il fut un ami tendre pour chacun de ses chers soldats. Aussi sa mémoire doit-elle être aimée de tous, mais nos regrets n'arriveront pas à acquitter la dette d'affection que nous avons contractée envers lui. Seul le Dieu tout-puissant en l'accueillant dans l'éternité bienheureuse, pourra donner à cet humble volontaire, qui fut sublime sans le savoir, le centuple de ce qu'il a donné à son Créateur et à ses frères ».

Une éclaircie dans la Tourmente.

Le 1^{er} de Ligne fut relevé le 30 Septembre du secteur de Frégicourt. Il passa du champ de bataille, humide encore de son sang, à la coquette cité de Chantilly, richement drapée dans son manteau de forêts. Les poilus vécurent là des heures inoubliables de repos et de fierté. Tandis qu'une partie assurait la garde d'honneur au Grand Quartier Général, les autres se répandaient dans les parcs somptueux ou goûtaient, pour 24 heures, les douceurs de la vie parisienne.

Le 14 Octobre, le régiment se massa sur un vaste terrain, en face de l'Hôtel Condé, pour assister à une remise de décorations par le Généralissime. Les citations furent lues à haute voix dans un silence impressionnant. Sèches et abruptes, hautaines et détachées, elles déroulèrent en un raccourci saisissant la splendeur

épopée des vainqueurs de Maurepas. D'un geste le général Joffre ponctuait chaque paragraphe, épingleant sur la poitrine des commandants de Job et Frère, la rosette de la Légion d'Honneur, remettant la Croix aux lieutenants Mahieux et Défontaine et la Médaille Militaire aux Sous-Officiers et Soldats qui avaient brillé par leur courage. Puis, donnant plus d'envergure à son témoignage d'admiration, il décora le Régiment tout entier, morts et survivants, en agrafant la Croix de Guerre à la hampe de son Drapeau.

Après les meurtrissures de la lutte, c'était l'auréole de la gloire.

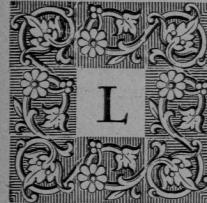




CHAPITRE VI

L'OFFENSIVE DU CHEMIN DES DAMES

De la Champagne à l'Aisne.



UEUR d'apaisement dans la sombre tourmente, le séjour à Chantilly prit fin le 20 Octobre. Embarqué à Senlis, le régiment rallia en Champagne les unités de la 1^{re} Division d'Infanterie. Il occupa au Nord-Ouest de Souain le quartier de l'Etoile qu'il déborda ensuite par élargissement sur les ailes. Front calme, à peine ridé par quelques combats d'avant-postes, ciel grisâtre, rarement éclairé par la trajectoire des torpilles, tranchées étroites et fangeuses, poilus terreux et pâlots piochant ou veillant aux crêneaux, telle est, rapidement crayonnée, la physionomie du secteur. Ajoutons, pour être complets, note prestigieuse sur le fond uniformément terne, la grande revue du 11 Novembre, où d'imposantes délégations de toutes les unités se massèrent, drapeaux en tête, dans la plaine de Suippes-Somme-Bionne, pour défiler devant le général Gouraud. La 1^{re} Compagnie du 1^{er} de Ligne fut de la fête ; les sous-lieutenants Carré et Guilluy reçurent la Croix de la Légion d'Honneur, les adjudants Santer et « dit Mistral », le soldat Burette, la Médaille Militaire.

Le 28 Novembre, le régiment descendit aux cantonnements de Courtisols. Il y demeura près d'un mois, partagé entre les exercices d'une instruction intensive et les travaux sur la seconde position de Suippes à Souain. Le 2^e Bataillon, complété par des éléments du 3^e, fit une brève échappée au Camp de Mailly, où il manœuvra en présence d'une mission étrangère et d'une division belge. Le 5 Janvier, le régiment reprit possession des tranchées devant Sainte-Marie à Py. En première ou en seconde ligne, dans le secteur de l'Etoile ou à la ferme Piémont, il eut à fournir un effort physique considérable, en raison de l'étendue du front et de la faiblesse des effectifs, de la rigueur du climat et de la complexité des ouvrages à édifier. L'ennemi, d'abord timide et somnolent, fut mis en éveil par le caractère grandiose des travaux entrepris sur le front champenois ; il pressentit une attaque et multiplia les coups de

sonde pour en découvrir la trame, les coups de main pour en entraver les préparatifs. Le tir des engins de tranchée et les combats à la grenade étaient ses moyens d'action les plus communs. Le plus atroce fut l'émission d'une nappe de gaz asphyxiants, qui submergea les bataillons russes à Auberive et dont les émanations toxiques propagées jusqu'à la ferme Piémont, causèrent quelques ravages dans les rangs du 1^{er}.

Le régiment quitta sans regret ce théâtre ingrat et obscur. Le 15 Février, par un froid âpre et piquant, il enleva gaillardement la rude étape qui le séparait de Sary. Marche féconde en incidents : vers le Nord-Est on percevait le roulement sourd et prolongé d'une violente canonnade ; dès l'arrivée aux cantonnements, les trois bataillons furent alertés ; 4 heures plus tard des auto-camions les emportaient dans la nuit vers l'inconnu. Etaient-ce les préludes d'un nouveau Verdun ? Les vieux poilus l'affirmaient ; l'événement dérouta leurs sombres pronostics. Il ne s'agissait que d'une opération de détail contre Maisons de Campagne et la côte 185. Satisfaits d'avoir conquis ces deux postes d'observation, les Allemands n'essayèrent pas d'élargir le succès.

Le 1^{er} n'eut pas à intervenir. Après huit jours passés à Saint-Jean-sur-Tourbe et Hans, il gagna par étapes la région Romain-Beaurieux.

La préparation de l'offensive entraînait dans la phase décisive. Derrière le mince rideau de troupes qui gardaient les tranchées de l'Aisne et de la Vesle, l'immense armée des travailleurs procédait à l'équipement du front. Chaque jour, autos et chemins de fer, déversaient d'énormes quantités de matériel ; les lignes télégraphiques et téléphoniques sillonnaient les voies, portant en tous sens, précise et rapide, la pensée du Chef. Les pionniers élargissaient et aplanaient les routes ; les ingénieurs lançaient sur les fleuves de gigantesques ponts métalliques. Du 8 au 28 Mars, le 1^{er} de Ligne s'adonna pour sa part à l'élaboration de ce vaste programme. Tandis que les 5^e et 6^e Compagnies se dispersaient dans les bois de Goussancourt, pour procéder à des coupes d'arbres, les autres cantonnées à Cuiry, Maizy, Concreveux, Glennes, Romain, travaillaient sous la direction du Génie et du Service des routes. La 2^e Compagnie de mitrailleuses était mise à la disposition du Service Télégraphique du Corps d'Armée. Elle campait dans les Creutes de Beaurieux où un obus la frappa, le 25, à l'heure du rapport, lui mettant 26 hommes hors de combat. C'est durant cette période que le 1^{er} de Ligne perdit le commandant Frère, appelé à diriger le 6^e Bataillon de Chasseurs à Pied ; il le retrouvera deux ans plus tard en qualité de Lieutenant-Colonel.

La préparation de l'infanterie n'était pas moins nécessaire que l'aménagement du terrain. Dans les cours d'armée, centres d'instruction divisionnaires, champs de manœuvre, les troupes d'assaut s'initiaient aux nouvelles méthodes de combat ; elles apprenaient sur le terrain à réaliser la liaison des armes, à emporter

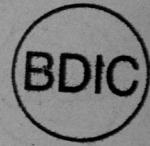
des objectifs précis, à triompher des obstacles qui arrêtaient la progression. Les spécialistes s'exerçaient au maniement de la grenade, du V. B., de la mitrailleuse, du lance-flammes. Pour subir cet entraînement et esquisser en de minutieuses répétitions, l'assaut qu'il devait donner au Plateau de Craonne, le 1^{er} de Ligne se transporta, le 28 Mars, au camp de Lhéry. Il n'en partit que le 8 Avril pour prendre ses positions de combat en face du Plateau de Californie.

L'offensive du Printemps.

Décidée le 16 Novembre, au Conseil de Guerre de Chantilly, élaborée au cours de l'hiver par l'effort méthodique et soutenu du pays tout entier, l'offensive du printemps — c'était l'espoir unanime — devait amorcer la décision par la percée. Elle semblait réunir les facteurs essentiels du succès : armée nombreuse et supérieurement entraînée, outillage formidable, moral exalté, doctrine de guerre éclaircie et précisée par les expériences de la Somme. Un événement toutefois en avait faussé le mécanisme : l'audacieux repli de Ludendorff entre Arras et la Fère, qui contraignit le général Nivelle à reporter sur la crête du Chemin des Dames et dans un secteur de diversion à l'Est de Reims, la ligne d'assaut primitivement fixée aux deux faces du saillant Nesles-Roye-Noyon et qui réduisit les armées françaises à une attaque frontale, contre un ennemi averti, sur des positions escarpées.

Craonne.

L'objectif assigné au 1^{er} de Ligne était le Plateau de Californie, à l'extrémité orientale du Chemin des Dames. Sur les photographies prises d'un avion, sa table élevée et taillée à angle droit se détache comme un récif désertique dans un océan de verdure. Vu de la dépression du ravin sans nom, il évoque grossièrement par le relief et la netteté des formes architecturales, l'arrogante et massive silhouette d'un château-fort moyenâgeux. A gauche et à droite, les saillants du Jutland et du Tyrol s'en détachent, jouant le rôle de tours flanquantes qui seraient coupées en leur milieu par une rampe crénelée. Au centre et sensiblement en retrait, la paroi de pierre descend à pic, s'interrompt à mi-pente en un palier étroit où perche le village de Craonne, puis s'incline doucement en glacis vers le ravin. Dans l'épaisseur des murailles, tels des meurtrières et des poternes, les abris allemands ouvrent leur gueule béante ou savamment masquée. En bordure du plateau, puis sur la première déclivité, le fameux Chemin des



Dames, couvert par une profonde tranchée, semble un gigantesque chemin de ronde abrité par une bretèche.

Le plan de la défense s'inspire du modèle du terrain : deux lignes de tranchées garnissent les pentes des saillants ; une ligne couvre la grand-route qui traverse Craonne, une autre défend l'accès immédiat du Chemin des Dames ; la dernière ou tranchée d'Hasloch, interdit la pénétration dans le Plateau de Californie. Les maisons et l'Eglise de Craonne puissamment organisées, les innombrables abris bourrés de mitrailleuses doublent cette cuirasse rigide d'une armature plus souple et moins visible.

Le 1^{er} Régiment d'Infanterie s'établit le 9 Avril dans les tranchées fangeuses qui couvrent la rive Sud vaguement ondulée du ravin sans nom. En liaison avec le 201^e à gauche, avec le 233^e à droite, il doit emporter le saillant du Jutland, la partie Sud-Ouest de Craonne, le Plateau de Californie et sans limitation d'objectifs, pousser l'ennemi l'épée dans les réins le plus loin possible vers le Nord.

La préparation d'artillerie se déchaîne sans interruption du 9 au 16 Avril, contre battue avec une vigueur croissante par les lourds canons allemands. Le sol tremble, le paysage disparaît sous un voile de fumée. Ce pilonnage prolongé ne parvient pas à démolir le système défensif adverse. Par contre, il donne l'éveil à l'ennemi qui masse à l'arrière ses divisions d'intervention. Le 12 Avril, le régiment adopte son dispositif d'attaque : en première ligne, le bataillon Codeville qui doit enlever la position du Jutland et la compagnie Aligard, qui doit nettoyer et occuper le village de Craonne ; en soutien, le bataillon de Job, destiné à prolonger l'élan initial ; en réserve, le bataillon Allard qui exécutera un passage de ligne au débouché du plateau de Californie et prendra alors la direction du mouvement.

Dans la nuit du 15 au 16, l'artillerie ébréchant les fils de fer, décèle l'imminence de l'attaque. Les poilus inspectent leur équipement, vérifient leurs armes, se passent les suprêmes consignes pour le cas où « ils y resteraient ». A 5 heures, ils s'acheminent vers la parallèle de départ. Emus, mais confiants, ils attendent.... l'œil fixé sur le Chef de Section.

Il se peut qu'un souvenir pleure....
Il se peut qu'on regarde l'heure....
L'heure au poignet n'a pas tremblé !....

Six heures... D'un bond, les vagues d'assaut sautent le parapet, se glissent silencieuses dans la brume glacée d'une maussade matinée de printemps, franchissent sans encombre le ruisseau sans nom et abordent à la naissance du glacis qui aboutit aux tranchées allemandes. L'ennemi sera-t-il surpris dans sa taupière ? Douloureuse déception ! Un avion boche qui survolait nos lignes s'est rendu compte du mouvement et lance des fusées. Le tir de barrage se déclanche sur le ravin ; les mitrailleuses postées

à l'entrée des abris se dévoilent ; les troupes d'élite qui occupent le secteur, soldats de la Garde et du régiment Elisabeth, garnissent les tranchées et engagent une lutte sévère à la grenade. La vague d'assaut ralentit son allure, s'éclairent, se fragmente. Elle progresse par infiltration jusqu'aux tranchées adverses. C'est alors un effrayant corps à corps. Au Jutland, le bataillon Codeville emporte la première ligne, mais n'avance que pas à pas dans les boyaux de communication. La compagnie Aligard se hisse péniblement à la lisière Sud de Craonne. Muraille par muraille, cave par cave, elle entame l'alignement de maisons qui borde au Sud la grand-route du village. De leurs abris bétonnés, les Maxims balayent impunément le champ d'assaut, tandis que, s'insinuant par les galeries souterraines, les grenadiers allemands prennent les assaillants de flanc et de dos. La vague offensive s'étale et s'épuise. Les compagnies Mahieux et Blin renforcent le bataillon Codeville sur la face orientale du Jutland, la compagnie Dutemple se poste à l'Ouest de Craonne. D'un effort tenace, elles mordent la seconde tranchée allemande. Dans le ravin sans nom, le barrage ennemi arrose le bataillon Allard accroché à la pente Sud du Jutland et entrave le service de liaison et le transport des blessés. Déjà 400 hommes jonchent le glacis. Le capitaine Foque, le lieutenant Blin, le capitaine Mahieux, grièvement atteints, doivent transmettre à d'autres leur commandement. Le commandant de Job, bien que blessé, refuse de se laisser évacuer.

Suspendu par l'obscurité, le combat à la grenade reprend, sombre et farouche, dans l'après-midi du 17. L'ennemi recule pied à pied. Enfin, vers 17 heures, sa résistance semble mollir ; l'attaque du 201^e sur la tranchée du Baleon a jeté momentanément le désarroi dans ses rangs. Saisissant l'à-propos, le lieutenant Emonet rassemble tout ce qu'il a sous la main, fonce sur les boches ahuris, et les talonne jusqu'au Chemin des Dames. Une balle le terrasse, un feu de salve décime la poignée de braves qui l'ont suivi, mais le reste du bataillon s'ébranle à son tour et s'installe en bordure du Plateau. La ligne a fait un bond de 400 mètres. Le 3^e Bataillon, commandé maintenant par le capitaine Manceron, en profite pour occuper le chemin creux à l'Ouest de Craonne. Seul, le village résiste toujours aux héroïques efforts des compagnies Aligard, Dutemple et Paris et s'enfonce menaçant dans nos lignes. L'Eglise et le Cimetière, bourrés de mitrailleuses, empêchent le débouché sur la grand-route. Une tentative de la compagnie Guilluy, pour les prendre de revers dans le prolongement oriental de la tranchée des Dames, échoue sous le feu des Maxims.

La bataille sommeille le 18 pour rebondir le 19 à la crête du Plateau de Californie. Les compagnies Parsy et Delage du bataillon Codeville, Guilluy et Dumelz, du bataillon de Job, s'élancent à l'assaut de la tranchée d'Hasloch, en liaison sur la gauche avec le 33^e. Précédées par un barrage roulant, elles abordent la position, la nettoient, l'organisent et la dépassent sensiblement. Des grena-

diers allemands, en bras de chemise, refluent par les boyaux pour contre-attaquer. Une poussée vigoureuse les rejette en désordre. Mais à gauche, le front du 33^e a plié sous le choc. Pris de front et de flanc dans une position aventureuse, les poilus du 1^{er} doivent évacuer leur conquête et se rabattre sur la tranchée des Dames. Des essaims de grenadiers couvrent la retraite, résistant jusqu'à épuisement des munitions.

Exténué et diminué du tiers, le 1^{er} de Ligne fut relevé le 22 Avril par le 34^e. Pendant quatre jours, avec un sombre acharnement, ses soldats s'étaient rués contre la forteresse inexpugnable ; ils avaient tapé à tour de bras sur les beaux régiments du Kaiser, capturant plus de cent ennemis, en démolissant des centaines d'autres. Hachés par les Maximis, abattus par les grenades, étrennes dans l'ombre par d'invisibles ennemis, surgis de mystérieuses retraites, ils avaient manifesté une opiniâtreté superbe et un souverain mépris du danger. 779 hommes, dont 16 officiers, étaient tombés dans la mêlée. Une unité symbolisa leur héroïsme à tous : la 2^e Section de mitrailleuses, de la compagnie Carbenay, qui, sous les ordres de l'adjudant Peyrin, se sacrifia jusqu'au dernier servant pour neutraliser le tir ennemi sur le flanc Est du Jutland, si bien que l'Ordre de la 5^e Armée qui cita sa ténacité, dut citer en même temps sa totale immolation. Heurt implacable de la volonté immatérielle contre la masse écrasante de la muraille, lutte poignante où l'exiguité des résultats semble un ironique défi en face de l'immen-sité de l'holocauste.

La bataille de Craonne, âpre et meurtrière, eut cet autre effet douloureux d'arracher à l'affection du 1^{er} de Ligne, le commandant de Job, grièvement blessé au cours du combat. Modèle de droiture et de sang-froid, il poussait jusqu'à l'héroïsme le souci de l'élégance et la noblesse de l'attitude ; son âme ne se courbait pas plus sous les rigueurs du devoir que sa haute stature sous la menace des obus. Aimé de la troupe que flatte la grandeur des manières quand elle s'agrémente d'affable bonhomie, estimé de ses chefs qu'il avait séduits par l'élévation de ses conceptions et sa maîtrise dans l'action, il emporta l'unanime regret du régiment dont il demeure l'une des plus belles figures.

Le Camp de Mailly.

Epuisé, mais pas abattu, fier de ses blessures comme de ses lauriers, le 1^{er} de Ligne resta inaccessible au souffle de découragement qui frôla alors tant d'âmes.

Par une série d'étapes allègrement enlevées, il gagna les bords de la Marne, puis la région de Montmirail où l'arrivée d'importants renforts, composés en majeure partie de jeunes recrues de la classe 17, infusa un sang nouveau à ses effectifs appauvris.

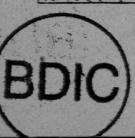
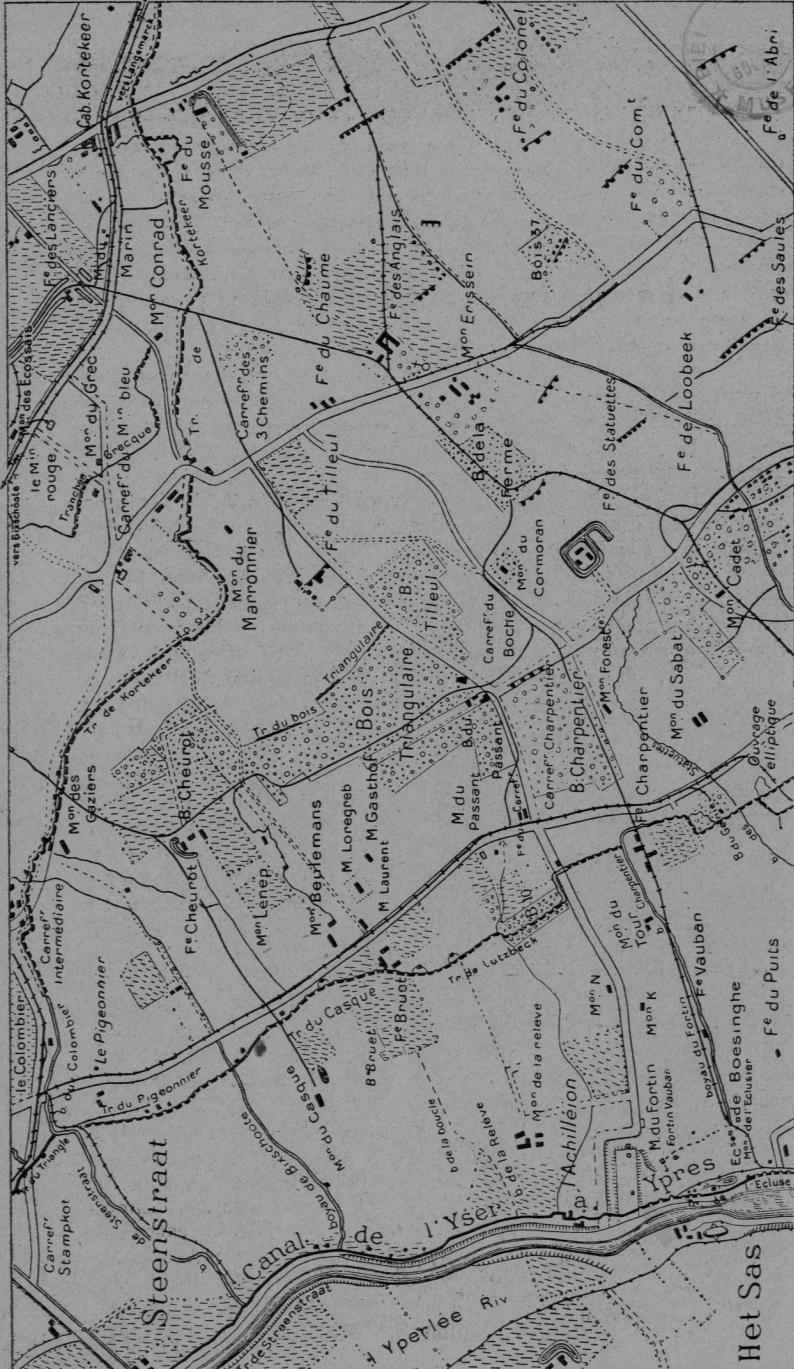
Du 14 Mai au 10 Juin, il séjourna au Camp de Mailly, où le 1^{er} Corps d'Armée s'entraînait sous les ordres du général Lacapelle. Ce fut une période d'intense vie militaire. Matin et soir, exercices et manœuvres se succédaient suivant un plan ordonné : les enseignements de la récente offensive furent mis en lumière ; la troupe fut initiée aux derniers termes de l'évolution tactique ; les problèmes complexes de la liaison des armes, de l'amalgame et de la compénétration des unités, requirent des solutions précises. En quelques semaines, le 1^{er} Corps d'Armée acquit une valeur technique incomparable.

Le général Lacapelle le félicita dans une revue solennelle où il remit aux officiers et soldats les distinctions obtenues dans les affaires du Chemin des Dames. Le commandant Allard reçut la rosette de la Légion d'Honneur, les capitaines Dutemple et Manceron furent faits Chevaliers.

Le 10 Juin, le 1^{er} de Ligne se rendit par étapes à Fontaine-Fourche et Villuis. Il y séjourna au repos jusqu'au 27 Juin, date à laquelle il s'embarqua à Provins.

Pour étayer l'offensive anglaise dans les Flandres, l'Etat-Major Français faisait appel au terrible outil de guerre, qu'il savait d'un maniement facile et sûr, trempé par les plus durs combats et affiné par le récent entraînement. Le 1^{er} Corps d'Armée reçut l'ordre de se porter tout entier dans la région de l'Yser.

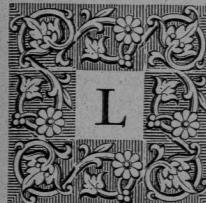




CHAPITRE VII

LA BATAILLE DES FLANDRES

Avant l'attaque.



Le 1^{er} de Ligne débarqua à Bergues le 29 Juin ; le lendemain, il fut transporté en autos dans la région de Westvleteren. Las d'arpenter depuis trois ans, l'aride plateau de la Champagne pouilleuse, les monts boisés de l'Argonne, les falaises crayeuses de la Somme, les gars du Nord saluèrent avec émotion la plantureuse plaine flamande. A perte de vue, elle déployait sur la table uniforme de son sous-sol imperméable et de son riche terreau, la nappe verdoyante de ses prairies savamment irriguées. Disséminées par toute la campagne, dans un cadre de haies vives et de boqueteaux, les fermes opulentes et hospitalières disaient l'effort tenace, le bon sens solide et fin, la gaieté sobre et réservée, tandis que les horizons brumeux où se profilait les flèches ajourées des clochers pointus et les tours massives des beffrois moyenageux, jetaient sur ces paysages robustes, une teinte de discrète mélancolie : images de cette froideur voulue, de cette fidélité aux traditions, de ce culte de l'idéal qui sont les caractères propres du paysan flamand.

Les poilus regardaient obstinément vers l'Est, vers la terre meurtrie où des milliers de foyers anxieusement les attendaient ; les yeux alors s'embuaient de larmes, les coeurs se gonflaient d'une volonté farouche, celle de faire sauter la barrière de feu qui dissociait leurs affections. Instinctivement, les âmes se haussèrent au niveau des plus rigoureux devoirs.

Cet espoir exalté eut pu paraître présomptueux, si le style grandiose des préparatifs d'attaque ne l'avait par ailleurs autorisé. Les camps regorgeaient de soldats, les routes étaient sillonnées de véhicules de tous genres. Sous le couvert d'un minutieux camouflage, la constitution des dépôts, l'équipement du front, l'entraînement des troupes se poursuivaient sans trêve et sans à-coups. Le génie britannique s'y déployait tout entier avec son flegme, sa méthode, son sens pratique. L'objectif était capital pour l'Angleterre. Il s'agissait d'élargir le saillant d'Ypres en direction générale



Thourout-Courtrai, de provoquer, par suite de cette menace stratégique, l'évacuation de la côte belge et, par le fait même, d'émousser le tranchant de l'arme sous-marine. La 1^{re} Armée française, formée des 1^{er} et 36^e Corps d'Armée, sous les ordres du général Antoine, devait coopérer avec l'armée Gough. Le plan d'attaque soigneusement précisé comportait une formidable préparation d'artillerie et des bonds limités de l'infanterie, opérés à l'abri de barrages roulants. Cette offensive — disons-le tout de suite pour mieux situer l'action du 1^{er} de Ligne — échouera dans son grand dessein stratégique, en raison des difficultés du terrain, aggravées par les conditions climatériques, en raison aussi de la méthode défensive allemande qui consistera à garnir de mitrailleuses en avant des lignes bouleversées, le champ d'entonnoirs. Toutefois, de l'aveu même de Ludendorff, elle aura ce résultat appréciable d'ébranler le moral de l'ennemi en lui causant des pertes effroyables.

Le rôle du 1^{er} de Ligne, au cours de ces opérations, sera particulièrement brillant. Débouchant du secteur de l'Het-Sas sur le canal de l'Yser, au sommet Nord-Ouest du saillant d'Ypres, il va remonter vers le Nord en deux élans vigoureux et échancre la lisière Sud de la forêt d'Houthulst. Retraçons brièvement cette nouvelle page de gloire.

L'Het-Sas.

Débarqué le 30 Juin à Westvleteren et au Lion belge, le régiment goûte, durant quelques jours, le charme de la fraternité belge, la saveur de l'amitié anglaise. Le 4 Juillet, le bataillon Allard prend position devant Steenstraat, le 6, le bataillon Codeville relève le 18^e Régiment de Ligne belge dans le sous-secteur de l'Het-Sas. Les troupes de réserve collaborent aux travaux de l'arrière, aménagement de pistes, création d'emplacements de batteries.

Puis, du 17 au 29 Juillet, c'est, à nouveau, une période de franc repos. Quelques cérémonies officielles excitent la curiosité légèrement blasée des poilus. Déjà, le 5 Juillet, le Colonel, la Musique et une Compagnie du Régiment, ont escorté le Drapeau, à la réception du roi d'Angleterre à Expoëde. Le 14, un détachement, dirigé par le capitaine Cardon, a défilé à la grande revue dans Paris. Cette fois ce sont, dans les cantonnements de Quaedypre et de Soex, les visites du Président de la République, du général Lacapelle et du général Anthoine. Ce dernier glisse en confidence que l'attaque se déclanchera le 31 Juillet. Le 30, on remonte dans le secteur de l'Het-Sas.

Les positions françaises sont à cheval sur la route Lizerne-Ypres. Elles poussent de nombreux rameaux sur le mince fossé de

l'Yperlee, qui frange, à l'Ouest, le vaste lit vaseux du canal de l'Yser. Les Allemands garnissent l'autre rive. La tranchée de l'Ecluse, flanquée du fortin Vauban, épouse fidèlement le tracé de la berge orientale ; la tranchée de Lutzbeck forme la seconde ligne, appuyée à un groupe de quatre bois accouplés : bois Charpentier et bois du Passant, bois du Tilleul et bois triangulaire ; la tranchée Korteker dessine le troisième bourrelet, parallèlement à la route Bixschoote-Langemarck, en avant d'une série d'ouvrages fortifiés : maison des Ecossais, maison du Grec, maison Conrad. Les fermes organisées et les abris bétonnés qui criblent le sol, complètent le système défensif.

Le plan d'engagement du 1^{er} prévoit l'occupation, avant l'heure H, de la première ligne allemande, la réduction en trois bonds de la seconde ligne et, pour clôturer la journée, l'envoi de patrouilles qui amorceront et exécuteront, s'il y a lieu, l'occupation de la tranchée Korteker.

Avec la maîtrise d'un artilleur consommé, le général Anthoine ouvre un tir de préparation qui fondroye la zone d'attaque jusqu'à la coupure du Steenbeck. Les blocs de béton disposés sur la berge orientale sont déchaussés et effrités, les tranchées de l'Ecluse et de Lutzbeck sont nivelées. Les obus, crevant le sol meuble et humide d'énormes entonnoirs aux parois à pic, transforment le champ de bataille en une gigantesque écumeoire. Les fermes sont rasées, les fils de fer ébréchés, les bois éventrés sur une largeur de 100 mètres. Le feuillage des arbres a disparu, haché par la mitraille et les troncs tordus et noircis s'allongent squelettiques, comme des poteaux indicateurs.

Broyés par l'ouragan d'acier, les Allemands évacuent leur première ligne le 28 Juillet. Le groupe franc du lieutenant Défontaine, resté dans le secteur après le départ du 1^{er}, s'insinue par les saignées pratiquées dans la berge, au débouché des boyaux ; il passe le canal et s'établit à 300 mètres à l'Est. Le Génie, accouru sur ses traces, lance les passerelles et les tapis roulants. Dans la nuit du 30 au 31, par une épaisse obscurité, sous un violent bombardement, le bataillon Allard franchit le canal et s'installe dans la zone chaotique des trous d'obus jalonnée par la maison K, la ferme du puits, le fortin Vauban.

La suprême préparation fait rage : tir d'écrasement qui pulvérise les positions, tir de ratissage qui élimine le personnel, tir indirect des mitrailleuses qui arrose les carrefours et les débouchés à l'arrière. A 4 heures 24, le bataillon Allard s'élance, en liaison à droite avec le 233^e, à gauche avec le 33^e. Les compagnies Paris et Doche sont en tête, suivant à 200 mètres cet étrange rouleau compresseur qu'est le barrage mobile. Le premier bond se fait sans perte ; l'infanterie allemande, démoralisée par la canonnade, ne tente aucune réaction. Parvenues dans la tranchée de Lutzbeck, les compagnies stoppent pour reprendre l'échelonnement.

A 5 heures 48, nouveau bond, puis nouvel arrêt dans les bois



du Tilleul, bois triangulaire, bois du Passant où les assaillants se sont infiltrés et s'organisent. Le bataillon Guillot, resté jusqu'alors en réserve, exécute un passage de ligne. A 6 heures 30, les compagnies Mahieux et Dutemple s'élançent à l'assaut des fermes du Tilleul et du Chaume. Le boche s'est ressaisi ; son artillerie ensanglante, sans pouvoir l'enrayer, la marche des poilus. Ils s'installent sur leurs objectifs, les débordent, sondent et occupent la tranchée Korteker et, devant l'inertie de l'infanterie allemande, couronnent, après un combat d'avant-postes, la ligne générale : Ferme des Cuirassiers, Maison des Ecossais, Ferme des Lanciers.

Ce saut de 3 kilomètres, exécuté brillamment, sans pertes sensibles et comme à la manœuvre, excita l'enthousiasme du régiment. La pluie fine et pénétrante qui tomba sans discontinuer les jours suivants se chargea de le rafraîchir. Sur ce terrain imperméable et plat où les travaux d'irrigation et de drainage étaient suspendus depuis trois ans, les eaux stagnèrent à la surface. La boue fit son apparition, cette boue inconsistant et glacée qui pénètre les vêtements, colle à la peau, raidit les membres. Les tranchées devinrent des fossés lagunaires où l'on travaillait, enfoncé dans la vase jusqu'aux genoux. Le champ d'entonneoirs se transfigura en un delta marécageux, piqué de puits profonds où les corvées nocturnes pataugeaient, s'enlisaient, se noyaient. Le 6 Août, à la relève, quand les poilus émergèrent du cloaque insalubre, les visages ravagés, les teints fiévreux, les uniformes en lambeaux et maculés de boue disaient éloquemment l'épuisante fatigue de ces lendemains de victoire.

Le martyre appelait l'apothéose. Le 14 Août, tandis que les 1^{er} et 2^e Bataillons coulaient des heures paisibles sur la plage de Malo-Terminus, le 3^e Bataillon se massait, pour une revue, sur le champ d'aviation de Bergues. Le général Pétain lut, d'une voix vibrante, la seconde citation du 1^{er} de Ligne à l'Ordre de l'Armée ; il noua la fourragère verte à la hampe du Drapeau, accrocha une palme nouvelle à sa Croix de Guerre et posa pieusement les lèvres à ses plis glorieux.

Etreints par l'émotion, eux qui n'avaient pas tremblé sous les obus, les vainqueurs de l'Het-Sas sentirent tous le baiser de la Patrie frôler leurs joues rouges de fierté.

Papegoed.

Le 22 Août, le 1^{er} remonta en ligne à l'extrême Nord-Est de la gaine d'offensive du 31 Juillet. Ses tranchées débordaient légèrement la ferme André Smits, l'ouvrage des Lilas, la ferme des Camélias où siégeaient les postes de commandement des Commandants de compagnie ; ses patrouilles fouillaient les rives du Steenbeck. Favorisée par la température chaude et asséchante, la vie s'écoula, calme et facile, jusqu'à la relève.

Du 14 Septembre au 4 Octobre, le régiment fut mis au repos aux Attaques, près de Calais. La proximité d'une ville active et souriante, l'affabilité des populations, le voisinage de la mer, effacèrent promptement toutes traces de fatigues ; un bref entraînement à Löobergh rendit au 1^{er} cohésion, endurance et souplesse. A l'heure où la bataille se rallume, de Passchendaele à la forêt d'Houthulst, le régiment se retrouve prêt pour l'offensive.

Il s'installe le 18 à la pointe Nord-Est du sillon de L'Het-Sas, prolongé maintenant jusqu'aux rives du Corverbeek. Sa première ligne, grossièrement parallèle au ruisseau, est en liaison, à droite, à la ferme Papegoed, avec le 233^e, à gauche, à la ferme de la Victoire, avec le 401^e. Le bataillon de réserve occupe la zone Lilas-Camélias-André Smits. Devant lui, les positions boches courrent l'une du Draabank au bois de Papegoed, l'autre de la tranchée du Tour à la ferme Dungelhof ; doublées toutes deux par des alignements d'abris bétonnés et de trous d'obus organisés.

Huit jours se passent à équiper le front. Les bourrasques d'Octobre, les abondantes chutes d'eau ont accentué le caractère marécageux du pays. Les pistes de caillebotis s'envasent sous le choc de la canonnade. Les Allemands, nerveux et irribables, inondent les positions d'obus à gaz toxiques. Les poilus tiennent bon cependant, mais un grand nombre sont terrassés par la maladie ; les évacuations se multiplient. L'ordre d'attaque, galvanisant les énergies, suspend seul l'épuisement physique.

Deux bonds offensifs réalisés le 26 et le 27 à l'aube, doivent porter nos troupes dans la deuxième ligne allemande. Du 22 au 25, les canons, crachant à pleine gueule, pratiquent des coupes sombres dans le bois Papegoed et le bois du Trapèze. Six compagnies de mitrailleuses, établies à Mondovi sous la direction du capitaine Chotteau du 1^{er}, réalisent, sur les secondes positions ennemis, un tir de harcèlement et d'interdiction particulièrement efficace. Le 25, dans la nuit, le Génie lance des passerelles sur le Corverbeek.

Le 26, à 6 heures, les compagnies Paris et Leclercq, du bataillon Allard, la compagnie Veillet Lavallée, du bataillon Codeville, franchissent le parapet. Lentement, suivant la cadence du barrage mobile, elles s'infiltrent dans le bois Papegoed et se glissent au sein des clairières désolées. Un obstacle arrête soudain leur pénétration : indemne sous sa carapace de béton, un abri se dresse, dont les flancs crénélés vomissent le fer et le feu. Une mitrailleuse, nichée sous son ombre, balaye les assaillants qui s'aplatissent et combattent à distance. Cette situation inextricable menace de se prolonger, quand deux tireurs d'élite la dénouent d'un coup brusque et hardi. Emergeant d'un trou d'obus, le sergent Appourcheaux et le soldat Voyez foncent droit sur les Boches en actionnant leur fusil mitrailleur ; ils les chassent dans leur taupinière et se postant à l'orifice Ouest de l'abri, referment sur eux la porte de la prison. Soixante-seize prisonniers sont cueillis ; l'avance se poursuit jusqu'à la corne Nord-Est du bois.



Elle est reprise le lendemain, à 5 heures 15, en dépit d'un violent bombardement. Pivotant sur la droite, le bataillon Allard et le bataillon Guillot, qui ont relevé dans la nuit le bataillon Codeville occupent, face au Nord-Est, les positions ferme Arabe, ferme Dungelhof, bois du Trapèze. Une rectification ultérieure les porte sur l'alignement du 401^e à l'In den Hémel Cabaret.

La victoire est complète, mais trente soldats reposent dans le suaire de boue ; une centaine de blessés s'acheminent douloureusement vers l'arrière, évacués, aux prix d'efforts inouïs, par l'héroïque phalange des infirmiers que dirige le médecin-major Azam. Les autres, fantômes hâves et amaigris, cèdent le secteur au 327^e et se traînent exténués jusqu'aux cantonnements de repos de Bissezaele, Soex et Bellevue. La campagne des Flandres est virtuellement terminée. Du 19 Novembre au 4 Décembre, le 1^{er} s'établira encore en seconde ligne à l'Ouest de Pypegaële, mais ce sera pour travailler dans l'arrière-secteur.

Le 10 Décembre, les gars du Nord dirent un définitif adieu à la Flandre aimée où ils avaient souffert sans amerume et lutté sans défaillance, parce qu'au même moment et sur le même sol, au foyer mutilé, on lutta et souffrait aussi. Par étapes entrecoupées de haltes prolongées, le régiment gagna la région de Lizy-sur-Ourcq. Les compagnies se disséminèrent dans les gracieux villages aux résonances si françaises : May-en-Multien, Plessis-Flacy, Marnone-la-Paterie, Vernelles, Moulin-de-May. Elles devaient y séjourner jusqu'au 19 Janvier 1918.



CHAPITRE VIII

LA RUÉE GERMANIQUE



Le Plateau de Californie.



L'ANNÉE 1918 s'ouvre sous de sombres auspices. La Russie s'abîme dans le bolchevisme, la Roumanie capitule, l'Italie, un instant fléchissante, s'arcboute aux rives du Piave. Volontaire et concentré, Ludendorff tourne vers la France le bâlier formidable de ses 207 divisions. Dans l'attente du coup droit, les Alliés préparent la parade : tandis que les chefs réalisent une sage économie des réserves, les armées s'initient aux principes de la bataille défensive en profondeur ou s'épuisent à tremper et assouplir la cuirasse défensive.

Le 1^{er} Régiment d'Infanterie prend position, le 20 Janvier, au Sud de l'Ailette, dans les rangs de la 6^e Armée. Le bataillon de tête s'établit au Nord de Chevreux, le bataillon de soutien dans Craonne, la réserve à Craonelle. Le Haut Commandement redoute une attaque sur ce front particulièrement vulnérable parce que récemment conquis. Ordre est donné de l'équiper sans tarder. En dépit des obus à gaz toxiques qui dessèchent le bois de Beau-Marais, et paralysent maintes fois les travailleurs les plus robustes, le 1^{er} besogne dur, nuit et jour, à tous les échelons de combat, pour réaliser les ingénieuses conceptions du Génie. Il dessine, dans l'argile marneuse, un système de tranchées, sinuées et ramifiées, d'une savante complexité ; il cisèle, dans l'escarpement rocheux du Plateau de Californie, un réduit qui est à la fois une forteresse et un ouvrage d'art. D'innombrables abris creusent les flancs du Jutland — le plus remarquable, celui de l'Electra, fut ensanglanté par l'explosion d'un dépôt de grenades qui tua ou blessta vingt soldats de la 6^e Compagnie. — Le 7 Mars, le secteur, complètement renouvelé, est en état d'affronter le choc des sturmbataillonen. Le 1^{er} se rend alors au camp de Coulonges où, sous le commandement d'un nouveau Chef de Corps, le lieutenant-colonel Bidoz, il s'entraîne pour les durs combats à venir.

Noyon.

L'horizon militaire s'assombrit. Le 21 Mars, 40 divisions allemandes ont crevé le front britannique, de l'Oise à la Sensée ; elles déferlent, en direction générale Montdidier, Amiens, Abbeville, menaçant à la fois la liaison franco-anglaise et les communications maritimes. Déjà les renforts français accourent pour étayer les armées Gough et Byng, étourdies et démoralisées.

Les poilus du 1^{er}, en route vers Pontavert où ils vont relever les unités de la 2^e Division d'Infanterie, guettent, sur le chemin, les autos qui les jetteront dans la bataille. Elles les rejoignent le 24 à Baslieux-les-Fismes et les transportent au petit jour à Pont-Saint-Mard et Guny où le régiment cantonne dans les Creutes. Le 25, il poussè des reconnaissances sur Coucy-le-Château et Folembray ; à minuit, il s'embarque pour Noyon.

La menace de l'invasion planait sur la ville ; silencieuse et éploquée, la population évacuait vers le Sud ; les derniers trains quittaient la gare.....

L'armée Humbert qui couvrait les approches de l'Oise, reculait méthodiquement, sous la poussée de forces supérieures ; le 1^{er} reçut l'ordre de protéger le repli de la 5^e Division de Cavalerie qui défendait les abords de Noyon. Il s'installa sur les hauteurs de Salency, sa gauche couronnant la crête escarpée du Mont Saint-Siméon, sa droite appuyée au village de Béhéricourt. Durant une journée et demie, il tint l'ennemi en respect par l'énergie de son attitude et la précision de son feu. Le 26 Mars, à 20 heures, découvert par le retrait des régiments de gauche, il se replia en bon ordre, combattant à distance et capturant les cavaliers boches qui s'aventuraient dans ses lignes. Il passa l'Oise à Pont-l'Evêque et Sampigny, se rassembla dans le Pare du Château de Carlepont et garnit la rive Sud du fleuve, entre Pontoise et Varennes. Les Allemands n'en tentèrent pas le passage. Entraînés vers Montdidier sur les talons des Anglais, ils limitèrent les prises de contact à de faibles combats de patrouilles.

Le calme persista jusqu'aux premiers jours d'Avril. Alors, gonflée par les pluies de Printemps, l'Oise déborda largement sur ses rives, jetant, sur la clarté riante des paysages du Valois, la terne humidité des Flandres. Les poilus connurent à nouveau le calvaire des corvées nocturnes par les chemins submergés, les veilles transies dans les tranchées ennoyées, les gardes aux avant-postes, dans des tonneaux plantés sur la berge. Epuisés physiquement et guettés par la maladie, ils eurent encore à s'opposer aux entreprises de l'ennemi. Après un premier échec à l'Est de Varennes contre la compagnie Mahieux, les allemands forcèrent, le 23 Avril, sur le front du 3^e Bataillon, le passage du fleuve. Prélude d'artillerie, traversée sur des radeaux, irruption dans nos lignes, l'attaque comportait un grand déploiement de forces et nous causa quelques

pertes, sans entamer nos positions. Le 1^{er} riposta au début de Mai, en organisant deux coups de main sur les tranchées allemandes devant Pontoise. Ils échouèrent, entravés par le lancement défectueux des barques en toile qui retarda l'exécution et donna l'éveil aux ennemis.

Le 9 Mai, le régiment se porta vers le Sud-Ouest, à Saint-Léger et Ollencourt. Il y passa quinze jours, partagé entre le repos dans les pittoresques villages et l'entraînement dans le décor somptueux de la forêt de l'Aigle. C'est là, que le 27 Mai, à la tombée de la nuit, les autos, les autos légendaires de la Marne, de Verdun, de Noyon, vinrent le prendre pour l'emporter mystérieusement dans la forêt, sur la route de Compiègne. Quelque drame nouveau se jouait sur le front.

Une surprise de Ludendorff.

Ludendorff avait exploité en profondeur la percée réalisée le 21 Mars. Il s'était enfoncé en coin dans notre flanc jusqu'à la ligne Moreuil-Montdidier où la géniale maestria de Foch, le jeu habile de nos réserves, la ténacité de nos troupes avaient brisé son élan. Le 9 Avril, tapant plus au Nord, il avait enlevé Armentières et Bailleul et gravi le sommet du Kemmel. L'Allemagne s'enorgueillissait de ces éclatants succès tactiques ; mais le Grand-Etat-Major déplorait tout bas l'échec de ses conceptions stratégiques : Amiens, Béthune, Ypres, Calais restaient inviolés ; la liaison franco-anglaise était mieux assurée que jamais, grâce à l'unité de commandement, l'accès de la mer était barré par une infranchissable muraille. Où frapper le coup décisif ?

Ludendorff jette son dévolu sur la Champagne, secteur peu organisé et occupé par des divisions fatiguées. Le 27 Mai, il renouvelle entre Anizy-le-Château et Reims la « manœuvre de Riga » ; canonnade brève et violente, émission de gaz toxiques, élan brutal et accéléré de « Stosstruppen », quatre fois supérieures en nombre. Le succès est foudroyant : en vingt quatre heures, les Allemands bondissent de l'Ailette à la Vesle, poussant devant eux des débris de régiments qui tourbillonnent dans le vide. Foch ne se trouble pas. Il ramène au Sud de l'Aisne les réserves qui ont glissé au secours des Anglais et concentre la résistance sur les parois de la poche où s'engouffre l'armée adverse. Le 1^{er} de Ligne doit s'insérer dans la 6^e Armée qui couvre le flanc Ouest au Sud de Soissons.

La Retraite.

Il débarque dans la nuit du 27, salué par le bombardement des Fokkers qui survolent nos lignes au radieux clair de lune. Les deux premiers bataillons cantonnent à Serches ; le troisième se



porte au Nord-Est sur Ciry-Salsogne et Chassemy. Le 28, à l'aube, le colonel Bidoz et le lieutenant Carré, officier de liaison, se postent sur les hauteurs de Couvrelles pour explorer la zone d'action du régiment, quand ils voient dévaler au galop, par la route de Cerseuil, une patrouille de cavalerie. Chargée de porter un pli à une unité présumée dans Cerseuil, elle s'est heurtée aux avant-postes ennemis ; le choc sur le front du 1^{er} est imminent. Aussitôt le Colonel précipite l'entrée en scène de ses hommes et les dirige par fractions sur leurs emplacements de combat : 1^{er} Bataillon et Compagnie Hors-Rangs sur la côte 144, 7^e et 6^e Compagnies en soutien, 5^e en réserve. Le 3^e Bataillon, ramené en arrière, s'établit à la ferme du Mont de Soissons.

Une escadrille d'avions, fendant l'air à faible hauteur, prélude à l'attaque par un lancement de fusées et un copieux arrosage de nos tranchées. Les sapeurs réagissent par un tir nourri qui abat l'un des oiseaux. L'artillerie entre alors en scène ; puis les groupes de fantassins se glissent dans la verdure et engagent le combat ; ils émergent, inconnus, des moindres accidents de terrain, pointent leurs mitrailleuses et croisent leurs feux. Terrés dans des positions improvisées, les poilus résistent vaillamment. Les pionniers, dissimulés dans un fossé devant le Peuplier, voient surgir à 30 mètres, d'un repli du sol, des grenadiers boches. Superbe de crânerie et de sang-froid, le lieutenant Guilluy qui les commande, ouvre un feu meurtrier ; il est renversé, fusillé à bout portant ; ses hommes, débordés, sont faits prisonniers. A la Siège Ferme, l'Aumônier et le personnel médical refusent d'abandonner les blessés couchés dans les caves ; ils tombent aux mains de l'ennemi. La vague d'assaut s'infiltra partout, submerge les îlots de résistance et s'étale vers le Sud-Ouest. Il faut reculer.

A la tombée de la nuit, le 1^{er} prend position au Mont de Soissons. Eclairant le ciel noir de rougeoiements lugubres, à l'horizon, flambait l'immense parc d'aviation de la Folie ; le bombardement se faisait foudroyant. Les troupes, décimées, prolongèrent la résistance jusque dans la matinée du 29. Elles s'établirent alors à la ferme de l'Epitaphe, face à l'Est, pour couvrir Chacrise contre l'ennemi débouchant de Lesges. Elles tinrent bon, mais la chute de Soissons et de Fère-en-Tardenois entraîna un repli accentué de l'aile gauche française aventurée en coin dans les lignes allemandes.

Le régiment se porta sur le Plateau de Droizy où il se reforma dans la nuit, sous le couvert d'un bataillon de Chasseurs. Le 30, à l'aube, il se regroupa au Monument et prit position dans le bois, du Plessier. L'après-midi amena une recrudescence d'activité offensive. Lancés en flèche jusqu'à la Marne, dans un couloir étroit, les Sturmbataillonen tentèrent, avec une vigueur redoublée, l'élargissement de la gaine d'offensive. La poussée se fit irrésistible. Délogé du bois du Plessier, le 1^{er} passa la nuit du 30 au 31 dans de grossières tranchées accolées à la lisière Ouest du

village. Le lendemain, il poursuivit sa retraite par Saint-Rémy-Bianzy et Billy-sur-Oureq, jusqu'à la Loge Ferme où il fut relevé.

Ces lignes, sèches et anguleuses comme un tracé indicatif, ne sont pas une évocation de la bataille ; elles se bornent à en marquer les jalons. Comment redire l'acharnement et l'héroïsme déployés dans ces quatre jours de combats incessants où le régiment, reculant pas à pas, fut presque anéanti ? Lutte incohérente où des poignées d'hommes, abandonnées au commandement d'un chef ou à l'initiative d'un soldat débrouillard, sans liaison avec les groupes voisins, sans plan d'ensemble, sans directives précises, parfois coupées de l'arrière, improvisaient des centres de défense, se repliaient sous menace d'enveloppement et soupiraient après l'ordre fermé de la résistance sur place et de la volte-face victorieuse. Lutte déprimante où nos troupes, sans soutien d'artillerie, sans appui d'avions, sans ravitaillement, n'opposaient que leurs poitrines à des flots d'adversaires supérieurement outillés et exaltés par l'ivresse du triomphe. Seule la foi patriotique solidement chevillée dans les cœurs a pu inspirer et soutenir ce sublime entêtement.

Relevé le 1^{er} Juin, le 1^{er} de Ligne se rassembla dans le buisson d'Hautwison et se rendit à Villers-Cotterets que la population venait d'évacuer. Après cinq jours de diète forcée et de perpétuelle insomnie, il s'abandonna sans réserve à la douceur de vivre. Le 3 Juin, il remonta en ligne dans les chêneraies de la forêt de Retz et témoigna, par deux entreprises hardies, de cette faculté de rebondissement qui est, à travers l'histoire, l'apanage de la race. A peine arrivée sur le front, devant la Grille Ferme, la compagnie Scher reçut l'ordre de contre-attaquer. Elle s'élança sans hésitation, dégagea un Etat-Major de régiment, entraîna par son exemple les unités voisines et enraya la pénétration allemande dans la forêt. Le lendemain, la compagnie Messager complétait le succès par un vigoureux coup de main sur le front du 91°.

Cette stabilisation des lignes clôturait par un brillant épilogue la série de durs combats qui avaient mis en si haut relief la robuste santé morale du 1^{er}. Réduit des deux tiers et privé de la majeure partie de ses cadres, il n'était plus qu'un régiment fantôme. Mais à son front meurtri, le général Degoutte posa l'aurore d'une troisième Citation à l'Ordre de l'Armée. Sacrifice couronné de gloire. Sacrifice fécond aussi, car l'ennemi, dans ses assauts désespérés, n'avait pu arracher la décision ; il n'avait fait que creuser dans nos lignes une nouvelle poche qui prêtait flanc à la manœuvre : et déjà, dans la forêt de Villers-Cotterets, sauvée par les gars du 1^{er} des regards indiscrets de l'ennemi, la victoire s'embusquait, prête à bondir au signal de Foch.

Un coup de théâtre.

Le 8 Juin, le régiment se rendit à Cuvergnon où quelques



jours de repos et l'assimilation de jeunes recrues de la classe 18, rendirent vie et gaieté à ses compagnies exsangues. Du 12 au 17, il travailla de nuit à organiser la défense immédiate de Villers-Cotterets ; puis il remonta en ligne à la lisière orientale de la forêt, à 1000 mètres de la Savière, entre Corey et Longpont. En l'espace de quinze jours, il installa sous bois trois lignes de défense d'où il put narguer la rage inopérante de l'ennemi, ses bombardements sans effets, et ses coups de main infructueux. Ripostant au moment opportun, il réussit même à améliorer ses positions par quelques opérations de détail. Le 1^{er} Juillet, la compagnie Carré enleva brillamment la côte 118 et le pâté de maisons à l'Ouest de Corey. Le 10, exploitant un magnifique succès remporté par la compagnie Ragot, du 201^e, sur la Grille Ferme, le régiment, en liaison avec le 169^e, progressa sans combat jusqu'à la rive occidentale de la Savière, qu'il couronna depuis le Sud de Longpont jusqu'à la station Est de Corey.

Relevé le 12, et placé en réserve du Grand Quartier Général, il se rendit par Senlis et Chantilly à Persan, Beaumont et Bernes. Les gracieux panoramas de l'Ile-de-France, les paysages lumineux aux lignes molles, aux teintes discrètes et nuancées, la limpidité et la douceur d'un beau ciel d'été s'harmonisaient avec le besoin de repos qu'éprouvaient les poilus. L'activité fiévreuse et bourdonnante de la banlieue parisienne satisfaisait par ailleurs à leur soif de distractions. La journée du 14 Juillet fut célébrée magnifiquement : c'est à peine si la violente canonnade entendue vers minuit, dans la direction de la Champagne, éveilla chez certains une fugitive appréhension. Le 15, au soir, sur la Grand'Place de Beaumont, la Musique du Régiment dirigeait d'un rythme sûr les évolutions des soldats dansant avec les jeunes filles du pays, quand un ordre d'alerte suspendit brutalement la valse. Les voitures et cuisines roulantes s'éloignèrent immédiatement ; les trois bataillons, massés dans leurs cantonnements, passèrent la nuit sans incident. Le lendemain, à 18 heures, des autos les emportèrent vers la bataille.

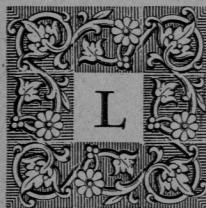


CHAPITRE IX

LA VICTOIRE



La riposte de Foch.

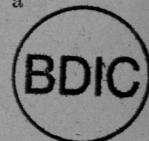


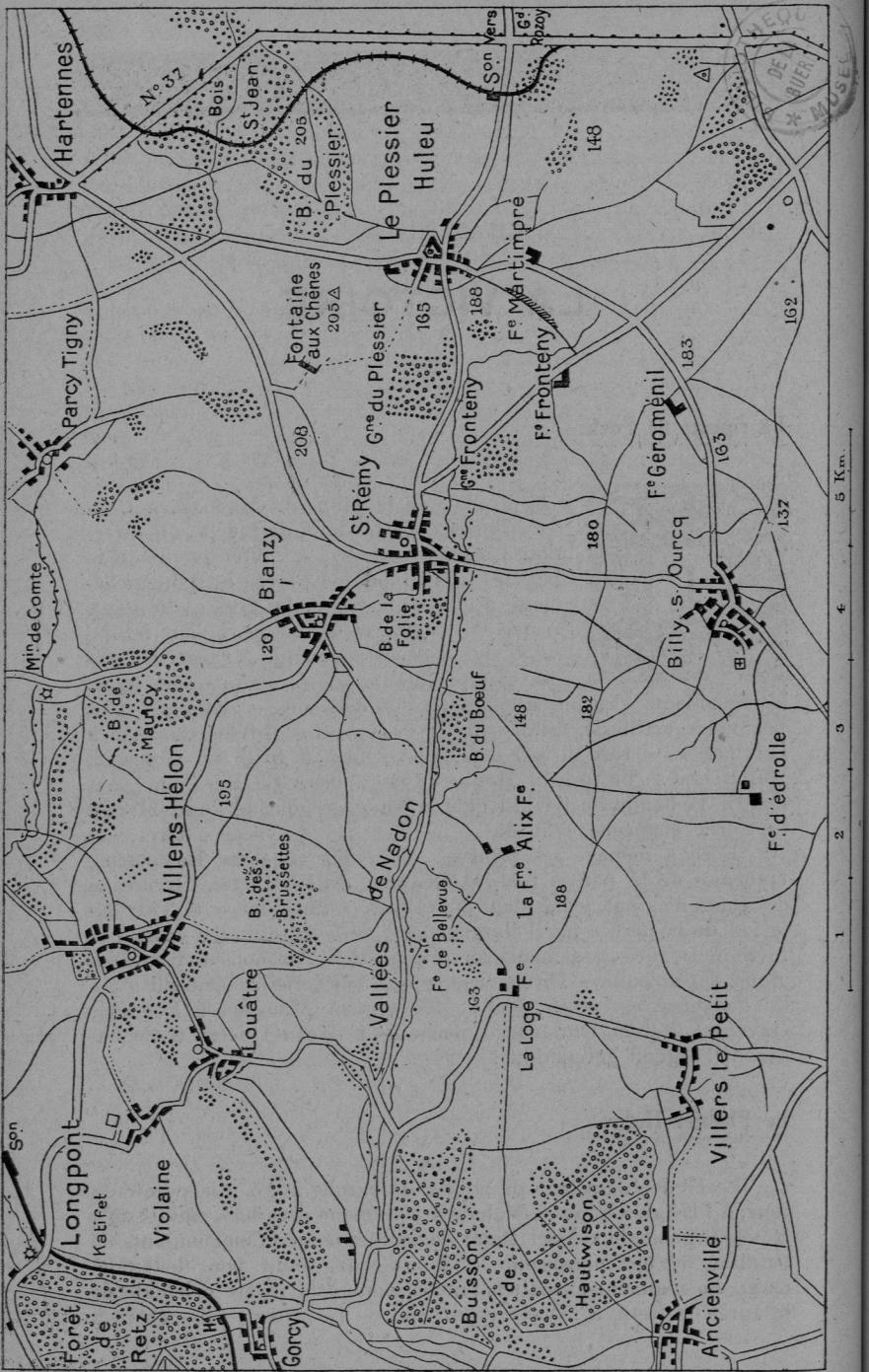
Le 15 Juillet, de la Main de Massiges à Château-Thierry, Ludendorff déclanche, en direction Chalons-Epernay, « l'offensive pour la paix ». La méthode de percée est ponctuellement appliquée : mais la finesse du génie français a deviné et déjoué la rigueur implacable du système allemand. Manoeuvrés par nos groupes d'élite laissés en première ligne, les assaillants s'enfoncent et s'enlisent dans des ornières repérées par notre artillerie, tandis que le gros de nos forces retranché à l'arrière, les écrase de ses feux. Von Einem se brise sur Gouraud, von Below se butte à la Montagne de Reims, von Boehm ne peut élargir la bande de terrain qu'il a conquise au Sud de la Marne. Le boche chancelle, étourdi.

Foch a ménagé ses réserves ; il a mis au point la doctrine française de la percée par la puissance de l'artillerie, l'irruption des chars d'assaut, le mordant et l'initiative du soldat, et de l'exploitation de la percée par l'élargissement de la bataille ; il croit à la force de sa race, à sa faculté de résurrection. Au moment psychologique il provoque « l'événement » qui achèvera la démorisation de l'adversaire. Le 18 Juillet, les armées Mangin et Degoutte crèveront le flanc Ouest de la poche de Château-Thierry et dégonfleront l'orgueil germanique.

Le Plessier Huleu.

Le 1^{er} de Ligne sera de la fête. Débarqué le 17, à la pointe du jour, à l'Est de Crépy-en-Valois, il bivouaque sous bois, tandis qu'à Russy-Bémont, le colonel Bidoz communique aux Commandants de bataillon et de compagnie le plan d'engagement pour le lendemain. Le régiment s'établira par échelons à la lisière orientale de la forêt de Retz, à l'Ouest et au Sud de Longpont, débouchera à





BDIC

l'heure H en soutien du 13^e Tirailleurs et passera ultérieurement en première ligne. A 19 heures, le 1^{er} s'engage dans la forêt pour rejoindre ses positions de combat : marche difficile par des routes ensablées, défoncées sous la masse des chars d'assaut et encombrées de troupes et de convois ; marche mystérieuse par une atmosphère d'orage, dans une obscurité opâque, les hommes cheminant lentement en se tenant par la vareuse. A 3 heures, le régiment est à pied d'œuvre.

Aucun souffle n'agit la forêt endormie, aucun murmure ne trouble le grand silence de la nuit. Impressionnés et presque angoissés par la solennité du moment, les poilus se recueillent et attendent. A 4 heures 35, un vacarme effroyable déchire l'air et secoue le sol ; des milliers de canons dissimulés dans l'épaisseur des bois se démasquent et crachent la mort. Les chars d'assaut s'ébranlent, entraînant les vagues d'infanterie. Le 1^{er} franchit la Savière, occupe Violaine et se porte dans Louâtre, où il dépasse les tirailleurs. A la tombée de la nuit, le bataillon Genais, en liaison, à droite, avec le 224^e, à gauche, avec le 233^e, s'empare du bois des Brussettes et ramasse une batterie de 105 ; les bataillons Lemay et Bonafous suivent, échelonnés à 600 mètres d'intervalle.

La griserie de la victoire galvanise les énergies, l'espoir chante au fond des cœurs. Le 19, à la reprise de l'attaque, c'est presque de l'enthousiasme. Le bataillon Genais s'infléchit vers le Sud-Est et emprunte les vallées de Nadon, cheminement étroit entre deux bosseures de terrain, couloir doucement ascendant qui court de la dépression de la Savière à la crête dominante du Plessier Huleu. Il progresse en combattant, enlève le bois du Bœuf et se déploie devant Blanzy-Bois de la Folie. Le boche s'est ressaisi ; ses pièces légères réagissent vigoureusement ; ses mitrailleuses, postées dans le bois ou nichées dans les ravins, croisent habilement leurs feux et opposent au mordant des poilus, un écran de balles. Mal soutenu par sa propre artillerie, dont le réglage devient plus délicat en raison de la profondeur de notre pénétration, découvert sur son flanc droit où la compagnie Scher tente vainement d'assurer la liaison avec les éléments voisins, le bataillon Genais doit stopper, après trois assauts infructueux. Est-ce déjà l'essor brisé ?

Vers le soir, deux hardis coups de main ouvrent la voie à de nouveaux succès. A gauche, la compagnie Woillaume s'infiltre dans le Bois de la Folie, en débusque les mitrailleuses et pousse jusque Saint-Rémy. A droite, le sergent Senez discerne dans le lointain, la vapeur bleutée qui décale un nid de mitrailleuses. Il arrose copieusement les tireurs ennemis tandis que l'adjudant Foissac fonce sur eux à fond de train. Les boches n'attendent pas le choc et se replient précipitamment. La route est déblayée ; le bataillon Genais se glisse, par le couloir du Nadon, jusqu'à la Garenne Frontenay ; le bataillon Lemay s'établit dans Saint-Rémy.

La ligne doit rebondir le 20 au petit jour, mais la mort du capitaine Genais empêche la transmission des ordres. Abandonnées

BDIC

à leur propre initiative, les compagnies de tête se portent spontanément en avant, suivant l'impulsion du 233^e. D'un seul élan, à l'abri d'une escadrille de tanks, elles se hissent sur la crête Le Plessier-Ferme Martimpré. Chefs et soldats rivalisent de courage. On voit le caporal Boucheron émerger d'un champ de blé à l'appel d'un aviateur, se précipiter tête baissée sur un groupe d'ennemis, abattre les trois premiers à coups de baïonnette, capturer les sept autres et rentrer dans nos lignes grièvement blessé, mais chargé de tant de gloire, que seule la Croix de la Légion d'Honneur fut jugée capable de la symboliser. Ce brillant succès est d'ailleurs éphémère. L'artillerie allemande décime les assaillants, les chars d'assaut font demi-tour, à court d'essence ou s'écrasent, épaves monstrueuses, sur les flancs de la côte 188. Une brusque contre-attaque ramène nos troupes à leurs points de départ, Garenne du Plessier, Ferme Frontenay. Deux fois, elles reviennent à la charge, deux fois elles s'écroulent avec de lourdes pertes. La compagnie Carré, accourue en renfort, n'est pas plus heureuse. Le 1^{er} Bataillon sort, abîmé et démolé, de ces chocs incessants ; ses cadres sont anéantis ; il est relevé dans la nuit par le bataillon Bonafous et se porte à Saint-Rémy. Les compagnies Scher et Carré très éprouvées, elles aussi, sont mises au repos dans la garenne Frontenay.

Ce n'était là qu'une trêve imposée par l'épuisement des deux parties.

La bataille devait se rallumer le 21, à 16 heures 30, plus âpre, plus sanglante que jamais ; le bataillon Bonafous reçut pour objectif la ferme Martimpré ; le bataillon Lemay dut appuyer, en seconde ligne, l'attaque du 201^e, contre Le Plessier-Huleu et occuper le Sud du village. L'artillerie déclancha un tir précis et méthodique, qui rasa les maisons et les positions fortifiées, elle fit un large emploi d'obus asphyxiants, dont nos soldats constatèrent la terrifiante efficacité en relevant, le lendemain, dans les vergers à l'Est du Plessier, les cadavres gonflés et bleuis de groupes entiers d'ennemis foudroyés par les gaz toxiques.

A l'heure H, une imposante escadrille de douze chars Renaud et de six chars Schneider entame le martellement suprême des défenses ennemis. Les capitaines Bonafous et Mahieux marchent en tête de leurs hommes, le lieutenant Boucon, frappé d'une balle dès sa sortie de la tranchée, anime ses soldats par un dernier cri de : « Vive la France » ; le lieutenant Delplace est mortellement blessé à l'heure où, crânement et comme à la manœuvre, il s'arrête et se retourne sous les obus pour appeler à lui un groupe de mitrailleurs. Le bataillon s'empare rapidement de ses objectifs : côte 188, ferme Martimpré, chemin de terre à l'Est.

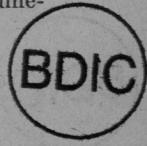
Sur le front du 2^e Bataillon, la lutte revêt un caractère de tragique horreur. Les 5^e et 6^e Compagnies ont rallié, dans les hautes futaies de la Garenne du Plessier, le 6^e Bataillon du 201^e, afin de bondir, inaperçues, à l'heure H, sur la grand'route du village. Cette concentration de troupes n'échappe pas à l'ennemi. De la crête

du Plessier, ses regards plongent sur la garenne mollement inclinée vers l'Est. Il déverse sur elle une trombe d'acier qui écrase les unités blotties dans la verdure. Les hommes se terrent dans les trous d'obus. Seule, la compagnie Carré, après trois tentatives infructueuses, réussit à déboucher sur la route et se porte à la droite de la compagnie Scher, qui, partie de la Garenne Frontenay, a percé aisément le barrage moins dense de ce côté. Peu nombreux, mais volontaires et merveilleux d'agilité, les poilus abordent à la lisière Ouest du Plessier, s'accrochent aux premières maisons et gagnent par infiltration toute la partie située au Sud de la route. Dans la soirée, le 201^e et les débris de la 6^e achèvent la conquête du village et s'y organisent dans des embryons de tranchées. Les objectifs sont atteints. Des centaines de héros jonchent le champ de bataille, mais leur sacrifice n'a pas été stérile. De la crête du Plessier et de la ferme Martimpré nos canons vont battre la grand'route Château-Thierry-Soissons, par où refluent en désordre les beaux régiments du Kaiser, expulsés des rives de la Marne.

La journée du 22 marque une accalmie dans la bataille. Le feu intense, déclanché des hauteurs du Grand Rozoy, sur le ravin et la station à l'Est, nous interdit l'exploitation immédiate du succès. L'artillerie se poste à portée efficace et règle son tir ; les débris du régiment se regroupent pour l'ultime effort, le 2^e Bataillon est momentanément relevé par des éléments du 233^e.

Le 23, à 5 heures, domptant l'épuisement physique et secouant cette lassitude morale qui saisit les plus braves au contact trop prolongé de la mort, le bataillon Bonafous bondit sur la côte 148, nettoie le bois qui la couronne et progresse vers le talus du chemin de fer. Fauché par les mitrailleuses et découvert sur sa droite, il ne peut pas l'aborder. La compagnie Carré, appelée en renfort, se heurte aux mêmes obstacles. Le bataillon, essoufflé, s'organise sur ses positions. Le 24, à 3 heures 30, avec une ténacité sublime, il renouvelle l'aventure, contournant la côte 148 par le Nord, pour se dérober au barrage ennemi. A peine est-il parvenu aux positions allemandes qu'une contre-attaque brutale l'arrête et l'assomme. Le capitaine Bonafous résiste comme un lion et s'écroule frémissant, au milieu de son bataillon massacré. Un trou s'évase dans la ligne française, la compagnie Carré, appuyée par une section de mitrailleuses, s'y précipite, le comble et s'y maintient inébranlable jusqu'à la relève dans la nuit du 26 au 27.

Neuf jours d'effrayants corps à corps, des prisonniers ramassés par centaines, le front boche enfoncé sur une profondeur de 10 kilomètres, le 1^{er} de Ligne mutilé de ses cadres et privé d'un millier de ses fils, mais paré d'une quatrième Citation à l'Ordre de l'Armée : tel était le bilan de cette campagne inoubliable. Les morts pouvaient dormir en paix. Ebranlé par le coup de massue du 18 Juillet, le colosse Allemand ne pourra plus retrouver l'équilibre. Les Alliés frapperont sur lui à tour de bras, martelant son corps gigantesque de chocs irrésistibles, labourant ses flancs vulnérables.



rables de blessures profondes et multiples, jusqu'à l'effondrement final du 11 Novembre.

Les vainqueurs du Plessier ne connaîtront pas l'ivresse des derniers triomphes ; il reste à leur honneur d'avoir asséné le premier coup, le plus terrible et le plus sanglant.

L'Alsace.

Par Louâtre et la forêt de Villers-Cotterets, le régiment gagna le village de Taillefontaine. Le 29, il fut placé en réserve du groupe d'armées Fayolle et transporté en autos dans la région Jonquières, Cauly, Langueil-Sainte-Marie, Arsy, où il passa un mois à se reconstituer : vie calme et reposante, d'une douceur d'autant mieux sentie que grondait plus fort, dans le lointain, le canon des offensives de Picardie. Alerté le 21 Août et amené de nuit à Villers-sur-Coudin pour étayer une division française délogée de Lassigny, le 1^{er} n'eut pas à intervenir ; une contre-attaque rétablit immédiatement le combat. Le régiment se porta à Sacy-la-Grande, Verberonne et Liancourt, où vinrent le renforcer des éléments du 216^e, dissous. Le 27 Août, il s'embarqua à la gare de Pont-Sainte-Maxence.

Le lendemain, il descend au Thillot, sur les rives de la Moselle, franchit les Vosges au col de Bussang et longe, par des chemins en lacet, le ruban argenté de la Thur.

Sur elle-même, à la façon
D'une femme montrant sa robe,
L'Alsace tourne à l'horizon.

L'Alsace, rêve toujours caressé et toujours déçu, vision évanouie aussitôt qu'ébauchée, c'est elle enfin qui s'ouvre, accueillante aux poils du 1^{er}. Familière et pittoresque, industrielle et poétique, elle déroule aux regards ses montagnes robustes où rien ne s'escarpe, ses sombres sapinières que déchirent de minces filets d'eau, ses vallées sinuuses peuplées d'usines trépidantes et de gracieux châlets. C'est la terre meurtrie où la Civilisation latine et la Kultur germanique, avant de se heurter dans un choc sanglant, se sont affrontées durant quarante-quatre ans en joutes immatérielles. Le 1^{er} s'attache à elle avec enthousiasme ; dans ses cantonnements de repos à Saint-Amarin, Moosch et Willer, il s'abandonne délicieusement à la chaude hospitalité des populations qui le comblent de gâteries.

Le 31 Août, les deux premiers bataillons escaladent l'Hartmannswillerkopf où ils relèvent le 19^e. Ils garnissent la crête face à l'Est, dominant le Niederwald, la vallée de l'Ill et la vaillante Mulhouse qui, la nuit, s'illumine d'un éclairage féérique ; le bataillon Allard s'établit au Sud, dans le ravin du Til. Un rideau forestier couvre les positions ennemis. Secteur étrange, les com-

pagnies sont disséminées sur des fronts immenses ; les groupes de combat, juchés sur les arêtes de la montagne, s'enveloppent d'un réseau de fils de fer et guettent dans le ravin les patrouilles ennemis qui s'infiltrent à l'abri du feuillage ; aucune attaque de large envergure, le bombardement limité à un lancement intermittent de torpilles, des embuscades et des coups de main : après le déroulement tragique de l'offensive, c'est le règne de la petite guerre.

Elle a ses héros et ses martyrs. Le 2 Septembre, le groupe Jean-Blanc, de la compagnie Carré, résiste vaillamment à un fort détachement de grenadiers allemands, soutenus par des mitrailleuses ; le 12, la 1^{re} Compagnie repousse une nouvelle attaque, mais elle perd son chef, le lieutenant Tranchant, enseveli par l'éclatement d'un minen, avec les douze hommes du service de liaison et du poste téléphonique. Le 20, au Nord de L'Hartmans, une section allemande se heurte à la froide obstination de deux courageux soldats et laisse entre leurs mains un sous-officier blessé. Le 1^{er} Bataillon riposte sur le champ ; l'adjudant Vanel, à la tête de trente hommes, se glisse sous les sapins jusqu'aux tranchées ennemis ; aperçu au moment où quatre chasseurs spécialistes coupent les fils de fer, il doit se replier. Les jours s'écoulent de la sorte, émaillés d'incidents imprévus jusqu'au 16 Octobre où le 1^{er} est relevé par un régiment américain qui s'est distingué à l'offensive de Saint-Mihiel.

Il remonte la vallée de la Thur jusque Moosch et, par la fameuse route Joffre, gagne en autos la ville de Masseveaux, à la pointe Sud de l'Alsace. Le 19 Octobre, la riante cité s'éveille aux sons de la musique, les édifices publics sont pavoisés d'emblèmes tricolores. Les maisons, d'une sobre élégance sous un aspect vieillot, s'enguirlandent et se décorent ; les habitants endimanchés se massent autour de la Grand'Place, derrière les notabilités communales et les enfants des écoles, si gentils dans leurs costumes nationaux. C'est la petite Patrie qui revêt, avec un brin de coquetterie, la séduisante parure de son particularisme pour fêter les soldats de la France immortelle. Le 1^{er} de Ligne doit recevoir la Fourragère aux couleurs de la Médaille Militaire. Le général de Castelnau, commandant le groupe des Armées de l'Est, passe sur le front des bataillons et lit d'une voix sonore la quatrième Citation du régiment :

Tandis qu'un tambour ouvre et ferme
Les guillemets sombres du ban,

il enroule la Fourragère à la Hampe du Drapeau, le baise longuement et fait rendre les honneurs. Alors, scène ravissante et d'une délicatesse toute française, une nuée de jolies fillettes fendent les rangs des compagnies et, dans un sourire mutin, accrochent elles-mêmes à l'épaule des poilus le symbole de leur gloire.



L'Armistice.

Le 20 Octobre, le 1^{er} dit adieu à l'Alsace et se rend, par étapes, à Monthureux-sur-Saône. Durant quinze jours, il se livre, au camp de Darney, à des exercices de troupes et de cadres. Le 8 Novembre, il remonte vers la région de Nancy.

L'Allemagne est aux abois. Foch, par la continuité et l'élargissement de son action offensive, a épuisé ses réserves et refoulé ses troupes au-delà de l'Escaut et de la Meuse. Il compte l'achever le 14 et transformer en déroute sa colossale retraite. Les groupes Mangin et Gérard, sous les ordres de Castelnau, vont foncer sur Metz et Thionville, réaliser la percée décisive et peut-être capturer, dans un gigantesque coup de filet, les dernières armées du Kaiser, embouteillées en Belgique. Le 1^{er} de Ligne doit participer à cette attaque ; il en ressent une indicible fierté. Tous les jours, ce sont des alertes et de brusques départs. Le 9, on est à Vittel-Ligneville ; le 10, à Thiriacourt, Saint-Menge, Viviers-lez-Offroicourt. Le 11, ce sera sans doute la reprise de contact avec l'ennemi.

Mais déjà la rumeur publique colporte le mot d'armistice ; les autorités municipales commentent la nouvelle et hissent le Drapeau. Il n'en faut plus douter. Effrayés par la perspective de l'invasion, les boches ont capitulé en rase campagne. Et Foch, en un style lapidaire, claironne la Victoire et clame la reconnaissance de la Patrie :

« OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, SOLDATS DES ARMÉES ALLIÉES,

» APRÈS AVOIR RÉSOLUMENT ARRÊTÉ L'ENNEMI, VOUS L'AVEZ,
» PENDANT DES MOIS, AVEC UNE FOI ET UNE ÉNERGIE INLASSABLE,
» ATTAQUÉ SANS RÉPIT. VOUS AVEZ GAGNÉ LA PLUS GRANDE BATAILLE
» DE L'HISTOIRE ET SAUVÉ LA LIBERTÉ DU MONDE.

» SOYEZ FIERS !

» D'UNE GLOIRE IMMORTELLE VOUS AVEZ PARÉ VOS DRAPEAUX.

» LA POSTÉRITÉ VOUS GARDE SA RECONNAISSANCE ».

Le 1^{er} était digne d'entendre un tel langage. Avec la mâle gravité de ceux qui ont souffert, il fêta la Victoire, il pria pour ses Morts, il accepta les devoirs nouveaux de la Paix. Le 15 Novembre, il s'ébranla vers l'Est pour occuper la tête de pont de Mayence et protéger, dans un même geste, les intérêts de la France et la Justice internationale.

La Marche triomphale.

Pour retracer les étapes de cette voie triomphale, il faudrait le coloris et le relief de la peinture, le sens des nuances et l'intensité

de vision ; pour évoquer dans leur plénitude et leur complexité les impressions multiples qui s'éveilleront alors dans l'âme des poilus, l'analyse du psychologue serait nécessaire.

C'est la frontière de 1914, franchie à Brin-sur-Seille, aux accents de la *Marseillaise*, devant le Drapeau déployé, c'est la Lorraine désannexée, Marthil, Dalhain, Lellingen, Forbach, accueillant, sous les fleurs et les bénédictions, ses libérateurs sanglants.

Aux derniers jours de Novembre, c'est l'entrée dans le Palatinat, le séjour à Sarrebrück, la marche dans les vallées industrielles, au milieu d'une population craintive et farouche ; puis, cadençant le pas et redressant la tête, c'est le défilé dans Mayence, devant Fayolle et Mangin, et c'est le Rhin traversé, le Rhin majestueux, devenu plus « libre » et plus fier, depuis que la « garde » de proie a évacué ses bords. Et partout et toujours, en face de l'ordre simple et doux de la force française, c'est l'effort tenace et méthodique, mais lourd et compassé de la puissance allemande, malfaisante jusque dans sa débâcle.

Le régiment parvient le 14 Décembre dans sa zone d'occupation. Il cantonne à Bixhöfheim et Russelsheim, sur la rive droite du Rhin, puis dans l'immense forêt de la Hesse, à proximité de Francfort. Relevé le 13 Mars, il s'embarqua à Gross-Gérau et, traversant la Belgique, de Liège à Bray-Dunes, regagna sa ville de garnison.

Cambrai.

Le 23 Mars, il est reçu officiellement par la Municipalité de Cambrai. Le ciel maussade et pluvieux jette sur les cœurs un voile de mélancolie. Les ruines chaotiques d'où émergent, robustes et hautaines, les trois tours de la Cité, lui prêtent un cadre grandiose d'un symbolisme émouvant. La ville s'emplit d'une foule enthousiaste qui acclame les poilus et leur jette des fleurs. Rassemblé sur la Grand'Place, le 1^{er} de Ligne est passé en revue par le général Dauvè, puis il défile gravement dans les rues noires de monde. Et cette marche souple et martiale évoque aux yeux humides des mères, l'image toute fraîche encore de leurs fils partant au combat. A cinq ans d'intervalle, c'est la même fierté stoïque, le même entrain, la même foi qu'abrite sous son ombre le vieux Drapeau tout ruisselant de gloire.



CONCLUSION

Le 14 Juillet 1919, quand le monde attendri regarda défiler ses libérateurs, la délégation du 1^{er} de Ligne se réduisait à quelques hommes conduits par le Colonel ; mais des plis gonflés du Drapeau, les victoires s'envolaient en foule et, par-dessus l'escorte frissonnante, une invisible armée s'engouffra sous l'Arc-de-Triomphe. Ils étaient là, les morts de Verdun et de Couvrelles, obscurément tombés aux lueurs sombres de la retraite ; ceux de Beauséjour, de la côte 108, de Craonne, fauchés dans la mélancolie des mêlées indécises, ceux enfin de Maurepas, de l'Het-Sas, du Plessier, ensevelis, vainqueurs, sur le sol payé de leur sang. Ils étaient là, mêlés par la pensée à l'émuovante Apothéose, les heureux survivants qui avaient sonné le suprême hallali de l'Allemagne aux abois. Héros purs et désintéressés, tous ils avaient été les artisans de la Victoire, et la France dont l'âme, à cause d'eux, rayonnait sur les peuples libres, les berçait tous de son admiration, de sa reconnaissance et de sa tendresse.



CITATIONS OBTENUES AU COURS DE LA CAMPAGNE

I^{re} CITATIONS OBTENUES PAR LE RÉGIMENT

Ordre Général, N° 393, de la 6^e Armée :

LE 1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE :

Régiment qui, depuis le début de la campagne, s'est signalé en toutes circonstances, par sa belle tenue au feu, sa ténacité dans la défensive, son ardeur dans l'attaque.

Le 24 Août, sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant-colonel de Bruignac, s'étant tout d'abord heurté à une partie de village puissamment organisée par l'ennemi, l'a enlevée pied à pied, au prix d'efforts acharnés qui ont duré toute la nuit ; a fini par atteindre le 25, au matin, les objectifs qui lui avaient été assignés, les a conquis, s'y est organisé et y a résisté victorieusement, sous un bombardement des plus intenses, à tous les efforts de l'ennemi pour l'en repousser.

Au P. C. le 24 Septembre 1916,

Le général Fayolle, commandant la 6^e Armée,

Signé : FAYOLLE.

**

Ordre du Général en Chef, N° 14.208, du 13 Août 1917 :

LE 1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE :

Sous le commandement du lieutenant-colonel de Bruignac, vient d'affirmer de nouveau sa réputation, en enlevant brillamment, à l'attaque du 31 Juillet 1917, plusieurs tranchées fortement organisées et en pénétrant dans les lignes allemandes jusqu'à trois kilomètres de profondeur. S'est maintenu ensuite pendant plusieurs jours, sous des bombardements violents, dans des trous remplis d'eau, organisant le terrain malgré la tempête, élargissant chaque jour sa conquête et donnant ainsi preuve de sa ténacité et de son esprit offensif.

Signé : PÉTAIN.



Par Ordre N° 46 « F », du Général Commandant en Chef,
en date du 13 Août 1917, le port de la Fourragère aux couleurs
du Ruban de la Croix de Guerre est accordé au 1^{er} RÉGIMENT
D'INFANTERIE.

**

Ordre Général, N° 626, de la 6^e Armée :

LE 1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE :

Régiment animé du plus bel esprit de sacrifice et d'un sentiment élevé du devoir. Pendant la période du 28 Mai au 7 Juin 1918, constamment engagé en première ligne, dans des situations souvent difficiles, a accompli toutes les missions qui lui ont été confiées. Débordé à plusieurs reprises, n'a cédé du terrain que sur un ordre formel, et, sous l'ardente impulsion du lieutenant-colonel Bidoz, n'a cessé d'opposer un obstacle inviolé aux attaques ennemis.

Q. G. A., le 2 Septembre 1918,

Le général Degoutte, commandant la 6^e Armée,

Signé : DEGOUTTE.

**

Ordre du Général en Chef, N° 22.518, du 15 Septembre 1918 :

LE 1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE :

Régiment animé du plus bel esprit de sacrifice et d'un sentiment élevé du devoir. Sous l'ardente impulsion personnelle de son chef, le lieutenant-colonel Bidoz, a soutenu, du 27 Mai au 4 Juin 1918, le choc de forces allemandes supérieures en nombre, remplittant, dans des conditions très difficiles, toutes les missions qui lui étaient confiées.

Du 18 au 26 Juillet, prenant part à la contre-offensive du Tardenois, a atteint, par des attaques successives, contre un ennemi tenace, tous les objectifs qui lui étaient assignés, pénétrant de huit kilomètres dans les positions allemandes et affirmant de nouveau son élan et sa valeur offensive.

Signé : PÉTAIN.

**

Par Ordre N° 124, « F », le port de la Fourragère aux couleurs du Ruban de la Médaille Militaire, est accordé au 1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE.

2^o CITATION DE BATAILLON

Ordre Général, N° 62, en date du 18 Novembre 1917 :

Le général Nollet, commandant le 36^e C. A., cite à l'Ordre du Corps d'Armée :

LE 2^e BATAILLON DU 1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE :

Sous l'impulsion énergique de son chef, le commandant Allard, a atteint d'emblée tous ses objectifs, s'élançant à l'attaque avec un ensemble et un entrain magnifiques. Malgré le bombardement ennemi, et en dépit d'un terrain détrempé et bouleversé par les obus, a organisé habilement la position, maintenant intégralement le terrain conquis.

Le 18 Novembre 1917.

Signé : NOLLET.

**

3^o CITATIONS DE COMPAGNIES

Ordre Général, N° 91, de la 1^{re} D. I., du 28 Juillet 1917 :

LA 9^e COMPAGNIE DU 1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE :

Compagnie d'élite, qui, depuis le début des hostilités, n'a cessé de faire preuve des plus belles vertus militaires et de l'abnégation la plus absolue.

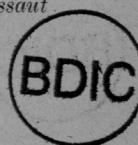
Le 16 Avril 1917, sous le commandement énergique du capitaine Dutemple, a conquis la partie Ouest du village de Craonne et s'y est maintenue plusieurs jours, jusqu'à la relève, malgré la violente réaction de l'ennemi et la perte des deux tiers de son effectif, dont tous ses Sous-Officiers.

**

LA 3^e COMPAGNIE DU 1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE :

Compagnie d'élite qui s'est distinguée à la Harazée, à Beau-séjour et dans la Somme où elle a réussi une opération de détail, qui a amené la capture d'un certain nombre de prisonniers, dont un officier.

En Avril 1917, sous le commandement du lieutenant Cafféau, malgré des pertes très sensibles, est partie superbement à l'assaut pour la conquête d'une position importante.



LA 7^e COMPAGNIE DU 1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE :

Sous les ordres du capitaine Aligard, est entrée, le 16 Avril 1917, dans le village de Craonne, dont elle a conquis et occupé la partie Est. Séparée du reste du bataillon par un bombardement intense et malgré les pertes subies par le feu des mitrailleuses ennemis, n'en a pas moins conservé la position conquise jusqu'à ce que le contact ait pu être repris avec le régiment.

**

Ordre du Régiment, N° 55, du 1^{er} Octobre 1918 :

La 5^e COMPAGNIE, commandée successivement par le lieutenant PARIS et le lieutenant CARRÉ ;

La 7^e COMPAGNIE, commandée par le sous-lieutenant MESSAGER :

Pendant les durs combats du 28 au 30 Mai, a rempli toutes les missions qui lui ont été confiées, luttant pied à pied contre un ennemi supérieur en nombre et ne se repliant que par ordre, sans se laisser entamer.

Chargeée de l'organisation et de la défense d'une portion de lisière de bois, s'est acquittée de sa tâche avec entraîn et vigueur, harcelant sans cesse l'ennemi et lui causant des pertes.

**

La 10^e COMPAGNIE, commandée par le capitaine MAHIEUX :

Après avoir fait preuve, dans les combats du 28 au 30 Mai, de ténacité et d'endurance lorsqu'il s'agissait de retarder ou d'arrêter l'avance d'un ennemi supérieur en nombre, a, le 21 Juillet, marché magnifiquement à l'attaque, traversant les barrages d'artillerie et de mitrailleuses les plus intenses, a atteint son objectif après un combat acharné et s'y est maintenue.

Le lieutenant-colonel,
commandant le 1^{er} Régiment d'Infanterie,

Signé : BIDOZ.

4^o CITATIONS DE SECTIONSOrdre Général, N° 237, de la 5^e Armée, du 1^{er} Juin 1917 :LA 2^e SECTION DE LA 3^e COMPAGNIE DE MITRAILLEUSES
DU 1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE :

Unité qui s'est entièrement sacrifiée en luttant contre les nombreuses mitrailleuses qui défendaient les tranchées allemandes. Exposée à un feu meurtrier de mitrailleuses, d'artillerie et de grenades, gradés et hommes, sous le commandement de l'adjudant Peyrin, tué au cours du combat, servirent les pièces jusqu'au dernier mitrailleur.

**

Ordre Général, N° 129, de la 1^{re} D. I., du 11 Novembre 1917 :LE SERVICE MÉDICAL DU 1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE :

Dans toutes les offensives du régiment et en particulier dans celles des Flandres, sous l'énergique impulsion du Médecin-Major de 2^e classe Azam, a fonctionné d'une façon parfaite, malgré des pertes cruelles, et a fait l'admiration de tous, en effectuant rapidement la relève des blessés, de jour comme de nuit, sous les plus violents tirs de barrage et malgré les difficultés d'un terrain détrempé et complètement bouleversé.

Le général commandant la 1^{re} D. I.,
Signé : GRÉGOIRE.



CITATIONS OBTENUES PAR LES MILITAIRES DU 1^{ER} R. I.

DU 2 AOUT 1914 AU 11 NOVEMBRE 1918

<i>A l'Ordre de l'Armée</i>	156
<i>A l'Ordre du Corps d'Armée</i>	176
<i>A l'Ordre de la Division</i>	486
<i>A l'Ordre de la Brigade</i>	408
<i>A l'Ordre du Régiment</i>	1.087
TOTAL.....	2.313

**

RENFORTS REÇUS

DU 4 AOUT 1914 AU 11 NOVEMBRE 1918

Officiers	186
Sous-Officiers, Caporaux et Soldats.....	7.743

**

NOMBRE DE JOURS PASSÉS EN LIGNE

Du 4 Août 1914 au 11 Novembre 1918..... 898

**

**MORTS AU CHAMP D'HONNEUR
DURANT LA CAMPAGNE**

Officiers	65
Sous-Officiers, Caporaux et Soldats.....	3.243

**LISTE DES OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS & HOMMES DE TROUPE**

DÉCORÉS DE LA LÉGION D'HONNEUR

DU 2 AOUT 1914 AU 11 NOVEMBRE 1918

COMMANDEUR

FRÈRE A., lieutenant-colonel.

OFFICIERS

ALLARD F., chef de bataillon.	DE JOB, chef de Bataillon.
BONZOM, chef de bataillon.	DUROY DE BRUIGNAC, l.-col.
BIDOZ, lieutenant-colonel.	FRÈRE, chef de bataillon.

CHEVALIERS

BARAS, capitaine.	DU JONCHAY, chef d'escadron.
BOUCHART D., sous-lieutenant.	DE JOB, chef de bataillon.
BRACQ, capitaine.	DUGAUQUIER, lieutenant.
BLIN E., lieutenant.	EMONET E., lieutenant.
BRIATTE O., sous-lieutenant.	FOQUE E., capitaine.
BROU, capitaine.	FATOUX, capitaine.
BOUCHERON J., sergent.	GUILLUY C., sous-lieutenant.
BONAFOUS, capitaine.	GUILLOT, chef de bataillon.
CHAVANNE M., capitaine.	GENAIS E., capitaine.
CARDON P., capitaine.	GUILLEMIN, chef de musique.
CIAMBORRANI, sous-lieut.	LEROY F., sous-lieutenant.
CODEVELLE, chef de bataillon.	MAHIEUX C., lieutenant.
CHAULET, lieutenant.	MANCERON R., capitaine.
CARBENAY A., capitaine.	MARTIN P., chef de bataillon.
CARRÉ P., sous-lieutenant.	PELLETIER, sous-lieutenant.
CHOTTEAU L., capitaine.	PILLION, capitaine.
CARNEL J., sous-lieutenant.	PARSY M., lieutenant.
DELAVENNE, capitaine.	PARIS D., lieutenant.
DAUTHUILE, M.-M. 1 ^{re} classe.	PRIEUR A., sous-lieutenant.
DELEVAL H., lieutenant.	PETIT E., capitaine.
DUTEMPLE, capitaine.	RAUSCHER, capitaine.
DÉFONTAINE V., sous-lieut.	SEYDOUX, chef de bataillon.
DOR DE LASTOUR, capitaine.	THIBAUT, aumônier.
DONCEUR, capitaine.	TRICOT, sous-lieutenant.
DELERUE F., capitaine.	WIELS, capitaine.





LISTE DES SOUS-OFFICIERS & HOMMES DE TROUPE
DÉCORÉS DE LA MÉDAILLE MILITAIRE
DU 2 AOUT 1914 AU 11 NOVEMBRE 1918

ADJUDANTS-CHEFS

JACQUOT C. | LAURENT. | DELANNOY B.

ADJUDANTS

ADAM L.	GOSSET P.	PINARD E.
BRANCOURT I.	HENU J.	RAHYR, chef arm.
BUSQUET R.	LEQUIEN J.	RYCKBUSCH G.
BRICOUT G.	LONGUET L.	RICHEZ A.
BRIN M.	LEMAITRE G.	SAMAILLE P.
BÉRA E.	LEVIEUX A.	SANTER L.
CHASSAN P.	MAILLARD G.	VANELLE C.
COFFINIER L.	MEUNIER E.	VASSEUR J.
DIT MISTRAL C.	MOCH R.	VINCQ L.
DHERBÉCOURT C.	POUYET F.	

SERGEANT-MAJOR

LETENEUR C.

SERGEANTS

LEROUY P., s.four.	CLÉMENT G.	MARTINAGE L.
RENOIR G., s.four.	DANGLETERRE H.	MUTIN R.
APPOURCHAUX J.	DEBERGUE C.	MARTIN E.
BACHELET G.	DENECKER L.	MERCIER L.
BOURCET F.	CAFFAU F.	NOUVEL P.
BRISBOUT.	DUPIRE E.	PLANCHAINS M.
BLIN P.	DESMARCHELIER A.	QUENCE R.
BOURLET D.	FOURNEAU M.	ROUSSEAU.
BIZET R.	FAILLE L.	SERVIN R.
BOUCHERON J.	FIÉVET F.	THÉRIEZ E.
BOULLICOT F.	GOULOIS J.	VERBRUGGHE A.
CHARLET H.	LEMOINE E.	MÉRIAUX A.
CORNU J.	LEFEBVRE J.	THUILLER E.
CIOSI G.	MARTEL P.	

CAPORAUX

BRIMONT E.	DUTOUQUET J.	OBLIN C.
BONNIER A.	FAURIE F.	POIRET M.
BODECOT H.	FAUQUEMBERGUE H.	POSTIC K.
BEAULIEU J.	GRAVE J.	PUYPONCHET J.
CARNEAU P.	GALABERT J.	PREUX C.
CROIN O.	GRUMIAUX P.	Pavy G.
CUVILLIER A.	GABELMANN G.	QUILLET M.
DEHORME E.	HAVRER A.	ROUSEL G.
DORMEIGNIES T.	HAVEZ M.	SOLLIER A.
DEHOQCQ L.	HOCHART H.	SARAZIN L.
DEPREUX F.	IDRAC L.	TISON.
DEREGRACOURT A.	LEFEVBRE J.	TRIBOUT P.
DUBOIS E.	LEFORT J.	VALLÉE R.
DUBUS R.	LAUNETTE L.	WILLERVAL L.
DEMARCQ G.	LEFEVBRE H.	

SOLDATS

ALBOT L.	CHASTANET B.	EUGÈNE P.
ALLAERT D.	CROISILLAC J.	FRANÇOIS G.
ACHERAR A.	CHAPEAU J.-M.	FLORENT P.
ARTAUD L.	DUBAR H.	FLAMENT A.
BUTIN L.	DELAMBRE L.	FEUILLET J.
BRUSSEEL A.	DELCOURT M.	FERRA E.
BOUCHE A.	DEBARGE V.	FAIDHERBE C.
BONMME C.	DELANNOY J.	FILLIAT H.
BIZET C.	DEBÈVE F.	FRÈRE A.
BOUCHET G.	DELOFFRE A.	FLORENT F.
BUIRETTE G.	DEVOST C.	FLORENT A.
BRAYAT P.	DELACROIX J.	FARRON A.
BADENS P.	DESPREZ H.	GROLEZ F.
BUISINE D.	DEHOUCQ E.	GOURNAY P.
BESSAGUET R.	DOUCET E.	GODIN A.
BACQUES J.	DEVROULT U.	GELLEZ M.
BOULARD A.	DHOLLANDE A.	GAILLARD J.
BOURDERY L.	DRINCKBIER L.	GIRAUDEL J.
BACHELLERIE P.	DUCOIN V.	GUYOT P.
CHARLET B.	DREVILLE M.	HURE O.
COUTANCE G.	DELPIERRE G.	HERBIN J.
CEREC F.	DEMAGNY A.	HOUQUE H.
CASTEL E.	DEVOLDRE A.	HAINAUT G.
COUTEL F.	DOUGNY L.	HACHE N.
CHATELAIN G.	DECUT J.	HONVIAULT R.
CAMUS J.	DARTENCEZ J.	HUMETZ E.
CARRASSET R.	DUMORTIEZ E.	HERBAUT P.
CAELIER P.	DAURIE A.	HORNAERT H.
CAMPIN G.	DAMBRIN L.	HERBAUT P.
CONSTANTIN P.	DELMAS E.	HAUQUET A.
CARRIE A.	DRUON L.	HORDE L.
CHARBONNIER P.	EVRAUD A.	IMBRECHT H.



INSERQUEIS A.
IDRAC P.
JALLAGEAS F.
JOUVIE J.-B.
JALLAT A.
JOURDAIN A.
JONGLEUX L.
LECOQC J.
LEQUETTE A.
LELIÈVRE H.
LEPRINCE J.
LEPRÊTE J.
LOUART L.
LEFEBVRE P.
LEMAIRE J.
LALAU L.
LESTIENNE F.
LEVEL A.
LEBLOND E.
LEDUCQ L.
LEBRUN L.
LIGNON J.-B.
LACOURTOISIE P.
LAPORTE C.
LEGROS E.
LELONG G.
LANIER H.
LAURIÈRE E.
LAPEY K.
LECERF C.
LAIGLE M.
LAURENT M.
LEMAIRE G.
LUGEZ J.
MONTAGUE A.
MARÉCHAL G.

MOMMERANSY L.
MANIER L.
MOIRET C.
MIGNAUT H.
MORY A.
MARCHANDISE A.
MORICE R.
MEYTRAUD O.
MILON A.
MAILLY C.
MONIER A.
MALBRANGUE C.
MOHAMED B.-A.
MOLLET M.
MONTALVA H.
MAURICE J.
MONTLOUIS G.
MARCOTTE P.
MACAREZ J.-B.
NAUDEZ F.
OLLIVIER H.
OLLIVIER H.
OLLIVIER F.
PEHIER F.
PELTIER A.
PIHEM H.
PLUMECOCQ A.
PRUDHOMME A.
POTIER M.
PILLION D.
PONCHIN L.
PEINTE A.
PAGES M.
PAVE A.
PIOCHE E.
PLÉ J.-B.

PROVILLE A.
PASCALI L.
PAUVERT M.
PERRE A.
PERRIN F.
PAREZ J.
PINGERET L.
PONCHANT Z.
QUIQUEMPOIS J.
QUINCHON H.
RUCQUOY M.
ROGER A.
REHBER V.
SEBLE J.
SAINT P.
SAUVAGE E.
SCOTTE F.
SUIRE E.
SOULIMANT P.
THIÉBAULT L.
THOVEL A.
TYRANT C.
TRESCOS F.
TESSON J.
THÉVENOT J.-B.
THIVILLIEZ F.
VINZENT L.
VARLET L.
VERVACKE E.
VANOVERBERCK L.
VILLEFRANCHE P.
VERDIER F.
VERDIER F.
VÉRARDI A.
WIART L.-P.



MILITAIRES TUÉS, DÉCÉDÉS OU DISPARUS AU COURS DE LA CAMPAGNE

OFFICIERS

HULOT M., lieutenant-colonel.
MANGIN E., commandant.
BERNARD E., capitaine.
BESSION A., capitaine.
BLANC G., capitaine.
BONAFOUS E., capitaine.
BRUYÈRE F., capitaine.
BROU A., capitaine.
DÉCANT E., capitaine.
DELERUE E., capitaine.
DONCEUR J., capitaine.
DORR J., capitaine.
GENAIS E., capitaine.
PÉRIN L., capitaine.
PILLION N., capitaine.
REMACLE L., capitaine.
CHATEAU F., lieutenant.
CAHU A., lieutenant.
DELPLACE M., lieutenant.
DE SOLÈRE E., lieutenant.
FARGENEL E., lieutenant.
FONTAINE M., lieutenant.
LARIVIÈRE L., lieutenant.
LEBOURGNE P., lieutenant.
PELLETIER D'OISY J., lieut.
PLAZANET A., lieutenant.
SAVALLE F., lieutenant.
SÉGUIN M., lieutenant.
TRANCHANT L., lieutenant.
WILMET L., lieutenant.
BARTHE J., sous-lieutenant.
BERTEAUX A., sous-lieutenant.
BERTIN A., sous-lieutenant.
BOUCON H., sous-lieutenant.
CAGNART J., sous-lieutenant.
DAMBLANT M., sous-lieut.
DELAGE J., sous-lieutenant.
DE PROYART DE BAILES-COURT P., sous-lieutenant.
DEROUBAIX H., sous-lieut.
DESSORT E., sous-lieutenant.
DOMBRE L., sous-lieutenant.
DUBOIS G., sous-lieutenant.
DUBOIS L., sous-lieutenant.
DUCAMPS C., sous-lieutenant.
ESCHBACH M., sous-lieut.
GALIÈQUE P., sous-lieut.
GOUBET A., sous-lieutenant.
GUÉRIN F., sous-lieutenant.
GUILBERT P., sous-lieut.
GUILLUY C., sous-lieutenant.
HADENGUE A., sous-lieut.
HENRIET L., sous-lieutenant.
JUMEAUX F., sous-lieutenant.
MARIGNY J., sous-lieutenant.
MAROQUIN E., sous-lieutenant.
OLIVIER F., sous-lieutenant.
PECQUEUR G., sous-lieut.
RIBREUX L., sous-lieutenant.
RICHEZ A., sous-lieutenant.
TEXIER J., sous-lieutenant.
THOMAS P., sous-lieutenant.
VESQUE H., sous-lieutenant.
VILLARD A., sous-lieutenant.
WALBERT A., sous-lieutenant.

AUMONIER

THIBAUT Philippe.

MÉDECINS

LEBLANC P., aide-major.
CHAMBRELENT A., méd. auxil.
LEMAIRE L., méd.-auxiliaire.



ADJUDANTS-CHEFS

DEVIENNE H.
DIT MISTRAL C.

FOIGNE G.
SANTER L.

ADJUDANTS

BÉRA E.
BLAS A.
BONNIN J.
BOULANGER M.
BOURCET F.
BOURDON J.
CARREZ Ch.
CAULLIER G.
COLLINET C.
DECUYPERE G.
DELANNOY B.

DELOFFRE J.
DESBRONNET G.
DUTOIT J.
FARON J.
FAUVET A.
FOURMAUX E.
GANET A.
GUÉHÉNEUCH DE
LANO.
JACQUEMIN P.
LANGRAND A.

LEBOUEUF E.
LEFEBVRE J.
LE FLOC'H J.
LELOIR C.
MANEUTI V.
MARQ Ch.
PEYRIN M.
ROUSSELLE G.
STÉFFE E.
SYLVAIN G.
VÉRON F.

ASPIRANTS

BEUTTER J.
BITRON J.
BRUNELLE G.
CLAIR B.
FLORIN R.

GUESDON P.
HOVELAQUE Ch.
LACROIX L.
LAMBERT M.
MÉLAGE H.

MÉLIN A.
MORICE G.
PLANCKEEL R.
SAGE J.

SERGENTS-MAJORS

ADAM F.
BAUDRY E.
CARPENTIER J.

CHÉROUD M.
DUBOIS A.
GUIDEZ C.

HÉRY P.
LESENS B.

SERGENTS

ALLARD E.
APPOURCHAUX J.
ANTOINE E.
AUTHIER J.
BAILLON A.
BAILLOU E.
BARTHE L.
BARTHIER A.
BASTIEN A.
BÉAL L.
BEAURAIN A.
BEAUVILLAIN L.
BEDLÉ V.
BERGEROT N.
BERNARD S.
BLIN P.
BLONDEAU R.

BONTE R.
BOTIN R.
BOUCHET M.
BOULLICOT F.
BOURGEOIS A.
BOURGEOIS C.
BOUTROUILLE G.
BRI P.
BRIQUET Ch.
BRISBOUT L.
BRISSON A.
BULTEAU M.
CAMBRAY F.
CARLIER E.
CATOIRE A.
CAUX J.
CHARLIER H.

CHAVETTE F.
CLÉMENT G.
COMBLE M.
CONIL J.
CORNU J.
COURTECUISSES E.
CUBERTAFOND A.
CUISSET P.
DAGUZAN E.
DARBET J.
DAVROAT V.
DEBRUIILLE F.
DECOBERT A.
DÉCUPÈRE Ch.
DEFASQUE Ch.
DÉFONTAINE J.
DEGORGE J.

DEKENS Ch.	HELLEMONT J.	MARTEL L.
DELACOUR A.	HERLIN L.	MAZARS A.
DELaval D.	HERNAULT P.	MEURIER G.
DELDIQUE E.	HOURIEZ A.	MEYER F.
DELIGNY G.	JANIÈRE C.	MICHEL C.
DELMARRE E.	JUVOUA H.	MILLOT C.
DELOFFRE A.	LACHAZETTE J.	MOHR W.
DELOUVRE L.	LAFontaine H.	MOTSAN L.
DELRUE K.	LAISNÉ V.	MONCHECOURT A.
DENEY E.	LAMBIN A.	MONIER A.
DÉNICKE L.	LANGRAND H.	MORACHE L.
DENNEQUIN R.	LANNOC Y.	MOTHIRON J.
DENYS A.	LARRAIGNÉ M.	NICOLE A.
DESBONNET B.	LÉAUD P.	PAPON M.
DESCARPENTRIES P.	LEBESCOUD R.	PARMENTIER J.
DESTAILLEUR E.	LÉCOCQ P.	PATERNOTTE M.
DESTOMBES A.	LÉCUYER J.-B.	PAVOT L.
DEVENYN N.	LEFÈVRE H.	PECQUEUR E.
DEVERNE R.	LEGRAND L.	PELLEQUER R.
DEWAILLY E.	LEJEUNE E.	PICOT J.
DIÉVAL J.	LEMAIRE H.	PLANCHE M.
DILLIES H.	LEMOINE A.	PLU M.
DOUAILLY F.	LENSELLE L.	POTTRAIN G.
DUBOIS M.	LENIAX R.	PRÉVOT E.
DUBRULLE A.	LEPETIT A.	RENAUD L.
DUCOULOMBIER J.	LEPERS L.	ROCH A.
DUFOUR A.	LEPLANT L.	ROMAGNY E.
DUMOULIN F.	LEPOUTRE J.	ROUZÉ P.
DUMUR Z.	LEPROUST A.	RUCART L.
DUPUIS D.	LERICQ A.	SAUTIER J.
DUQUENNE H.	LE ROUX DE BRE-	SAUVAGE H.
DUTILLEUL P.	TAGNE.	SERLOOTEN M.
FIÉVET G.	LEROI P.	SERVIN R.
FIL H.	LESAGE Ch.	SEMIGRE L.
FLORYN C.	LEVECQUE A.	STEUX H.
FONTAINE F.	LHOMEL A.	SUCHET L.
FONTAINE L.	LIBOUTON A.	TAQUET M.
FORESTIER Ch.	LIÉTARD R.	THOREZ P.
FORPIN T.	LIÉVIN J.	TIRLEMONT P.
FOSSET D.	LIXON R.	TOURNANT A.
FOUCAULT A.	LOEUIL P.	TOURNIER M.
FOUET F.	LOZÉ C.	TROLLÉ H.
FOURNEAU M.	MACQUART M.	VALLEZ F.
FRANCOIS H.	MAHIEUX L.	VANDAËLE M.
GARET H.	MAILLET M.	VANDEBROUCK A.
GERVOIS C.	MAILLOT J.	VANDENDUNGER C.
GOLLIOU A.	MANS F.	VANTOUROUX P.
GOURDIN C.	MANY E.	VASLIN A.
GRANIER P.	MARCHEL L.	VASSEUR E.
GRIÈRE L.	MARCHAL L.	VIOLENT E.
GUILLEMOT J.	MARCHAND Ch.	WIART F.
GUMEZ N.	MARSIL A.	



CAPORAUX-FOURRIERS

EUDELINE P.
HERBAUX J.

LEROUY R.
MARLIER E.

MEL SIN V.
TROUTOT M.

CAPORAUX

ALEXANDRE G.
AMBEAU M.
BAILLET G.
BARATTE H.
BARENOT L.
BARREAU P.
BASQUÍN F.
BASTIEN L.
BOSSART E.
BERQUIN P.
BERTHELON C.
BERTIN L.
BEUQUE P.
BILLOIR P.
BLAUBOMNE H.
BLONDIAUX E.
BLOQUEZ F.
BOCQUILLON C.
BOITEL Cl.
BOITELLE T.
BOITIAUX E.
BONNETY A.
BOREZ A.
BOUCHAERT A.
BOULANT M.
BOURGEOIS A.
BOYER E.
BRICE A.
BRIDE G.
BROQUET A.
BROUGNART S.
BROUT T.
BRUNEL F.
BRUVRY L.
BUSSET L.
CABANNÈS J.
CAPPoen P.
CAPRON C.
CARDON D.
CARPENTIER B.
CARPENTIER J.
CASER G.
CASSABOIS J.

CASTEL C.
CATTEAU G.
CAUBARUS A.
CAUNOIS A.
CHARTIEZ P.
CHIADINI J.
CLATBET J.
CLIQUET L.
CLOART L.
COLIN R.
COLLET E.
COLLET L.
COLPART R.
COMAITA Ch.
CORNET J.
COURQUIN L.
COUSSAIN J.
CORVÉ J.
CRAUSKENS R.
CROMBET E.
CRUQUE G.
CUISINIER P.
CUISINIER S.
CUVELIER J.-B.
DACHEZ O.
DAMMARIT M.
DARQUIÉ A.
DELOFFRE A.
DECOFORT E.
DEGOUL J.
DELACOURT P.
DELAGEY H.
DELANEZ P.
DELANSAY A.
DELAROCHE L.
DELATTRE A.
DELATTRE O.
DE LANQUESAING J.
DELFORGE E.
DELHAYE G.
DELIGNE J.
DELMOTTE A.
DELOBEL L.

DELPLANcq E.
DELPLANQUE F.
DELPLANQUE A.
DELY A.
DENTCOURT F.
DEPARÈTERE L.
DEPENNE L.
DEPRAETER L.
DÉPREZ D.
DESaint A.
DESCAMPS A.
DESCHamps Cl.
DESCHamps J.
DESMET G.
DESPrEZ J.
DEWAELLE D.
DHAIñAUT Ch.
DHENIN L.
DIOP H.
DOURLENS G.
DUBOIS A.
DUBOIS E.
DUBOISy Cl.
DUFLOT Al.
DUGARDIN A.
DUMÉLIE A.
DUMOULIN A.
DUMAS J.
DURAND J.
DUSSOL F.
DUTHIENNE G.
DUTOUQUET J.-B.
EICKMAYER A.
FARDEL Cl.
FARGE J.
FÉRAUD F.
FLETSCH R.
FOURQUEMIN R.
FRANçaise Cl.
FRANCKEL R.
FRANçois J.
FRANçois L.
FRIMAT Cl.

GALLON P.
GARDIEN G.
GARET G.
GAUTHIER H.
GAVELLE G.
GAVELLE A.
GERVOIS J.-B.
GIRARDIN G.
GIROD D.
GLACET F.
GOURNAY A.
GRAFFEUIL A.
GUERBOIS M.
GUIGO J.
GUILLAUME P.
GUILLEMONT A.
HENNETON G.
HENNON L.
HÉNO J.
HÉRIAUX M.
HERLEM P.
HERMANT F.
HOCQUET A.
GAYET L.
JOLITON J.
JOUET G.
LABAT S.
LAFORGE J.
LAGAISE E.
LAMBERT F.
LAMBERT V.
LANNoy A.
LAROCHE P.
LAUFFER Ch.
LAUNETTE L.
LEBRUN E.
LECAT F.
LEFEBVRE H.
LEGAY Ch.
LEGRAIN F.
LEJEUNE J.
LELEU P.
LEMAIRE J.-B.
LEMAL A.
LEMARIE A.
LEMIRE A.
LENGLEN F.
LESaint F.
LESCUR L.
LESIEUR L.
LESNE E.
LESTIENNE L.

LÉVÉQUE L.
LEVEUGLE A.
LIÉTAER A.
LOISON D.
LORIDAN G.
LORIDAN J.
LOTTON L.
MAHIEU J.
MAHIEU L.
MALAGIE A.
MALAQUIN K.
MARELT A.
MARLO A.
MAROUZÉ A.
MARQUET A.
MARQUilly C.
MARTIN Al.
MASSONNEAUD P.
MAST E.
MAUPETIT A.
MAURY L.
MAYER A.
MAYEUR E.
MENU Al.
MÉRIENNE J.-B.
MÉRESSE Ch.
MERLIN I.
MESSY L.
MILLE J.
MILLES CAMPS V.
MINNE M.
MOLLET J.
MONTHUY J.
MOREAU L.
MORTELECQUE G.
MOUCHON Ch.
MOUTON A.
MOUTON R.
NIZET Ch.
NOLLET G.
NOUVEL P.
NOULIN L.
OLIVIER L.
OLIVIER F.
PANNEKOUKE G.
PARENT Cl.
PARMENTIER J.
PICOT M.
PLAISANT A.
PLANQUART J.
PLANQUE M.
PLATEAU G.

POLEVIER N.
POELANE J.
POIX R.
POTIER E.
POULAIN C.
PRÉVOST F.
RÉMOND A.
RENAUDIE C.
REPAIRE A.
RIQUOIR D.
ROBERT Al.
ROGEZ A.
RUFFIN A.
RULENCE L.
SALAMO E.
SALOMEZ V.
SALUDES R.
SAUVAGE I.
SAVARY A.
SAVIGNAC A.
SAVY L.
SOYEZ Cl.
SOYEZ M.
SUNSUNÉGUi J.
THAUBOIS.
THÉPAULT P.
THEUILLET L.
THIÉFFRY G.
THIROUX L.
THUMERELLE J.
TIMMERMANN T.
TISON E.
TONNERRE M.
TOURET M.
TOURNEMINE M.
VACOSSIN A.
VALETTE J.
VALLÉE E.
VALLEZ Ch.
VANDAMME M.
VANREEMBECK J.
VARLET C.
VASUTE H.
VERDIÈRE G.
VERNET L.
VIDALOT F.
VIENNE V.
VIGNIER R.
VINCENT E.
WALLART S.
WALLERAND E.
WAQUIER G.



BDIC

SOLDATS

AGAASSE J.
ALAPHILIPPE L.
ALAVOINE O.
ALBERT Ch.
ALEXANDRE A.
ALIDIÈRES B.
ALIPS P.
ALLART Ch.
ALLEMAND L.
ALLÈNE J.
AMIEL J.
AMIER G.
ANCELLE J.
ANDRIEU L.
ANNE J.-B.
ANOT F.
ANSART L.
ARCHEP.
ARIBAUD J.
ARNAL A.
ARNAUD P.
ARNAUD L.
ARNOULT P.
ARNOUX Ed.
ARNOUX E.
ARROUE M.
ARZEL H.
AUBRY G.
ASSEMAN A.
AUDEGOND V.
AUGEREAU G.
AUGIER M.
AUPAIX A.
AUPAIX Al.
AURÉJAC J.
AUTHIER M.
AUTRIQUE A.
AVURAY C.
AZÉAU A.
BACCARELLI F.
BACHELET C.
BACHELLERIE P.
BADELON P.
BAELDE P.
BACQUET E.
BAFERLIGIEN L.
BAILLIEU E.
BAJARD P.
BANTEGNIE J.
BARBARRE A.
BARBART A.

BARRAY E.
BARBAZANGE G.
BARBE A.
BARRET M.
BARBIER A.
BARBOT Ch.
BARBRY V.
BARLET H.
BARRAU P.
BARON A.
BARRIÈRE M.
BARTHÉLÉMY J.
BARTIER G.
BASQUIN J.
BASQUIN O.
BASSET F.
BASTIEN A.
BATARD C.
BATISSE P.
BATTUT M.
BAUDIN R.
BAUDOUX J.
BAUDRY L.
BAUDUIN L.
BAUFARON E.
BAYARD A.
BAZETOUX S.
BAZIRE E.
BAZIN E.
BÉAL A.
BÉASSE R.
BEAUGELIN G.
BEAUVOIS A.
BÉCAR F.
BÉCHADERGUE J.
BÉCHE A.
BÉDOUIN G.
BÉCOURT C.
BEFFARAT J.
BÉDOUIN M.
BEIN G.
BELANBRE A.
BÉLIN G.
BELLUGE J.
BELMAS P.
BELVAL J.
BENARD L.
BERGER Ch.
BERNARD A.
BERNARD G.
BERNARD J.

BERNARD M.
BERNARD R.
BERNARDON A.
BERNIÈRE N.
BERREUR C.
BERROA T.
BERTE J.
BERTIN G.
BERTON R.
BERTRAND A.
BERTRAND E.
BERTRADET C.
BESSADET F.
BESSE A.
BESSON A.
BESSON P.
BÉTANCOURT M.
BÉTOURNÉ P.
BÉTRANCOURT F.
BEUGNON E.
BEUVRY J.
BEYNETTE J.
BÉZINGUE P.
BIBENT J.
BIGOT Ch.
BIENCOURT M.
BILLAUT H.
BIGAND A.
BILLOIR A.
BINOT F.
BINOT L.
BION H.
BIZIAUX J.-B.
BISSEY A.
BITTEBIÈRE A.
BIZÉ L.
BIZET Ch.
BLAIN L.
BLAIS J.
BLANCHARD V.
BLANPAIN L.
BLANCHARD M.
BLANCHARD N.
BLANJARD P.
BLAMART F.
BLARY M.
BLANCHART L.
BLANDIN T.
BLANQUART A.
BLANQUART H.
BLONDEAU G.

BONDEEL J.
BERVAQUE F.
BLONDEL A.
BLONDEL M.
BLONDIAUX J.
BLONDY J.
BLUM R.
BLYWERT R.
BOCA M.
BOCHARD D.
BOCKAERT A.
BOCQUELET A.
BOCQUET F.
BOCQUET F.
BOCQUET J.
BODA A.
BODART D.
BODART J.
BODECOT J.
BOEZ Ch.
BOHIN F.
BOLLE A.
BOIDIN L.
BOISSEAU L.
BOISSIÈRE A.
BOISSIÈRE G.
BOISTELLE A.
BOISTELLE P.
BOITEL A.
BOIVIN G.
BONAFÉ L.
BONAVENT M.
BONCHE E.
BONDUEL R.
BONDUEL F.
BONHEURE R.
BONHOMME F.
BONIFACE Ch.
BONINGUE A.
BONNARD A.
BONNART G.
BONNAUD A.
BONNÉ E.
BONNEFOIS F.
BONNET J.
BONNETIER A.
BONNEVILLE C.
BRABANT P.
BONNEL L.
BONNEVIN V.
BONNAURE A.
BONNIN A.
BONNITON E.

MILITAIRES TUÉS, DÉCÉDÉS OU DISPARUS



BOUYGE P.
BOUZOINE A.
BOY P.
BRABANT L.
BRACHET A.
BRACONNIER A.
BRACQ B.
BRACQ H.
BRACQ H.-J.
BRAEM G.
BRAEM M.
BRAS J.
BRASSART E.
BRASSELET Ch.
BRAUD J.
BRAUD L.
BRAULT A.
BRAULT A.
BRAULT E.
BRAUART Z.
BRAURE G.
BRASSELET J.-B.
BRENNE L.
BRÉFORT Ch.
BRETON V.
BRETTE F.
BREVET A.
BREVART C.
BRIAT M.
BRICE Ch.
BRICHE H.
BRICHE H.
BRICOUT M.
BRICOUT F.
BRICOUT F.-F.
BRIDOUX P.
BRIDELLE J.-B.
BRIGANT P.
BRIGUET.
BRILLET F.
BRILLON M.
BRIQUET A.
BRISSACQUE E.
BRIVOTIS F.
BROCHART J.
BRONCQUART V.
BROUCHE A.
BROUSSE J.-B.
BROUSSOLLE F.
BROUTIN A.
BROUTIN Ch.
BRUN P.
BRUNEL E.



BRUNEL L.
BRUNEL P.
BRUNET L.
BRUNIC F.
BRUYELLE G.
BRUYÈRE M.
BRUYÈRE T.
BRYSSÉ A.
BUCON L.
BUÉ M.
BUISINE D.
BUISSET H.
BUISSET M.
BUISSON A.
BUISSON F.
BULTEZ D.
BURÉTTE Ch.
BURGUET L.
BURY J.
BUSENIER G.
BUSSIGNIES P.
BUSSON L.
CABRE J.
CACHERAL G.
CADART F.
CAFFART H.
CAILLEUX E.
CAILLEZ F.
CAILLEZ L.
CAILLEZ L.-J.
CALAMY A.
CALIPPE J.
CALLIÉBOOTE T.
CALMETTE E.
CALVET J.
CAMBAY A.
CAMBIER M.
CAMESCASSE J.
Camps A.
CAMUS F.
CAMUS J.
CANDEL B.
CANON M.
CANDAS J.
CAPELLE A.
CAPELLE E.
CAPELLE H.
CAPELLE J.
CAPLIEZ A.
CAPPE A.
CARPON A.
CARBONNIER A.
CARBONNIER E.

CARBONNIER H.
CARBONNIER H.-L.
CARÉMIAUX L.
CARETTE A.
CARETTE A.
CARLE L.
CARLES J.
CARLIER A.
CARLIER C.
CARLIER E.
CARLIER J.-B.
CARON A.
CARON A.
CARON E.
CARON F.
CARON F.
CARON G.
CARON H.
CARON H.-E.
CARPENTIER E.
CARPENTIER P.
CARPENTIER P.-C.
CARPENTIER L.
CARRA J.
CARRÉ E.
CARRE S.
CARREZ E.
CARRON J.
CARRON P.
CARRU H.
CARRY O.
CARTON J.
CASTEL A.
CASTEL D.
CASTELLON A.
CASTELAIN E.
CASTELLE E.
CASTELNAU M.
CATALIFAU J.
CATHALA G.
CATHELAIN J.
CATOUILARD J.-B.
CATTIAU J.-B.
CAUBARRUS H.
CAUDROIT J.-B.
CAUDRON P.
CAUET A.
CAUET L.
CAULE J.
CAUTE G.
CAVAILLÉ E.
CAVEL P.
CAVILLON G.

CAYSSIALS A.
CAZAUX P.
CAZIN A.
CAZY E.
CÉLISSÉ A.
CEUIGNET D.
CHABERT A.
CHABIRAND P.
CHAMINAD J.
CHAMPARNAUD J.
CHAMPARNAUD L.
CHAMPIN E.
CHAMPRODON J.
CHAMPEVAL L.
CHANARD E.
CHANET J.
CHAPELLE L.
CHAPUT L.
CHARDOUSSÉ L.
CHARENTON P.
CHARLET E.
CHARRIÈRE A.
CHARRON F.
CHASSAGNE L.
CASTAGNOL F.
CHASTANET J.
CHASTIN G.
CHATAIGNIER J.
CHATAIGNIER P.
CHATEAU H.
CHATELLE F.
CHAUVIN F.
CHAUDRON E.
CHAULIAGNET L.
CHAUMETTE F.
CHAUSSOIS A.
CHAUZY L.
CHAVAUDRA E.
CHERQUEFOSSE T.
CHEVALLIER A.
CHEVALLIER M.
CHEVRIN P.
CHIQUET J.
CHIVOT G.
CHOCHY H.
CHOCU J.
CHŒUR F.
CHŒUR X.
CHOPIN D.
CHOPIN H.
CHOQUET A.
CHOQUET E.
CHOTEAU P.

CHRÉTIEN J.
CHUFFART M.
CHUINE L.
CIPIÈRE H.
CLABAUT L.
CLAËYS P.
CLAIRET F.
CLAISSE Z.
CLAUVAERT E.
CLAVIEZ O.
CLÉMENT A.
CLÉMENT R.
CLÉTY E.
CLERCK A.
CLICHE G.
CLIQUENOIS F.
CLOT A.
CLOUZEAU R.
CLUZAN A.
CODRON G.
COGEZ A.
COILLIOT J.
COIGNAC L.
COINON R.
COINTE J.
COLENTHIEZ C.
COLLIARD J.
COLLIGNON T.
COLPART J.
COLOMÈS G.
COLPIN A.
COMBELLAS J.
COMPANY R.
CONDETTE A.
CONSTANT J.
CONSTANT M.
COOPMAN A.
COPIN V.
COQUART A.
COQUELLE C.
COQUELLE E.
COQUELLE H.
COQUERELLE M.
COQUIDÉ J.
CORBEAU E.
CORBEIL G.
CORDIER L.
CORDONNIER M.
CORN J.
CORNE J.-B.
CORNET A.
CORNET V.
CORNILLE L.

COSSE J.
COSTENOBLE C.
COTTIER E.
COUDERT E.
COUDERT P.
COUENNE V.
COUEZ C.
COULON C.
COULON L.
COUPÉ M.
COURCELLES E.
COURMONT O.
COURTIN E.
COUSIN A.
COUSSIRÉ J.
COUSIN E.
COUTANT R.
COUSSIN A.
COUTEL F.
COUYSAC J.
COVILLERS A.
CRAMPON C.
CRAS C.
CRÉACH P.
CRÉPEL H.
CRÉPIEU J.
CRÉPIN A.
CRÉPIN E.
CRÉPIN F.
CROCHET J.
CROENNE G.
CROMBET F.
CRUVEILLER J.
CUBAUD L.
CUDEVILLE T.
CUIRON A.
CURABET J.
CUVELIER C.
CUVELIER E.
CUVELIER J.
CUVELIEZ A.
CUVILLIER A.
CUXAC G.
DABLEMONT O.
DAENAS C.
DAJENS P.
DAGNIAUX F.
DAIZE E.
DAMBRINE L.
DANCOURT G.
DANEL H.
DANGLADE H.
DANJOU V.

DANZEL P.
DAPVRIL J.
DARBEAU M.
DARCISSAC J.
DARDE R.
DARIBÈRE L.
DARLAVOIS J.
DAUBÈZES H.
DAUBISSE F.
DAUCHY A.
DAUGE J.
DAURIE A.
DAVAINÉ F.
DAVE M.
DAVEAU H.
DAVID B.
DAVID L.
DAVOINE A.
DAVOINE J.
DAVRINCHE F.
DAZIN F.
DEBAËS F.
DEBAIZE M.
DEBARGE D.
DEBARGE J.
DEBARGE L.
DEBAY J.-B.
DEBEER A.
DEBELLUTE J.
DEBÉTHUNE A.
DEBELLE M.
DEBLAËRE J.
DEBORRE M.
DEBORGHÉ Ch.
DEBOUCK A.
DEBOUDT F.
DEBAUVE J.
DEBRILLE M.
DEBUISSON L.
DÉBUT A.
DEBRUYNE T.
DEBUYSER L.
DEBUCHY V.
DECAILLON A.
DÉCAUDIN Z.
DÉCAUX H.
DÉCAUX P.
DECAYEUX J.
DÉCOCK R.
DÉCOTTIGNIES L.
DÉCONNINCK A.
DÉCOUX A.
DECROIX A.



DECROIX H.
DEFUSSELLES J.
DÉFONTAINE G.
DEFRETTIN F.
DEFRANCE C.
DEGAND A.
DEGAUGUE L.
DEGEUSSE M.
DEGOSSE L.
DEGOUL A.
DEGOUTTE M.
DEGROISE G.
DEGROUX A.
DEGRYSE M.
DEHAYE A.
DEHANGHER J.
DEGONCHE F.
DEKEISTER A.
DEKEUVER P.
DEHEYSTE B.
DELABY F.
DELACOUR L.
DELAFORGE G.
DELAHAYE V.
DELADOUYL E.
DELAHAYE L.
DELALLE R.
DELAFOSS D.
DELAIR G.
DELALOGLADE G.
DELANNOY F.
DELANNOY F.
DELANNOY H.
DELANNOY J.-B.
DELAPPOTTERIE R.
DELATTRE A.
DELATTRE D.
DELATTRE G.
DELATTRE G.
DELATTRE P.
DELOME F.
DELAUNAY G.
DELOTRE E.
• DELAVAL A.
DELBAAVE A.
DELRECQ J.
DELRECQ M.
DELRECQUE G.
DELBOIS J.
DELCOURT B.
DELCOURT B.
DELCOURT L.
DELRCROIX F.

DELRCROIX G.
DELDICQUE L.
DELELIS J.
DELEMAR L.
DELANGLADE G.
DELEMAR L.
DELENEUVILLE E.
DELEPIERRE G.
DELEPLACE H.
DELERUE T.
DELERUE Ed.
DELERUE N.
DELESCLUSE A.
DELETREZ V.
DELETTREZ D.
DELFOLIE A.
DELFOLIE J.
DELFORIAE L.
DELFOSS E.
DELGRANGE A.
DELGUTTE L.
DELHAYE F.
DELHAYE L.
DELIÈRE L.
DELLION J.
DELMARLE P.
DELIMAS A.
DELIMAS P.
DELMAIRE J.
DELOBEL A.
DELOBEL Ch.
DELOFFRE L.
DELOFFRE L.
DELORD J.
DELORY J.
DELOS A.
DELOZIÈRE J.
DELPIERRE A.
DELPLACE E.
DELPLACE E.
DELPORTE H.
DELPORTE J.
DELPAY P.
DELVAL J.
DEBRIEU G.
DEBRIIVE F.
DELRIUE F.
DELVAL H.
DELVALLE G.
DELZENNE J.
DELZENNE C.
DEMALLY R.

DEMARET H.
DEMARET G.
DEMARS P.
DEMAUDE H.
DEMER E.
DEMAYER H.
DEMAYÈRE E.
DEMOINGHON A.
DEMOL L.
DEMARCQ L.
DÉMON F.
DEMORY Al.
DEMUNTER G.
DÉNAT A.
DENBRÖDER L.
DENEL F.
DENELLE A.
DENGRÉMONT J.
DENIS Ch.
DENIS E.
DENIS J.
DENIS P.
DENIS P.
DENNEULIN J.
DENOYELLE A.
DENOYELLE F.
DENOYELLE A.
DENUT V.
DEPÉCKER L.
DEPELCHIN A.
DEPIENNE C.
DEPINOV E.
DELPLANQUE L.
DEPOORTER U.
DEPUYDE Ch.
DEPUYDE H.
DEPUYDE M.
DEQUÈNES A.
DEQUIDT D.
DÉQUIREZ J.
DERACHE H.
DERANSY H.
DERENTY A.
DERENDRE A.
DERHORE J.
DERICK A.
DERICQ L.
DERIDDER G.
DERMY A.
DERNONCOURT H.
DERNONCOURT J.
DEROBERT E.
DEROCQ H.

DEROLET M.
DEROO R.
DERUYCK A.
DERUELLES G.
DERRO R.
DERYCKE J.
DESAUTE Al.
DESAN D.
DESCAMPS P.
DESCAMPS F.
DESCAMPS F.
DESCAMPS G.
DÉCARPENTRIES E.
DESCAZEUX F.
DECATOIRE G.
DÉCENDRE G.
DÉCHAMPS J.
DÉCHAMPS J.-B.
DESCOINS E.
DESEURE J.
DESFACHELLES A.
DÉSFONTAINE E.
DESHUIS J.-B.
DESLEMMES J.
DESMULLIER L.
DESOIL A.
DESOMBRE J.
DESORT H.
DESOUTER J.
DESOUTER R.
DESPAGNE D.
DESPREZ A.
DESPREZ E.
DESROUSSEAU E.
DESSAINT J.
DESSAINT V.
DESSAINT L.
DESSAINT U.
DESSE A.
DESSIMOULIE F.
DESTREBECQ V.
DÉSURMONT G.
DESUTTER J.
DESWARTE E.
DESWARTE H.
DETAPPE G.
DETHÈVE E.
DETHILLOY E.
DÉTRÉZ C.
DÉTRÉZ G.
DETROUIT G.
DEUILLY L.
DÉVÉMIS F.

DEVEUDEVILLE C.
DEVERREWAERE A.
DEVÈZE J.
DEVILDE.
DEVILÉ F.
DEVOS H.
DEVOS R.
DEVOS A.
DEVRED V.
DEWEER E.
DEWATINE A.
DEWEZ J.-B.
DEWOLF H.
DEWILDEMAN J.
DEWILDE P.
DEYON M.
DHAINAUT A.
DHAINAUT G.
DHAINÉ H.
DHAUSSY A.
DHAUSSY E.
DHAUSSY J.-B.
DHÉDIN A.
DHÉNNIN L.
DHENRY M.
DHENNYIN Ch.
DHERBÉCOURT L.
DHÉRIN A.
DHÉRIN C.
DHIEUX L.
DHINNIN A.
DHOLLAND E.
DHOLLAND E.
DHORDAIN H.
DHOILLY G.
DHORRE G.
DICQUE A.
DIDIER G.
DIDIER F.
DIDIER R.
DIEU P.
DIETSCH Ch.
DIGNOIRE A.
DILLIES L.
DIRUIT J.
DIZAERT H.
DOBY E.
DODILLON E.
DOLIGER Cl.
DOMARLES F.
DONNAINT V.
DONNEZ F.
DORÉ F.

DOUCHÉ E.
DOUCHET F.
DOUCHEZ P.
DOUCHEZ E.
DOUCHEZ F.
DOUILLET H.
DOUTRELLEN E.
DOUTRELIGNE C.
DOUVRY R.
DRAPIER L.
DOUX M.
DRANCOURT J.
DREQ P.
DREUX M.
DREUT O.
DROISSART E.
DROUVIN J.-B.
DRUON L.
DRUELLE C.
DUBACLE P.
DUBAR Ch.
DUBEAREPAIRE J.-B.
DUBOIS F.
DUBOIS A.
DUBOIS S.
DUBOIS A.
DUBOIS J.-H.
DUBOIS J.
DUBOIS M.
DUBOIS M.
DUBOIS O.
DUBOIS V.
DUBOURGE L.
DUBROMEL A.
DUBREUCQ R.
DUBRULLE E.
DUBRULLE H.
DUBRULLE S.
DUBRUQUE A.
DUBURQUE H.
DUBURQUE D.
DUC H.
DUCAMP M.
DUCATILLON J.
DUCHENNE C.
DUCHÉNE J.
DUCANCÈLE V.
DUCROCQ A.
DUCROCQ Ch.
DUCROCQ J.
DUCROCQ T.
DUEZ C.
DUEZ F.



DUEZ I.
DUFARDE A.
DUFREL E.
DUFLOS A.
DUFLOT Ch.
DUFLY V.
DUFFOUR P.
DUFOURET F.
DUFOUR C.
DUFOUR T.
DUFOUR E.
DUFRAINE D.
DUHAL J.
DUHAMEL J.
DUHAMEL L.
DUHAUTPAS V.
DULAEY J.
DUMAS J.
DUMAS P.
DUMAS H.
DUMEZ H.
DUMOND J.
DUMONT F.
DUMONT L.
DUMONT P.
DUMORTIER Al.
DUMORTIER E.
DUMOULIN F.
DUMOULIN H.
DUPAS O.
DUPIRE J.
DUPLOUY Ch.
DUPONT H.
DUPONT F.
DUPONT G.
DUPONT E.
DUPONT L.
DUPONT L. D.
DUPONT P.
DUPRÉ J.
DUPIED J.
DUPRIEZ A.
DUPORGE A.
DUPUICH P.
DUPUIS A.
DUPUIS F.
DUPUIS J.
DUPUIS J.
DUPUIS M.
DUPUY A.
DUPUY L.
DUPUY L.
DURAND J.

DURAND R.
DURANDEAU P.
DURAND I.
DURAND V.
DUREYON F.
DURIEUX J.
DURIEUX J.-B.
DUSSEAUX H.
DUSSOURD J.
DUTEIL C.
DUTHEIL G.
DUTOIT G.
DUVAL M.
DUVANT E.
EGGERMONT H.
EGLIAUD J.
EMAER J.
EMPIS E.
ESTINGOY F.
ESCAUDE J.
ESCUR G.
ESTRADE P.
EXBRAYAT A.
FABRY A.
FACHE L.
FACON L.
FACON H.
FAGEOLE J.
FARGE N.
FAUCHIER J.
FAUQUEMBERG E.
FAUQUÈRE A.
FAUQUENOY C.
FAURE J.
FAURE M.
FAURE G.
FAUREZ E.
FAURIE P.
FAUVAUX H.
FAZEUILLES J.
FÉDON G.
FERGANT L.
FERRA E.
FERRAUD A.
FERRET E.
FERYN H.
FEUGA D.
FEUGA J.-B.
FIANCETTE F.
FIÉVEZ A.
FILLETE E.
FISTERBERGT H.
FLAHAUT F.

FLAMANT M.
FLAMENT E.
FLAMENT U.
FLANQUART A.
FLAUJAC P.
FLORY P.
FLORENCE R.
FLORENT A.
FLORENT G.
FLOUR M.
FONS J.
FONSON A.
FONTAGNOL J.
FONTAINE E.
FONTAINE M.
FORESTIER E.
FORSAUS P.
FOSSEUX A.
FOSSIEZ J.
FOUART A.
FOUBLE L.
FOUCAUD P.
FOUCHON L.
FOUCART R.
FOURCADE M.
FOURCROY T.
FOURDRIGNIER G.
FOURDRIGNIER R.
FOUREZ Ch.
FOURMANTEL J.
FOURNIER J.
FOURNIER A.
FOURNIER Ch.
FRACHET L.
FRACHET L.
FRAISSARD J.
FRANÇOIS L.
FRANÇOIS V.
FRANQUELIN L.
FRAYSSE M.
FRAYSSE B.
FRAYSSINET F.
FRAZIER A.
FRÉMAUX A.
FRÉMAUX M.
FRENAY A.
FRÈRE A.
FRÈRE A.
FRÈRE J.
FRÉSIER J.
FRETIN E.
FREY Ch.
FRICAMPS R.

FRICOUT J.
FRUCHART G.
FRUCHART H.
FRUCQUET G.
FURNE H.
GAILLARD A.
GAILLARD R.
GAILLIEZ A.
GALAISS G.
GALAND O.
GALLET H.
GALLIEN A.
GALLY A.
GAMBLIN A.
GAUDEL L.
GAUDOUET A.
GARBE E.
GARCIN F.
GARELLI A.
GARIN Ch.
GARIN Ch.-J.
GAROT J.
GARRIGUE R.
GARRIGA J.
GARRIGUES J.
GASCIARINI E.
GASPARD A.
GAUDERLOT O.
GATTINEAU H.
GAUDIEU L.
GAUDIN L.
GAUDRY J.
GAUTHERON G.
GAUTHIER A.
GAUTHIER H.
GAUTIER A.
GAUTIER L.
GAY L.
GÉFARD A.
GENEVRE G.
GÉNIQUE H.
GÉRARD A.
GÉRARD A.
GERMANE J.
GERMONPREZ J.
GESTIN C.
GHIBAUT L.
GHIEN N.
GHYSSELINCK G.
GIACOBI Ch.
GILLERON A.
GILAIN L.
GILLARD A.

GILLON J.
GILLES E.
GILLES J.
GIRBAL C.
GILLON H.
GIRAUD-MESSIER
GLANGER L.
GLAVIEUX A.
GLORIEUX G.
GODART E.
GODEFROY J.
GODET Cl.
GODET O.
GODIN A.
GODIN F.
GODY V.
GEMINNE C.
GETHALS G.
GOFFESTRE M.
GODIN A.
GOGUILLON A.
GOLLIARD P.
GOLLIOT E.
GOMBART A.
GOLASSIN E.
GONNIN F.
DE GORGUETTE
d'ARGEUVES.
GORIN H.
GORSE J.
GORSE L.
GOSSART L.
GOSSART A.
GOSSART E.
GOSSELIN P.
GOSSIN L.
GOSSET G.
GOTEAU M.
GOUAZE F.
GOUBE L.
GOUDETIEZ R.
GOBIN P.
GOUJON M.
GOURNAY A.
GOUTHÉRY J.
GOUVART A.
GRAFFEUIL J.
GRAGEZ E.
GRAMMONT L.
GRAND J.
GRANCOLIN J.
GRANGE P.
GRANGER L.

GRANGER J.
GRANSARD E.
GRANSEN J.
GRARE E.
GRAS A.
GRATTEPANCHE R.
GRAVE J.
GRAVELINE H.
GRÉBAUX A.
GRÉBERT A.
GRENIER Ch.
GRENIER J.
GRESSIER C.
GRESSIER N.
GREUILLET M.
GRIMAUD E.
GRISLIN G.
GRISON A.
GRIVILLER A.
GROSJEAN L.
GROSSIER E.
GROUX H.
GROUX J.
GROUX M.
GRUSON M.
GRUSON A.
GRUSON R.
GUCHE P.
GUÉLIN M.
GUÉMART A.
GUÉNOT J.
GUÉRY J.
GUÉRY J.-F.
GUÉRIN P.
GUÉTONG J.
GUEUDRE J.
GUUFFROY A.
GUUFFROY T.
GUIGNARD A.
GUILAIN J.
GUIHOT J.
GUILBERT P.
GUILBERT V.
GUILBAUT T.
GUILLAUME H.
GUILLAUME L.
GUILLEMANT E.
GUILLIET L.
GUILLON L.
GUILLUY L.
GUILLOT M.
GUINET A.
GUINET V.



GUISLAIN A.
GUISLAIN E.
GUISNET E.
GUMEZ G.
GUMEZ A.
GUMEZ H.
GUTZVILLER M.
GUYARD H.
GYTHIEL P.
HAEZEWINDT G.
HAIGNERÉ R.
HALLEZ A.
HALLOTTE A.
HALLETTE A.-L.
HAMEAU L.
HAMEAU P.
HAMONOU T.
HAMY E.
HANECART E.
HANAUT N.
HANQUEZ E.
HARRAU R.
HARDY L.
HARY P.
HARDY A.
HARDY L.
HARDY M.
HARY C.
HARY G.
HARY V.
HAUWEN A.
HAVEZ P.
HAVET L.
HAYAERT S.
HAZEBROUCQ A.
HAYON J.
HÉDIN L.
HÉGO F.
HÉLART P.
HÉNAFF M.
HÉNAUT L.
HENDERYCHX G.
HENNEAU L.
HENNEBOIS A.
HENNION A.
HÉNON M.
HENNO E.
HENRY Y.
HENNO F.
HÉQUET F.
HERBET H.
HERBIN Al.
HÉQUET D.

HERBIN P.
HEER E.
HERBIN L.
HERBIN V.
HÉREN J.-B.
HÉRENT V.
HERLIN F.
HERNU O.
HERR R.
HEUMEZ H.
HEURTEUR P.
HEUSSE A.
HIEL A.
HIESSE G.
HOCHART A.
HODIQUET J.
HOCHART H.
HOEZ L.
HOHRLIN G.
HOLIN L.
HOMS E.
HORRENT J.
HOSSELET J.
HOORNAERT C.
HOUCKE Ch.
HOURIEZ A.
HOURIEZ Ch.
HOURIEZ R.
HOURY M.
HOUSSIN G.
HOUSSIN G.
HOUTHOOFD A.
HOUVIN G.
HUART J.
HUBERT Ch.
HUC L.
HUGUET A.
HUE G.
HUGO G.
HUGOT L.
HUGOT L.
HUMETZ A.
HUMETZ Ch.
HUREZ G.
JACOB H.
JACQUEMART M.
JACQUEMOND J.
JACQUIN L.
JADEM A.
JACQUINOT J.
JAMBLEZ P.
JANNOT J.
JANSON M.

JANSSENS E.
JAROUSSÉ M.
JARRET A.
JARRIGUE J.
JARRIGUE F.
JAUGEAT J.
JAVON F.
JAY J.
JEAMMONT J.
JEANROY P.
JEANSON A.
JÉGOU Y.
JÉSUS D.
JOLY E.
JOLY E.
JOLY J.-B.
JOLY J.
JOLLY R.
JOSÉ C.
JOSSET M.
JOUANET L.
JOUBERT D.
JOURDAIN E.
JOUSSEIN J.
JOUVENEAU P.
JOURNEL L.
JOYEUX L.
JUGE J.-B.
JULIA G.
JUMEAUX L.
JUST J.
KERFANTE J.
KERVAREC G.
KICKEN G.
KILLINGER A.
KUHNE J.
KUMM L.
LABADIE J.
LABAU H.
LABERCHE F.
LABITTE A.
LABITTE O.
LABORDE J.
LABRE Ch.
LABROY H.
LACAZE E.
LACHAIZE J.
LACOSTE J.
LACROIX E.
LACROIX L.
LADRIÈRE A.

LAFITTE F.
LAFFORGUE J.
LAGA P.
LAGACHE A.
LAGARDE P.
LAGRANGE Ch.
LAIGLE L.
LAINÉ E.
LALAUME A.
LALANNE P.
LALANNE P.
LALAU S.
LALIN A.
LALFOND J.
LALLIER L.
LALOUX X.
LAMAND D.
LAMBERT C.
LAMBAERE R.
LAMBERT J.
LAMBERT J.
LAMBERT L.
LAMBERT M.
LAMBIN A.
LAMBIN P.
LAMBOUR E.
LAMÉLOISE J.
LAMIOT L.
LAMIRAUD G.
LAMIRAUD M.
LAMOTHE M.
LAMOURET E.
LANCEL L.
LANDAIS J.
LANDESQUE C.
LANDRY E.
LANDY J.
LANGLOIS G.
LANNY J.
LANTOINE R.
LANOY R.
LANVIN E.
LAMSENS J.
LAPARRE A.
LANSIAUX J.
LAPEYRE P.
LAPLACE J.
LARIVIÈRE G.
LARONDRIE J.
LARGILLET A.
LARIDAN A.
LARME A.
LARMOYEUR J.
LARROCHE J.
LARRUE J.
LARTIGOLLE I.
LARTIGOLLE P.
LARTYLÉ P.
LASALLE E.
LASFARGUES M.
LASNIER H.
LASPEYRES H.
LASSELIN F.
LASSERRE F.
LASSUS R.
LATOUCHE P.
LATOUR H.
LAUDE A.
LAUDY L.
LAUGEIX F.
LAUG J.
LAUMOND J.
LAURENT A.
LAURENT Ch.
LAURENT E.
LAURENT F.
LAURENT H.
LAURENT L.
LAURENT F.
LAURENT R.
LAURENT V.
LAURIEZ T.
LAURIER M.
LAURIÈRE E.
LAVAUD F.
LAVIÉVILLE M.
LAVIGNAC J.
LAVIGNAC E.
LAVIGNAC J.
LAVOISIER E.
LAVIGOGNE G.
LÉAL J.
LEBÈGUE J.
LEBERTHON A.
LEBLANC F.
LEBLANC E.
LEBLON C.
LEBORGNE G.
LEBORGNE M.
LEBOT F.
LEBRET L.
LEBRUN E.
LEBRUN J.
LEBRUN O.
LÉCAILLÉ M.
LECERF A.

LECERF L.
LECERF L.
LECIGNE S.
LECHEVALIER J.
LECLERCQ A.
LECLERCQ G.
LECLERCQ Ch.
LECLERCQ C.
LECLERCQ E.
LECLERCQ F.-H.
LECLERCQ F.
LECLERCQ P.
LECLERCQ G.
LECLERCQ A.
LECLERCQ G.
LECLERCQ J.-B.
LECLERCQ J.
LECLERCQ L.
LECLERCQ N.
LECOQC J.
LECOQC L.
LECONTE CYR.
LECONTE L.
LECONTE L.
LECGHUF C.
LECORNET J.-B.
LECOUSTRE C.
LECOUSTRE L.
LECOUSTRE L.
LECRAS E.
LÉCUYER R.
LEDIEUX A.
LEDIEU L.
LEDOUX H.
LEDOUX J.
LEDUC Ch.
LEFEBVRE L.
LEFEBVRE A.
LEFEBVRE E.
LEFEBVRE A.
LEFEBVRE G.
LEFEBVRE G.
LEFEBVRE J.-B.
LEFEBVRE J.
LEFEBVRE J.-B.
LEFEBVRE J.
LEFEBVRE J.



BDIC

LEFEBVRE L.
LEFEBVRE O.
LEFEBVRE P.
LEFEBVRE P.
LEFEBVRE V.
LEFETZ A.
LEFÈVRE D.
LEFÈVRE H.
LEFÈVRE J.
LEFÈVRE J.
LEFIEF L.
LEFLON A.
LEFORT E.
LEFORT E.
LEFORT C.
LEFORT J.
LE GAILLONDER P.
LEGARD J.
LEGATE F.
LEGAY A.
LEGAY A.
LEGRAIN A.
LEGRAND A.
LEGRAND A.
LEGRAND Ch.
LEGRAND B.
LEGRAND D.
LEGRAND J.
LEGRAND M.
LEGRAND L.
LEGRISS J.
LEGROS E.
LEGROS P.
LEGROS L.
LEHOUCQ F.
LEHU J.-B.
LEIGNEL E.
LEJEAN C.
LEJEUNE L.
LEJOSNE A.
LEJOSNE J.
LEJOSNE O.
LEKENS M.
LELANDAIS A.
LELEU A.-H.
LELEU A.
LELEU F.
LELEU J.
LELEU K.
LELEU E.
LELEU L.
LELEU R.
LELEU V.
LELIEUX H.

LELOIR N.
LELONG H.
LELONG A.
LELONG D.
LEMAIRE A.
LEMAIRE E.
LEMAIRE A.
LEMAIRE E.
LEMAIRE J.
LEMAIRE H.
LEMAIRE J.
LEMAIRE L.
LEMAITRE A.
LEMAITRE H.
LEMIRE N.
LEMOINE A.
LEMOINE F.
LEMOINE J.-B.
LEMOINE R.
LEMOINE V.
LEMOISNE F.
LEMPEREUR L.
LEMPEREUR E.
LENANCKER L.
LENGAGNE E.
LENGLET A.
LENLIN L.
LENGLET E.
LENNES H.
LENNES L.
LENOIR G.
LENTEMENT L.
LENTOURNE L.
LÉONARD A.
LÉONARD P.
LÉONARD R.
LÉOPOLD S.
LEPACHELET Ch.
LEPERS A.
LEPÈVE E.
LEPINÉ J.
LEPINOG G.
LEPLAT J.
LEPRÊTRE A.
LEPRÊTRE L.
LEQUEBIN O.
LEQUIEN F.
LEQUIEN L.
LEQUEUX E.
LERESTE P.
LEQUIEN H.
LEROUGE A.

LEROUX H.
LEROUX Cyr.
LEROUX P.
LEROUX J.
LEROUY A.
LEROUY J.
LEROUY A.
LEROUY A.
LEROUY E.
LEROUY O.
LEROUY G.
LEROUY H.
LEROUY J.-B.
LEROUY J.
LEROUY L.
LEROUY L.-D.
LEROUY N.
LEROUY P.
LESAFFRE A.
LESAGE C.
LÉCHEVIN R.
LESCORNEZ V.
LESEQ G.
LESIEUX G.
LESIRE E.
LESNE Ch.
LESNES A.
LESNE J.
LESNE M.
LESPAGNE P.
LESPINE J.
LESTIENNE P.
LESUR J.
LETEILLIER Ch.
LEURS E.
LEVECQUE A.
LÉVÈQUE F.
LÉVÈQUE P.
LEVEUGLE J.
LEYGNAT F.
LEYMARIE A.
LEYMARIE J.
LÉZIER A.
LÉZIER H.
LÉZY F.
LHERMITTE J.
LHERBIER A.
LHOMME G.
LHUSSIEZ E.
LIÉGOIS A.
LIÉNARD D.
LIÉVAL J.

LIÉVIN E.
LIGNIE J.
LIGNIER J.
LIGNY J.
LINZETER H.
LIRZIN P.
LISSENDREAU A.
LISSE R.
LIXON L.
LISTE E.
LOBRY A.
LOBRY L.
LOCQUET F.
LOEZ G.
LOISEAU A.
LOFFICIAL F.
LOISEL V.
LOGIE H.
LOISEL F.
LOMBART A.
LONGEAS L.
LONGIN G.
LONGUÉPÉE P.
LOONES A.
LOQUET Al.
LORIEAU L.
LORQUET M.
LORIOT Ch.
LORIAUX G.
LORTHIOS L.
LORTHOIR S.
LOSSON J.
LOUART J.-B.
LOUBRIS D.
LOUIS G.
LOUCHART A.
LOUCHET H.
LOURME A.
LOURDEL G.
LOURME N.
LOUZE P.
LOUVET E.
LOUVET L.
LOUVETZ H.
LOYER E.
LOYEZ P.
LOYRAUX J.
LOYN H.
LOZINGUEZ F.
LUCAS F.
LUC J.
LUCAS V.
LUCAS H.

LUCAS M.
LUCE G.
LUMINEL P.
MABILLE C.
MACHU J.-B.
MACHU L.
MACHUT E.
MACHON J.-B.
MACQUET J.
MACRA E..
MADRIAS J.
MAELSTAF G.
MAERTEN A.
MAESSE J.
MAGE T.
MAGIMEL Ch.
MAGNAU J.
MAGNEZ G.
MAGNIER L.
MAGNIER F.
MAGNIEZ A.
MAGNIEZ J.
MAGNIEZ F.
MAGRIZ L.
MAGNY L.
MAGREZ G.
MAHIEUX M.
MAILLARD J.
MAILLE A.
MAILLET A.
MAILLET P.
MAILLOT A.
MAILLOT Ch.
MAILLOT L.
MAILLOT M.
MAINTIGNEUX J.
MAIRESSE F.
MAIRESSE J.
MAISONNADE H.
MALAQUIN V.
MALAQUIN V.
MALBEAUX E.
MALBEC J.
MALBRANQUE L.
MALERQUE G.
MALEYRE A.
MALFAIT Ch.
MALINGUE E.
MALLET R.
MALLET A.
MALLET A.
MALLET G.

MALLET M.
MALOUVRY E.
MALLOT J.
MALOUBIER J.
MALVILLE L.
MANAUT P.
MANDERLIER F.
MANESSIER L.
MANIEZ P.
MANIEZ H.
MANIEZ V.
MANOUVRIER P.
MANTEL L.
MARAUX G.
MARC A.
MARCAILLE H.
MARCAILLE J.-B.
MARCHAIS Ch.
MARCHADOUR Y.
MARCANTOINE G.
MARCHAND Ch.
MARCHAND J.
MARCHIENNE F.
MARCIAUX V.
MARCOTTE P.
MARCOU H.
MARCOU H.
MARCY C.
MARÉCHAL F.
MARÉCHAL V.
MARCELLIE M.
MARES L.
MARESCAUX A.
MARESCAUX F.
MARGAT P.
MARGRY L.
MARHEM G.
MARIA G.
MARIA S.
MARIE H.
MARTEN H.
MARIEN J.
MARIETTE E.
MARION L.
MARLEUX A.
MARLOT L.
MARONNIER M.
MAROSE F.
MARQUET A.
MARQUIS J.
MARQUIGNY J.
MARQUIS L.
MARQUIS A.

BDIC

BDIC

MAROSE F.
MARRE L.
MARSIGNY L.
MARSY A.
MARTAUD P.
MARTEL A.
MARTEL G.
MARTIN F.
MARTIN B.
MARTIN H.
MARTIN E.
MARTIN J.
MARTIN M.
MARTIN M.
MARTIN S.
MARTIN M.
MARTIN T.
MARTIN V.
MARTINEAU A.
MARTY J.
MARTINACHE E.
MAS P.
MASCARD L.
MASCLEF J.
MASCLET L.
MAZINGUE L.
MASQUELIER F.
MASSE A.
MASSE A.
MASELLOT G.
MASELLOT M.
MASSET G.
MASSIAS A.
MASSON A.
MASSON E.
MASSON E.
MASSOUBRE P.
MASTAING F.
MASURE A.
MATHIAUD L.
MATHIEU A.
MATIGNON P.
MATHON E.
MAUX A.
MAUGE R.
MAUGET L.
MAURETTE J.
MAUPRIVÉ I.
MAWART C.
MAURY V.
MAYER E.
MAYETTE G.
MAYEUR C.

MAYEUR G.
MAYEUR M.
MAYRAUD A.
MAZAUD A.
MECGENS A.
MEERSEMAN R.
MEESE H.
MÉJEAN J.
MÉNAR M.
MÉNAR P.
MÉNARD E.
MÉNÉBOO L.
MÉNECHEY J.
MÉNOU E.
MERCIER J.
MÉQUIGNON L.
MERCIER D.
MERCIER C.
MÉRESSE J.
MERCIER H.
MERLIER V.
MERLIN C.
MÉRIAUX Ch.
MESPOULET J.
METENIER M.
MERLIN A.
METRAL Ch.
MEUNIÈR J.
METTAY A.
MEUNIER G.
MEUNIER V.
MEURISSE A.
MEYER A.
MEYLEMANS H.
MEYRAND J.
MICHAUX R.
MICHEL F.
MICHEL A.
MIGNAN J.
MIGNEAU J.
MIGNON F.
MILAU A.
MILLE J.
MILLER J.
MILLET L.
MILLEVILLE L.
MILLECamps E.
MILLECamps V.
MILLON H.
MILLORIAUX V.
MILLOT L.
MILLON A.
MILON J.-B.

MINARD E.
MINARD J.
MINART P.
MINER H.
MINNEGEER M.
MIOT F.
MIRAMONT R.
MIRAULT E.
MIRLANDE Ch.
MIRLANDE Ch.
MOISSET J.
MOLLEMENT R.
MOLLET J.
MOLLET F.
MOLLET M.
MONCHECOURT D.
MONCHECOURT E.
MONCHAUX C.
MONCHET M.
MONCHIET H.
MONCLAUD J.
MONDO D.
MONGIS P.
MONGIS J.
MONNIEZ C.
MONNIEZ J.-B.
MONNOT U.
MONPAYS F.
MONTAGNE L.
MONTAIGNE A.
MONTALESCOT J.
MONTELLET L.
MONTIGNY J.
MONTIGNY P.
MONTMONT R.
MORDACQ G.
MORA J.
MOREAU E.
MOREAU J.
MORANT M.
MORANT N.
MORATILLE M.
MOREL F.
MOREAU G.
MOREL J.
MOREL T.
MORELLE L.
MORHAN L.
MOREZ A.
MORIELS A.
MORIELBRE T.
MORISSE A.
MORTESSAGNE F.

MORTIER H.
MORTIER A.
MORTIER M.
MORVILLIER A.
MORY L.
MOUQUE E.
MOURLON A.
MOYEN L.
MOY A.
MUGUET F.
MULLIER C.
MULLER A.
NABOULET J.
NACHEZ A.
NADÉRAS A.
NADAU F.
NASSAUTE M.
NAVE G.
NÉE R.
NÉGRIER F.
NÉMIL J.
NÉRÉ E.
NEYSENSAS H.
NIFFE L.
NISSEN M.
NIVESSE E.
NOCLERCQ J.-B.
NOÉ L.
NOÉ O.
NOÉ C.
NONY F.
NOCLERCQ H.
NOPPENS T.
NORMAND C.
NORMAND G.
NOULIANE A.
NUEZ G.
OBATON L.-J.
OBLED F.
OBRY E.
OCHIN J.-B.
OFFRE M.
OGÉ A.
OGER G.
OGER O.
OGOR J.
OLIVER J.
ORANGER J.
ORLIAGUET A.
OUSSET N.
OUTERLEYS C.
PACAUD A.
PACQUIER E.

PAGE J.
PAIGNIEZ A.
PAINDAVOINE A.
PAISSARD A.
PALÉMON J.-B.
PAMARD L.
PANCÉ J.
PANNEQUIN B.
PANNETIER C.
PAOLI F.
PAPEGHIN A.
PAPOT J.
PAQUET P.
PARADIS C.
PARAGE J.
PARENT H.
PARENT H.
PARET L.
PARET R.
PARIS C.
PARIS V.
PARMENTIER E.
PARMENTIER R.
PARRÈRE G.
PASCAL J.-B.
PASCUAL A.
PASQUALI L.
PASQUET V.
PASQUET J.
PATAT P.
PATYRON L.
PATIN A.
PAUCHET H.
PAULHIAC P.
PAYEN A.
PAYEN P.
PECQUEUR H.
PÉDRANO E.
PERNAUD B.
PEINTRE A.
PELAT J.
PELUCHON P.
PENDULE H.
PENET L.
PENIN A.
PERRINAUD A.
PÉROCHEAU J.
PÉRON E.
PÉRON E.
PATACHON J.
PÉRON G.
PERRE J.
PERRÉ A.

PERROT L.
PÉRUSSE L.
PÉRUS H.
PÉRUS H.
PÉTISSON L.
PETERS M.
PÉTISSON Ch.
PÉTEN P.
PÉTESME C.
PETIOT Ch.
PETIT E.
PETIT J.
PETIT F.
PETIT H.
PETIT L.
PETIT M.
PETIT O.
PETIPREZ K.
PETIPREZ E.
PETIPREZ N.
PETYT A.
PEGNET C.
PHÉNIX J.
PHILIPIPART J.
PHILIPIPART B.
PHILIPPE J.
PHILIPON E.
PHILIPON J.
PICAVET C.
PICQUÉ A.
PICQUÉ A.
PIVES A.
PIERRAIN A.
PIERREZ G.
PILLIER E.
PILLOT H.
PINAUD N.
PINCHON A.
PINEAU P.
PINCE L.
PINEAU L.
PINET B.
PINET M.
PINROY R.
PHILIPIPART B.
PINTÉ C.
PIOTTE J.
PIQUEMAL F.
PICQUENNAL J.
PLACHEZ C.
PLANCHEZ J.
PLANET N.
PLASMAN A.



BDIC

PLASSET J.
PLATEAU F.
PLATEAU Ch.
PLAYE J.
PLAYOULT H.
PLEYNARD L.
PLICHON L.
PLOMB G.
PLUMECOCK J.
PLUQUE E.
PLUS F.
POCH J.
POCLET R.
PODEVIN D.
PODEVIN J.
PODEVIN L.
POHIER J.-B.
POHU E.
POIGNET P.
POINTEUD G.
POIRET O.
POIRIER J.
POIRIER A.
POISSONNIER M.
POISSONNIER M.
POLLART C.
POLLET A.
POLLET F.
POLLET L.
POLLET P.-L.
POLLET P.
POUCHAUX F.
PONGE E.
PONGY G.
POREZ A.
PORTEBOIS A.
POTEL B.
POTHEAU M.
POTIER H.
POTIER M.
POTIER J.-B.
POTIER J.
POTTIER H.
POTTIER J.
POTTIER L.
POUEYTS B.
POUCHIN J.-B.
POUILLAUDE L.
POUILLEZ H.
POULAIN J.
POULAIN H.
POULET A.
POUPART L.

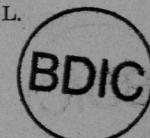
POUQUET P.
POUYAUD A.
PRADÈRE H.
PRADIER J.
PRÉMONT C.
PREUX E.
PRUVOST R.
PROFIT P.
PRUVOST R.
PRONIER E.
REVault H.
PRUVOST M.
PROTIN A.
PRUVOST E.
PROVOOST N.
PROYART F.
PRUDHOMME Ch.
PRUDHOMME A.
PRUDHOMME C.-J.
PRUDHOMME P.
PUBERT M.
PUIFFE J.
PUSTIENNE P.
PUYRAIMOND A.
QUEREUIL A.
QUES M.
QUESSON Cl.
QUESTE J.
QUÉVA Ch.
QUÉVA G.
QUÉVAREC F.
QUÉVA G.
QUÉVAL A.
QUIGNON G.
QUILGARS Y.
QUILLET P.
QUILLIEN G.
QUINET F.
RAGE A.
RAIMBAUX A.
RAISON L.
RAMAC'ERS N.
RAMÉ M.
RAMON Th.
RAOUlt C.
RAULON M.
RAYNAUD A.
RAYNIER F.
RAOUlt J.
REBIÈRE A.
REBOISSON H.
REBOURSIER G.
RECOUBY B.
REGNAULT J.

REINBOLD M.
RENARD L.
RÉMONT E.
RÉMY A.
RENARD J.
RENAUX M.
RENEZ A.
RESTOUCISE J.
RETRU A.
REVILLION J.
REYZOLE B.
REVEL Ch.
RIBÉREAU J.
RICART V.
RICAUD J.
RICHARD F.
RICHARD A.
RICHARD F.
RICHARD L.
RICHARD E.
RICHEZ P.
RICHARD G.
RICHARD M.
RIGAUX L.
RIOUBLAND E.
RIOU F.
RIVIÈRE J.
RIVIÈRE P.
ROBACHE L.
ROBERT R.
ROBERT P.
ROBILLARD D.
ROBILLART M.
ROBIQUET A.
ROBINEAU C.
ROCHE L.
ROCHE T.
ROGER E.
RODDE P.
ROGEZ C.
ROGE J.
ROLLAND E.
ROLLAND P.
ROLAND J.
ROMAN A.
ROMAS F.
ROPITAL G.
RONSIN M.
ROQUECAVE J.
ROSSELLE Cl.
ROSE A.
ROSELÉ A.

ROUDEL A.
ROUDELET Ch.
ROUQUIER J.
ROSSIGNOL F.
ROUSSEL A.
ROUSSEL C.
ROUSSEL L.
ROUSSELY J.
ROUSSEL H.
ROUSSEAU L.
ROUSSET J.
ROUSVOAL J.
ROUTABOUL R.
ROUTIER E.
ROUX J.
ROUZIER L.
RUELLE J.-B.
RUFFIN A.
RUIN G.
RUQUOIS A.
RYCLANDT G.
SABÈS B.
SADOK B.
SAGUY L.
SAILLY C.
SALANGUE J.
SALANCY J.
SALEZ R.
SALINGUE J.
SALLAT H.
SALVAT J.
SAMAIN J.
SANIER A.
SAINTE-CROIX A.
SANTER A.
SANTRAINA A.
SARAZIN L.
SARAZIN E.
SAUVAGE G.
SAUVAGE G.
SAUVAGE L.
SAVAUX L.
SAVARY O.
SAVÉ D.
SAVREUX A.
SAVELON L.
SCRIBAN A.
SCHETZEL P.
SCHMID L.
SCOUVEMONT H.
SÉBILLEAU H.
SEILLIER A.
SÉGAS J.

SEMBLAT E.
SÉNÉCAT J.
SENENAC D.
SENNESAL P.
SÉNÉCHAL D.
SÉRAYET J.
SERGHERAERT A.
SERNY P.
SERRE L.
SERVAIS G.
SEVRETTE H.
SIMON F.
SIMONNET J.
SINTIVE A.
SIX R.
SOMERLINCK E.
SOREL A.
SORLIN P.
SOUDAIN A.
SOUDANT R.
SOULARD H.
SOULARD A.
SOULARUE M.
SEULIN Q.
SOURRY N.
SONSTIE D.
SOYRI S.
SOULARD A.
SOYEZ C.
SPAS M.
SOYEZ C.
SPLINGART G.
SPROUT A.
STAAT M.
STIÉVENARD A.
STOPIN E.
STUIBLÉ A.
SUDOUR C.
SUDRIE L.
SUEUR L.
SUIRE E.
TADAS J.
TAILLAËDE E.
TAILLÉ F.
TANCHON P.
TANNAY L.
TAVERNIER L.
TARABLE R.
TARTARE R.
TARDIVEAU E.
TARDY M.
TAUZIAC J.
TELLIEZ L.

TEMPERVILLE P.
TELLE D.
TENCHON L.
TEMERMANN H.
TERBIN A.
TESSON E.
TESSON V.
TEUF G.
TEXIER R.
THEIL L.
TELLIER L.
THÉRET J.-B.
THÉRET V.
THERRY J.
THÉRY H.
THÉRY J.
THÉRY M.
THIBAUT F.
THIBAUT M.
THIÉBAULT E.
THIÉCHARD P.
THIÉFRY L.
THIÉRACHE H.
THIVILLIER F.
THOMAS A.
THOMAS M.
THOME M.
THOREL A.
THUEUX C.
THUILLIER L.
THUILLIEZ C.
THUILLIEZ J.
THULLIEZ D.
TIBERGHien A.
TIBERGHien L.
THRAN B.
TILLIER M.
TINTILLIER G.
TIRMONT P.
TITÉCA H.
TKINDT A.
TOILLIER E.
TOFFIN A.
TONNERRE C.
TONNOIR F.
TOUQUET E.
TOURNEL L.
TOURNANT P.
TOURNANT L.
TOURNEMINE L.
TRAMCOURT A.
TRAMCOURT L.



TRANNOY A.	VAN-THEEMST R.
TRANNOIS E.	VARRAS A.
TRANNOY G.	VARET E.
TÉARIEUX P.	VASSEUR E.
TRÉNEL H.	VASSEUR J.
TRÉFIER J.	VASSEUR V.
TRENTESCAUX E.	VAST C.
TRENTESAUX O.	VAST P.
TRESCHAUX F.	VANZELLE Al.
TRIBOURDAUX E.	VELPRAT J.
TRIOUX Ch.	VELGHE R.
TRIOUX A.	VÉLU A.
TRIQUET J.	VÉRET L.
TRIVES E.	VERCOUTÈRE J.
TRY D.	VEREHAeve N.
TURBELIN E.	VERDIÈRE J.
TURCHE F.	VERGNES E.
TURPIN G.	VERGNIE I.
VAES J.-B.	VERHAEGHE J.
VAILLANT G.	VERHILLE A.
VAILLANT G.	VÉRIN H.
VALADON J.	VERNAY A.
VALCKE Ch.	VERNEERSCH Al.
VALÈS A.	VERMEULEN C.
VALIN L.	VERMEULEN N.
VALIN Ch.	VERMEULEN P.
VAMPÉE G.	VERNHIÈRES J.
VANALDEWERED A.	VERNIEUWE M.
VANACKER E.	VERPILLAT Al.
VANLAUTER A.	VERPOORTEN F.
VANDAELE L.	VERQUÈRE G.
VANDAELE A.	VERQUIN Al.
VANDAMME Ch.	VERQUÍN H.
VANDERBRÉGT H.	VERROUGSTRAETE C.
VANDENKOORNKUYSSSE.	VERSAILLES P.
VANDENBROUCK M.	VERSTRATE P.
VANDERPERRE G.	VERVIALLE J.
VANDERKEELEN D.	VESLY A.
VANDERSTRAETEN E.	VEYSSIÈRE J.
VANDEWALLE E.	VIALA L.
VANESSE F.	VIALAR V.
VANESSE Al.	VIALLE A.
VANESTE P.	VIC F.
VANHAWERBECKE H.	VIDALOT F.
VANHEULLE G.	VIEL C.
VANICATTE F.	VIGNAUD J.
VANLERBERGHE A.	VILASÉCA R.
VANLERBERGHE P.	VILLEFRANCHE P.
VAN OSTENDE E.	VILLEFRANQUE P.
VANREMORTÈRE F.	VILLOUTREIX J.

VINAY M.
VINCENT J.
VINCETTE J.
VINET Cl.
VION D.
VION L.
VIRLEUX G.
VISSE Al.
VISEUR J.-B.
VISEUX V.
VITRANT Al.
VITRANT E.
VITRY L.
VORNE L.
VOUZILLAUD L.
VROMEN H.
WACK G.
WAGHEMAKER C.
WALBECQ V.
WAIXIN L.
WALCH S.
WALLOIS L.
WALLYN L.
WAMBRE L.
WARGNIES A.
WARME H.
WARUSFEL P.
WARTEL L.
WASSELIN J.
WATEL J.
WATEL H.
WATTRELAT L.
WATTREMETZ J.
WAUTERS E.
WEIGEL V.
WEISS A.
WEPPE R.
WERSTERLIN G.
WESBURG F.
WIART A.
WIART A.
WIART F.
WIART H.
WIART P.
WILLEMOT H.
WYDOOGHE M.
WEYN Ch.
WIDIEZ F.
WILLOT A.

